questions feministes

3

mai 1978

natur-elle-ment

éditions tierce 23f

sommaire

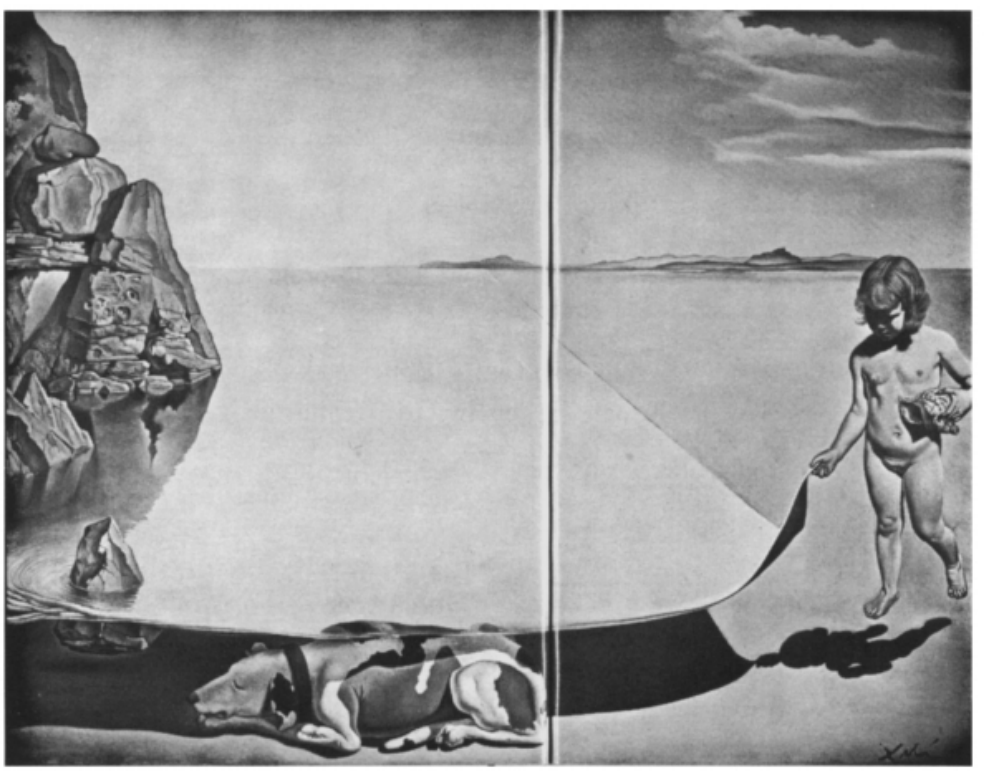
	Natur-elle-ment	3
Colette Guillaumin	Pratique du pouvoir et idée de Nature. (II) Le discours de la Nature	5
Gisèle Fournier *Emmanuel Reynaud*	La Sainte Virilité	31
Sally Macintyre	Qui veut des enfants ?	63
Martine Le Péron	Priorité aux violées	83
Monique Plaza	Nos dommages et leurs intérêts	93

Documents : Femmes, violence et terrorisme 105
Les Bas-Rouges, la gauche et le féminisme 114

Collectif de rédaction : *Colette Capitan Peter, Christine Delphy, Emmanuèle de Lesseps, Nicole-Claude Mathieu, Monique Plaza.*

Directrice de publication : Simone de Beauvoir

Correspondance, manuscrits, abonnements :
Éditions TIERCE, 1 rue des Fossés Saint Jacques, 75005 PARIS



Dali à l'âge de six ans, quand il croyait être une Jeune Fille, en train de soulever la peau de l'eau pour voir un chien dormir à l'ombre de la mer.

Natur-elle-ment

Elle ment parce qu'elle est chargée de nous tromper : de donner les «causes» de l'appropriation matérielle de nos corps qu'eux – les propriétaires – ont instaurée. Les «causes» physiques, corporelles : dans leur discours sur nous, nous sommes réduites à des choses dont le statut serait programmé à l'intérieur de notre matière. Nous serions plus intuitives, plus naturelles qu'eux ; en bref, fondamentalement différentes (entendons : fondamentalement inférieures, parce que renvoyées à une nature de «femelle», alors qu'ils seraient, eux, du côté de l'être humain). Colette Guillaumin démonte la logique (presque) sans faille de cette grande menterie naturaliste. Dont le mensonge est d'ériger en explication ce qui est une réification de notre oppression, et de poser la «cause» ainsi obtenue en fatalité inéluctable.

On voit qu'elle ment parce que ses énoncés se contredisent. Elle est chargée de prétendre que nous sommes, parce que femmes, programmées pour une série de tâches, de fonctions. Et puis, en fait, elle admet des entorses aux lois universelles qu'elle prétend décrire. Sally Macintyre prend l'exemple de la maternité. Curieux, dit-elle, que la sociologie s'interroge toujours sur les conduites «anormales» des femmes en matière de procréation (avortement, refus de maternité...), mais ne cherche pas à comprendre pourquoi elles ont des enfants. Et pourtant, si la sociologie ne questionne jamais cette programmation, jugée naturelle, la médecine anglaise pour sa part n'hésite pas à l'interroger in utero *: ne va-t-elle pas jusqu'à prétendre que les femmes célibataires auraient un «instinct de maternité» moins développé que les femmes mariées ? Dans certains cas – relevant de l'état civil – les utérus échappent à la programmation inexorable.*

Mais où réside précisément la mystification ? Dans l'idée qu'il pourrait exister un corps en soi, descriptible sans médiation. Or toutes les constructions qui sont faites sur le corps ne sont possibles que par le truchement du langage, et au travers des catégories de pensée que notre système socio-culturel a constitués. De la nature on passe à l'idée sociale de nature : à la Nature. Nous saisissons bien l'inauthenticité, quand nous voyons que l'idéologie parle notre corps pour le réduire *au sexe, et qu'en revanche elle* attribue *aux hommes un sexe, dont ils peuvent* disposer. *La Nature a deux poids, deux mesures. Dès qu'il s'agit des hommes, elle s'éloigne à pas feutrés.*

Cela ne l'empêche pas de les couver d'un oeil jaloux. C'est qu'elle ment aussi à leur propos. Elle leur fait subir une forme de naturalisation de leur corps (minime quand on la compare à la nôtre), en ce qui concerne leur sexualité. La prison de la «Sainte virilité», que décrivent Gisèle Fournier et Emmanuel Reynaud, nous lèse au premier chef. N'est-ce pas elle qui justifie les violences sexuelles que les hommes infligent aux femmes : violence du viol commis sous l'impulsion de la «sexualité irrépressible» de l'homme, violences quotidiennes de l'hétérosexualité ? Nature de l'homme, fougue de sa prétendue sexualité : simulacre phallique que l'idéologie nous impose pour cacher que les hommes sont des agents du système social et qu'à ce titre, ils sont eux aussi *emprisonnés dans leur carcan viril. La plupart du temps, ce mensonge les ravit : n'est-il pas un délicieux simulacre ? Pourtant, notre lutte les engage parfois – un très petit nombre d'entre eux – à contester les schémas culturels qui parlent actuellement leur corps. Et à montrer, comme le font les auteurs de «La Sainte virilité», que l'existence des hommes perd beaucoup de ses potentialités dans ce système hiérarchique et oppressif.*

Nature n'a pas fini de mentir. Et une de ses trouvailles est de recourir à la fable politique, pour nous faire perdre notre latin. Imaginez, nous dit-on, que nous (les dominants) reconnaissions que dans le viol vous subissez une violence. Nous ne parlerions pas de violence sexuelle, parce que la sexualité, vous en conviendrez aisément, doit rester hors pénalité et hors répression. Cela ne vous satisferait-il pas ? – Certes non, répond Martine Le Péron, parce que le recours au système judiciaire est fondamental pour démontrer l'oppression spécifique de sexe que subissent les femmes ; – Certes non, répond Monique Plaza : en distinguant ce qui dans le viol serait proprement violent de ce qui serait sexuel, ils veulent ignorer que rien de ce qui se passe entre classes antagonistes ne saurait échapper à cet antagonisme, et surtout pas le rapport (le coït) qui met en jeu les organes génitaux, c'est-à-dire les signes de leur appartenance de classe. Nous ne pouvons pas leur permettre de laisser la sexualité dans l'ailleurs d'un «hors social». Car nous savons bien que «hors social» appartient à la Nature, et la Nature au pouvoir.

Colette Guillaumin

Pratique du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature

Introduction

Après avoir décrit dans une première partie («L'appropriation des femmes», *Questions féministes,* n° 2) la relation sociale où la classe des femmes, et chacune des femmes, est appropriée, traitée en objet, nous allons voir dans cette seconde partie les conséquences que cela peut avoir dans le domaine des idées et des croyances. «Le discours de la Nature» voudrait rendre sensible comment le fait d'être traitée matériellement comme une chose fait que vous êtes aussi dans le domaine mental considérée comme une chose. De plus, une vue très utilitariste (une vue qui considère en vous l'outil) est associée à l'appropriation : un objet est toujours à sa place et ce à quoi il sert, il y servira toujours. C'est sa «nature». Cette sorte de finalité accompagne les relations de pouvoir des sociétés humaines. Elle peut être encore perfectionnée, comme elle l'est aujourd'hui avec les sciences, c'est-à-dire que l'idée de nature ne se réduit plus à une simple finalité sur la *place* des objets mais elle prétend en outre que chacun d'entre eux comme l'ensemble du groupe, est *organisé intérieurement* pour faire ce qu'il fait, pour être là où il est. C'est encore sa «nature», mais elle est devenue idéologiquement plus contraignante encore. Ce naturalisme-là peut s'appeler racisme, il peut s'appeler sexisme, il revient toujours à dire que la Nature, cette nouvelle venue qui a pris la place des dieux, fixe les règles sociales et va jusqu'à organiser des programmes génétiques spéciaux pour ceux qui sont socialement dominés. On verra aussi que, corollairement, les socialement dominants se considèrent comme dominant la Nature elle-même, ce qui n'est évidemment pas à leurs yeux le cas des dominés qui, justement, ne sont que les éléments pré-programmés de cette Nature.

I. DE L'APPROPRIATION A LA «DIFFÉRENCE NATURELLE»

A. Des choses dans la pensée elle-même

Dans le rapport social d'appropriation *l'individualité matérielle physique étant l'objet de la relation* se trouve au centre des préoccupations qui accompagnent cette relation. Ce rapport de pouvoir, peut-être le plus absolu qui puisse exister : l'appartenance physique (directe comme par le canal de l'appropriation des produits), entraîne la croyance qu'un substrat corporel motive cette relation, elle-même matérielle-corporelle, et qu'il est en quelque sorte sa «cause». La mainmise matérielle sur l'individu humain induit une *réification* de l'objet approprié. L'appropriation matérielle du corps donne une interprétation «matérielle» des pratiques [1]. *a)* La face idéologique-discursive de la relation fait des unités matérielles appropriées *des choses dans la pensée elle-même* ; l'objet est renvoyé «hors» des rapports sociaux et inscrit dans une pure matérialité [2]. *b)* Corollairement, les caractéristiques *physiques* de ceux qui sont *appropriés physiquement* passent pour être les *causes* de la domination qu'ils subissent.

La classe propriétaire construit, sur les pratiques imposées à la classe appropriée, sur sa place dans la relation d'appropriation, sur elle, un énoncé de la *contrainte naturelle* et de l'*évidence somatique*. «Une femme est une femme parce qu'elle est une femelle», énoncé dont le corollaire, sans lequel il n'aurait aucune signification sociale, est «un homme est un homme parce qu'il est un être humain». Aristote disait, déjà, «la Nature tend assurément à faire les corps d'esclaves différents de ceux des hommes libres, accordant aux uns la vigueur requise pour les gros travaux, et donnant aux autres la station droite et les rendant impropres aux besognes de ce genre...» (Politique, I, 5, 25).

Dans les rapports de classes de sexe, le fait que les dominés soient des choses dans la pensée est explicite dans un certain nombre de traits supposés connoter leur spécificité. Dans le discours sur la *sexualité* des femmes, celui sur leur *intelligence* (l'absence ou la forme particulière qu'elle revêtirait chez elles), celui sur ce qu'on

1. Interprétation *matérielle* et non pas *matérialiste*. Dans le fait d'expliquer des *processus* (sociaux dans le cas qui nous intéresse, mais qui peuvent être d'une autre nature) *par* des éléments matériels fragmentés et pourvus de qualités symboliques spontanées, il y a un saut logique. Si cette attitude est, pratiquement, le fait d'idéalistes traditionnels, plus attachés à l'ordre social et aux saines distinctions qu'à un matérialisme dont ils accablent d'infamie leurs ennemis, elle se présente parfois comme un matérialisme sous le prétexte que, dans cette perspective, «la cause est la matière». Ce qui n'est pas une proposition matérialiste, car les propriétés attribuées à la matière ont ici un trait particulier : elles interviennent *non* comme des *conséquences* des rapports qu'entretient la forme matérielle à son univers et à son histoire (c'est-à-dire à d'autres formes) mais bel et bien comme des *caractéristiques intrinsèquement symboliques de la matière elle-même*. Il s'agit simplement de l'idée de finalité (métaphysique) affublée d'un masque matérialiste (la matière déterminante). On est loin d'abandonner un substantialisme qui est la *conséquence* directe d'un rapport social déterminé.

2. Les institutions religieuses des sociétés théocentriques, et principalement l'Église catholique, ont été explicitement confrontées à cette question. D'abord au sujet des femmes, durant le haut moyen-âge, puis au sujet des esclaves dès le seizième mais surtout aux dix-septième et dix-huitième siècles. Les femmes ont-elles une âme ? Doit-on baptiser les esclaves ? C'est-à-dire : ne sont-ils pas des choses ? S'ils sont des choses, il est exclu de les faire entrer dans l'univers du Salut. Mais ne parlent-ils pas ? Auquel cas nous devons les considérer comme faisant partie de l'univers de la Rédemption... Que faire ? Peut-on concilier l'objectivation et le Salut ?

appelle leur *intuition*. Dans ces trois domaines il est particulièrement net qu'on nous considère comme des choses, qu'on nous voit exactement comme nous sommes traitées concrètement, quotidiennement, dans tous les domaines de l'existence et à chaque moment.

La sexualité par exemple... Soit le groupe dominant consacre une fraction de la classe des femmes uniquement à la fonction sexuelle ; censées être, à elles seules, la «sexualité» (et uniquement sexualité) comme le sont les prostituées dans les sociétés urbaines, les «veuves» dans certaines sociétés rurales, les «maîtresses de couleur» dans les sociétés de colonisation, etc., les femmes enfermées dans cette fraction de classe sont *objectivées comme sexe*. Soit on l'ignore chez les femmes et se vante de l'ignorer, comme le font les psychanalyses, orthodoxe ou hétérodoxe. Soit on estime qu'elle n'existe tout simplement pas : la femme est sans désir, sans entraînement charnel, comme nous l'expliquent les versions vertueuses classiques de la sexualité qui vont de la bourgeoisie victorienne qui la nomme «pudeur» (*id est* l'absence d'envie) [3] à la classe populaire qui considère que les femmes subissent la sexualité des hommes sans en avoir une elles-mêmes (à moins d'être des sauteuses, particularité pas recommandable et assez peu fréquente). C'est aussi, somme toute, ce qui est implicite dans les versions ecclésiales chrétiennes diverses où la femme est plus tentatrice que tentée ; on se demande d'ailleurs comment elle peut être tentatrice sans y avoir de raison, il est vrai qu'une femme n'ayant pas plus de tête ni de décision que de sexualité, ce sera sans doute une initiative du diable.

L'absence (de désir, d'initiative, etc.) renvoie au fait qu'idéologiquement les femmes SONT le sexe, tout entières sexe et utilisées dans ce sens. Et n'ont bien évidemment à cet égard, ni appréciation personnelle, ni mouvement propre : une chaise n'est jamais qu'une chaise, un sexe n'est jamais qu'un sexe. Sexe est la femme, mais elle ne possède pas un sexe : un sexe ne se possède pas soi-même. Les hommes *ne sont pas* sexe, mais en possèdent un ; ils le possèdent si bien d'ailleurs qu'ils le considèrent comme une arme et lui donnent effectivement une affectation sociale d'arme, dans le défi viril comme dans le viol. Idéologiquement les hommes disposent de leur sexe, pratiquement les femmes ne disposent pas d'elles-mêmes – elles sont directement des objets – idéologiquement elles sont donc un sexe, sans médiation, ni autonomie comme elles sont n'importe quel autre objet selon le contexte. Le rapport de classe qui les fait objet est exprimé jusque dans leur sexe anatomo-physiologique, sans qu'elles puissent avoir de décision ou même de simple pratique autonome à ce sujet.

3. Les conceptions de la bourgeoisie victorienne sont les plus connues en ce domaine, et quasi caricaturales. Plusieurs générations de femmes ont été mutilées et écrasées par elles. Mais il existe d'autres formes, dont la morale de la société de plantation américaine. La maîtresse du maître et l'épouse du maître y accomplissaient deux «fonctions» d'objet inversées, l'une consacrée à la reproduction et réputée dépourvue de toute sexualité, l'autre consacrée à la distraction et réputée pure sexualité. Les sociétés fasciste et nazie professaient une vue identique. Le trait commun de ces formes – qui nient l'existence d'une sexualité chez les femmes/épouses – est la réduction de leur génitalité à la reproduction. Reproduction considérée comme nécessaire au maintien d'une «lignée» dans les classes aristocratiques, ou comme indispensable à la constitution dans les classes populaires d'une réserve permanente et inépuisable de travailleurs ou de soldats. L'idée même de sexualité est inimaginable dans ces perspectives.

La version qui fait d'elles des «sexes dévorants» n'est que la face idéologique inversée du même rapport social. Si la moindre autonomie se manifeste dans le fonctionnement sexuel lui-même (au sens le plus réduit et le plus génital du terme) voilà qu'elle est interprétée comme une machine dévorante, une menace, un broyeur. Pas davantage les femmes ne sont des êtres humains ayant, entre autres caractères, un sexe : elles *sont* toujours, directement *un sexe.* L'univers objectal, le déni farouche qu'elles puissent être autre chose qu'un sexe, est un déni qu'elles puissent avoir un sexe, être sexuées.

La sexualité est le domaine où l'objectivation des femmes est la plus visible, même à une attention non prévenue. La femme-objet est un leitmotiv des protestations contre certaines formes de littérature, de publicité, de cinéma, etc. où elle est appréhendée comme objet sexuel, «femme-objet» signifie en fait «femme-objet sexuel». Et si c'est en effet le seul domaine où le statut d'objet des femmes est socialement connu, il y reste largement considéré comme métaphorique : bien que connu il n'est pas reconnu.

Dans le domaine de l'intelligence il en va de même : leur intelligence «spécifique» est une intelligence de chose. Censées être éloignées naturellement de la spéculation intellectuelle, elles ne sont pas créatrices de la cervelle, et pas davantage on ne leur reconnaît de sens déductif, de logique. Considérées même comme l'incarnation de l'illogisme, elles peuvent se débrouiller, à la rigueur ; mais pour arriver à ce résultat elles collent au réel pratique, leur esprit n'a-pas-l'élan-ou-la-puissance-nécessaire-pour-s'arracher-au-monde-concret, au monde des choses matérielles auquel les attache une affinité de chose à chose ! En tous cas leur intelligence est censée être prise dans le monde des choses et opératoire dans ce seul domaine, bref elles auraient une intelligence «pratique».

Au demeurant cette intelligence cesserait d'être opératoire pour autant que les choses ont subi l'action de la pensée, car l'agencement des choses entre elles est, lui, le reflet de l'activité intellectuelle et des opérations logiques. Ainsi les techniques, engins et autres moteurs au sujet desquels la stupidité des femmes est bien connue. L'univers des femmes ce serait plutôt les vêtements, les pommes de terre, les parquets et autres vaisselles et dactylographies ; et les formes d'agencement technique qu'impliquent ces domaines sont *ipso facto* déclassées et renvoyées au monde du néant technologique, si ce n'est de l'inexistence pure et simple.

Enfin, l'*intuition* (si spécifiquement «féminine») classe les femmes comme l'expression des mouvements d'une pure matière. D'après cette notion les femmes savent ce qu'elles savent *sans raisons.* Les femmes n'ont pas à comprendre, puisqu'elles savent. Et ce qu'elles savent elles y parviennent sans comprendre et sans mettre en oeuvre la raison : ce savoir est chez elles une propriété directe de la matière dont elles sont faites.

Ce qu'on appelle «intuition» est très significatif de la position objective des opprimés. En fait ils sont réduits à faire des analyses très serrées (au contraire de ce qu'on prétend), en se servant du moindre élément, le plus ténu, de ce qui peut leur parvenir du monde extérieur, car ce monde leur est *interdit d'accès comme d'action.* Or cet exercice de mise en place de détails fragmentés, est glorifié et

appelé intelligence déductive chez les dominants (et il est alors longuement développé dans les fictions policières) mais perd tout caractère intellectuel dès qu'il se manifeste chez les femmes, chez qui il est systématiquement privé de sens compréhensible et prend figure de caractère métaphysique. L'opération de dénégation est véritablement stupéfiante devant un exercice d'épure intellectuelle particulièrement brillant, qui compose avec des éléments hétérogènes un ensemble cohérent et des propositions applicables au réel. La force des rapports sociaux, là encore, permet de rejeter l'existence des appropriés dans la pure matière réifiée, et d'appeler «intuition» l'intelligence ou la logique, comme on nomme «ordre» la violence, ou «caprice» le désespoir...

La position dominante conduit à voir les appropriés comme de la matière, et une matière pourvue de diverses caractéristiques *spontanées*. Seuls les dominés peuvent savoir qu'ils *font* ce qu'ils font, que cela ne leur jaillit pas spontanément du corps. Travailler fatigue. Et travailler se pense. Et penser fatigue. Lorsqu'on est approprié, ou dominé, penser c'est aller contre la vision des (et contre les) rapports sociaux que vous impose le dominant, c'est ne pas cesser de savoir ce que vous apprennent durement les rapports d'appropriation.

L'aspect idéologique du conflit pratique, entre dominants et dominés, entre appropriateurs et appropriés, porte justement sur la *conscience*. Les dominants en général nient la conscience des appropriés et la leur dénient justement pour autant qu'ils les tiennent pour des choses. Plus, ils tentent sans cesse de la leur faire rentrer dans la gorge car elle est une menace pour le *statu quo*, les dominés la défendant âprement et la développant par tous les moyens possibles, les plus subtils ou les plus détournés, inventant, rusant (les femmes sont «menteuses», les nègres «puérils», les arabes «hypocrites»...) pour la protéger et l'étendre.

B. Des choses «naturelles». Ou comment fusionnent l'idée de nature et la notion de chose.

L'idée de nature ancienne et celle d'aujourd'hui ne se superposent pas totalement, celle que nous connaissons se constitue sensiblement au XVIIIe siècle.

L'ancienne idée de nature, qu'on pourrait dire aristotélicienne pour simplifier, exprimait une conception finaliste des phénomènes sociaux : un esclave est fait pour faire ce qu'il fait, une femme est faite pour obéir et pour être soumise, etc. L'idée de nature d'une chose ne signifiait guère que la place de fait dans le monde d'une chose ; elle se confondait presque absolument avec celle de *fonction*. (Nous avons d'ailleurs conservé ce sens lorsque nous parlons de la nature d'un objet, d'un phénomène. Le fonctionnalisme moderne n'est pas si loin de cette position et c'est la critique pertinente que lui a faite Kate Millet dans *Sexual Politics*.) L'idée moderne de nature – étroitement associée à, et dépendante de celle de Nature [4] –

4. Alors que dans son acception ancienne, le terme de nature désigne l'usage et la destination d'*une* chose, d'*un* phénomène, l'organisation de ses caractères propres, on entendra ici par Nature la réunion, en une même entité, de l'*ensemble* des caractères du monde sensible. Cette notion, apparue en Europe au XVIIIe siècle, tend à la *personnification* de cette entité, comme le montre son usage par les intellectuels du siècle des Lumières et davantage encore par les romantiques. Les sciences du XIXe siècle reprendront la notion pour désigner en tant qu'*en-*

s'est développée concurremment aux sciences, sciences dites d'ailleurs de la matière et de la nature. Ces dernières, tout en conservant une signification commune : celle d'une *destination* de la chose considérée, ont changé la configuration du «naturel» en y apportant des modifications majeures.

Quelles modifications sont intervenues dans la configuration du «naturel», qu'a-t-on «ajouté» au statut de «choses-destinées-à-être-des-choses» de certains groupes humains ? Principalement l'idée : *a)* de *déterminisme*, et *b)* de déterminisme interne à l'objet lui-même. Le déterminisme ? En effet, en ce que la croyance en une action mécanique était introduite dans une configuration qui jusque là était relativement statique ; la visée finaliste du premier naturalisme devenait dans le nôtre une proclamation d'allure scientifique : la place occupée par un groupe dominé, par les esclaves sur les plantations, par les femmes dans les maisons, devenait effectivement *prescriptive* du point de vue de la rationalité scientifique socialement proclamée. Non seulement *a)* étant à leur place dans tels rapports sociaux les appropriés devaient y rester (finalisme de la première idée de nature) mais, *b)* ils étaient désormais considérés comme *physiologiquement organisés* (et non plus seulement anatomiquement) en vue de cette place et préparés pour cela *en tant que groupe* (prescription du déterminisme). Enfin, *c)* ils étaient à telle place dans les rapports sociaux non plus par l'effet d'une décision divine ou de mécanismes mystico-magiques extérieurs au monde sensible, mais bien par l'effet d'une organisation intérieure à eux-mêmes qui exprime en chacun de ces individus l'essence du groupe dans son ensemble. Cette programmation interne est à elle-même sa propre justification en fonction même de la croyance en une Nature personnifiée et téléologique. Du XVIIIe siècle à aujourd'hui, ce nouveau genre de naturalisme a reçu des traits de plus en plus complexes, et si au siècle dernier on cherchait l'origine du programme dans le fonctionnement physiologique, on le traque aujourd'hui dans le code génétique ; la biologie moléculaire vient relayer la physiologie expérimentale.

Dans l'idéologie naturaliste développée aujourd'hui contre les groupes dominés, on peut donc distinguer trois éléments. Le premier : le *statut de chose,* qui exprime les rapports sociaux de fait, les appropriés, étant des propriétés matérielles, sont des éléments *matérialisés dans la pensée elle-même.* La seconde couche correspond à ce qu'on peut appeler une *pensée d'ordre,* un système finaliste et téléologique qui se résume par : les choses étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire certains groupes (ou un groupe) en appropriant d'autres (ou un autre), cela fait fonctionner correctement le monde, il convient donc que cela reste ainsi, ce qui évitera le désordre et le renversement des valeurs vraies et des priorités éternelles. (Le moindre soupir d'impatience exprimée d'un dominé déclenche dans l'esprit fragile des dominants les visions d'orage les plus apocalyptiques, de la castration menaçante à l'arrêt de la rotation de la terre.) Le troisième élément, spécifique à la pensée moderne depuis le XVIIIe siècle, le «naturalisme», proclame que le statut d'un groupe humain, comme l'ordre du monde qui le fait tel, est *programmé* de *l'intérieur de la matière vivante.* L'idée de déterminisme endogène est venue se superposer à celle de finalité, s'y associer, et non la supprimer comme on le croit

semble les lois de l'inerte et du vivant. Dans ce texte, le terme Nature sera entendu dans le sens personnifié qui lui reste pratiquement toujours sous-jacent.

parfois un peu rapidement. La fin du théocentrisme n'a pas signifié pour autant la disparition de la finalité métaphysique. Ainsi on a toujours un discours de la finalité mais il s'agit d'un «naturel» programmé de l'intérieur : l'instinct, le sang, la chimie, le corps, etc. non d'un seul individu, mais d'une classe dans son ensemble dont chacun des individus n'est qu'un fragment. C'est la singulière idée que les actions d'un *groupe* humain, d'une *classe*, sont *«naturelles»* ; quelles sont *indépendantes des rapports sociaux, qu'elles préexistent à toute histoire, à toutes conditions concrètes déterminées.*

Du «naturel» au «génétique» ...

L'idée qu'un être humain est programmé de l'intérieur pour être asservi, pour être dominé et pour effectuer du travail au profit d'autres êtres humains, semble étroitement dépendante de l'*interchangeabilité des individus* de la classe appropriée. La «programmation interne» de la domination chez les dominés frappe les individus appartenant à une classe appropriée en tant que classe. C'est-à-dire qu'elle intervient lorsque l'appropriation collective précède l'appropriation privée. Pour les classes de sexe, par exemple, l'appropriation de la classe des femmes n'est pas réductible au seul mariage – qui l'exprime certes – mais aussi la restreint comme on l'a vu dans la première partie de cet article. Autrement dit *l'idée génétique est associée et dépendante du rapport d'appropriation de classe.* C'est-à-dire d'une appropriation non-aléatoire, qui dérive non d'un accident pour l'individu approprié mais d'un rapport social fondateur de la société. Et donc impliquant des classes issues de ce rapport et qui n'existeraient pas sans lui.

Ce fait idéologique intervient lorsque toutes les femmes appartiennent à *un ensemble approprié en tant qu'ensemble* (le sexage) et que l'appropriation privée des femmes (le mariage) en découle. Si tel n'était pas le cas on se trouverait en présence d'un rapport de force aléatoire, d'une acquisition par contrainte pure, tels que sont l'esclavage par prise de guerre, par razzia, et s'il existe (ce qui est douteux [5]) le mariage par rapt.

Car l'appropriation d'*un individu* n'appartenant pas déjà à une classe statutairement appropriée (et dans laquelle peut s'effectuer librement l'appropriation privée de chaque individu particulier), l'appropriation de cet individu, donc, passe par le conflit ouvert et des rapports de force et de contrainte reconnus. Pour prendre un esclave dans un peuple voisin ou une classe libre, il faut faire la guerre ou pratiquer le rapt. C'est ainsi que se recrutaient les esclaves de cités antiques, c'est ainsi que se sont recrutés pour les colonies européennes d'Amérique les premiers servants et esclaves blancs et noirs au XVIIe siècle. Alors que, pour acquérir «normalement» un esclave dans *une classe esclave déjà constituée*, il suffit de l'*acheter*, pour acquérir une femme dans une société où *la classe femme est constituée*, il suffit de la *«demander»* ou de l'*acheter*.

5. En effet, «mariage par rapt» désigne conventionnellement un certain type de mariage dont les règles sont parfaitement institutionnalisées, en un sens donc il est le contraire d'un «rapt» réel, lequel semble relever davantage d'une mythologie de l'antiquité et de l'exotisme que d'une pratique.

Dans le premier cas l'appropriation est donc le fruit d'un rapport de force ; force qui intervient comme *moyen* d'acquisition d'*individualités matérielles non explicitement et institutionnellement destinées antérieurement à l'appropriation ;* et il ne semble pas que dans ce cas l'appropriation s'accompagne d'une idée développée et précise de «nature», elle reste embryonnaire. Par contre lorsqu'une classe appropriée est constituée et cohérente – et donc caractérisée par un signe symbolique constant [6] – l'idée de nature se développe et se précise, accompagnant la classe dans son ensemble et chacun de ses individus de la naissance à la mort. La force n'intervient pas alors autrement que comme *moyen de contrôle des déjà-appropriés.* L'idée de nature ne semble pas avoir été présente dans les sociétés romaine et hébreue antiques qui pratiquaient l'esclavage de guerre ou pour dettes, alors que la société industrielle moderne, avec l'esclavage de plantation, la prolétarisation des paysans au XIXe siècle, le sexage, a développé une croyance scientificisée et complexe en une «nature» spécifique des dominés et appropriés.

Plus, l'idée de nature s'affine progressivement. Car les interprétations idéologiques des formes de l'appropriation matérielle tirent nourriture des développements des sciences, comme elles induisent également le sens et les choix de ces développements. Si l'idée d'une nature spécifique des dominés, des appropriés (racisés, sexisés) a «bénéficié» du développement des sciences naturelles, depuis une cinquantaine d'années les acquisitions de la génétique puis de la biologie moléculaire viennent s'engouffrer dans ce puits sans fond qu'est l'univers idéologique de l'appropriation, véritable incitateur de ces recherches.

L'idée d'une détermination *génétique* de l'appropriation, la croyance au caractère «programmé» de cette dernière (Darwin avait commencé à parler du «merveilleux instinct de l'esclavage»), est donc à la fois le produit d'un type particulier d'appropriation où une classe entière est institutionnellement appropriée d'une façon stable et considérée comme le *réservoir d'individualités matérielles échangeables* d'une part, ET d'autre part du développement des sciences modernes. Cette occurrence ne se rencontre guère que dans les rapports de sexage [7] et ceux

6. Par signe symbolique constant on entendra une marque arbitraire renouvelée qui assigne sa place à chacun des individus comme membre de la classe. Ce signe peut-être de forme somatique quelconque : ce peut être la forme du sexe, ce peut être la couleur de la peau, etc. Un tel trait «classe» son porteur ; enfant d'un homme et d'une femme une femme sera renvoyée à la classe des appropriés. En un mécanisme très proche de celui sur lequel Jacob a construit son propre troupeau à partir de celui de son beau-père Laban (Genèse XXX, 31-35) : «Laban reprit : ' Que faut-il te payer ? ' Jacob répondit : ' Tu n'auras rien à me payer (...) Je passerai aujourd'hui dans tout ton troupeau. Sépares-en tout animal noir parmi les moutons et ce qui est tacheté ou moucheté parmi les chèvres. Tel sera mon salaire (...) ' Laban dit : ' C'est bien ; qu'il en soit comme tu as dit.' Ce jour-là, il mit à part les boucs rayés et tachetés, toutes les chèvres mouchetées et tachetées, tout ce qui avait du blanc, et tout ce qui était noir parmi les moutons.»

La détermination de notre appartenance de classe se fait sur le critère conventionnel de la forme de l'organe reproducteur. Et ainsi *désignées par le sexe femelle*, comme l'étaient les moutons de Jacob par leur pelage, nous *devenons femmes.*

7. C'est une question importante que de déterminer les *rapports sociaux différents* qui usent de la différence anatomique des sexes. En théorie il n'y a aucune raison que les sexes soient obligatoirement le lieu d'une relation de *sexage* (au sens où l'on a pris ce terme dans la première partie de cet article, celui de l'appropriation généralisée). Et si, pratiquement, tout le monde considère que la dichotomie du sexe au sein de l'espèce humaine est un trait primordial, au point que toutes les sociétés aujourd'hui connues, comme le notait Margaret Mead dès les années trente, associent une quelconque division du travail à la forme anatomique du sexe, ce n'est cependant pas un rapport social identique qui est recouvert de la différence des sexes.

d'esclavage des XVIIIe et XIXe siècles dans les États de la première accumulation industrielle.

Tout ceci explique en partie que l'on ait, depuis qu'on s'y intéresse, si souvent comparé les relations qui existent entre les sexes à la fois au régime des castes et à l'institution esclavagiste. En effet le régime des castes présente l'extraordinaire *stabilité* apparente que présente également l'institution de sexage ; cette stabilité appuie dans notre société un énoncé de type généticiste, il est, dans la société indienne, héréditariste [8]. La parenté de l'institution esclavagiste avec le sexage réside dans l'*appropriation sans limites* de la force de travail, c'est-à-dire de l'individualité matérielle elle-même. Il y a donc bien, en effet, rencontre ou convergence du sexage avec ces deux formes sociales, mais les classes de sexe sont des classes spécifiques, créées par des rapports sociaux spécifiques ; on ne peut donc se contenter de les définir par leur parenté avec d'autres formes sociales et d'établir des analogies entre institutions qui expriment des rapports d'appropriation particuliers. Mais sans doute avions-nous été longtemps aveuglées par l'illusion qu'il s'agissait d'un «rapport naturel» et cela nous cachait qu'il s'agissait d'une forme sociale propre.

C. Tous les humains sont naturels mais certains sont plus naturels que les autres.

La co-occurrence de l'assujettissement, de la sujétion matérielle, de l'oppression d'un côté et du discours hautement intellectualiste de la Nature, grande organisatrice et régulatrice des rapports humains, de l'autre, est aujourd'hui principalement «portée» par la classe des femmes. Elles passent pour le lieu privilégié des élans et des contraintes naturels. Si historiquement ce poids a pesé sur d'autres groupes sociaux (par exemple le groupe des esclaves afro-américains ou celui du premier prolétariat industriel ou les peuples colonisés par les métropoles industrielles...), ici, dans ces mêmes métropoles, aujourd'hui, l'imputation naturaliste se focalise sur le groupe des femmes. C'est à leur propos que la croyance qu'il s'agit d'un «groupe naturel» est la plus contraignante : la plus inquestionnée. Si l'accusation d'être d'une nature spécifique touche encore aujourd'hui les anciens colonisés comme les anciens esclaves, le rapport social qui a succédé à la colonisation ou à l'esclavage n'est plus une relation d'appropriation matérielle directe. Le sexage, lui, reste un rapport d'appropriation de l'individualité matérielle corporelle de la classe entière. Il en résulte que, si au sujet des anciens colonisés et des anciens esclaves, comme à propos du prolétariat, il y a une *controverse* sur la question de leur présumée «nature», pour ce qui est des femmes il n'y a *aucune controverse :* les femmes sont considérées par tous comme étant d'une nature particulière : elles sont sup-

8. En effet, le principe reconnu de la société de castes est la fermeture et l'homogénéité de chacune des castes dont par conséquent le statut s'acquiert par la *filiation :* on appartient à la caste qui vous engendre. Cela ne correspond pas à la réalité, mais telle est la version théorique des faits. (Si on tenait compte de la caste de la mère sans doute verrait-on qu'on peut descendre de quelqu'un sans qu'il vous transmette sa caste ; aussi s'agit-il de la filiation par le père.) C'est donc une forme typique de transmission héréditaire de la classe, alors que dans le cas des sexes, la transmission n'est pas héréditaire mais aléatoire, le naturalisme prendra donc une forme directement génétique : la spécificité naturelle des sexes.

posées être «naturellement spécifiques», et *non socialement*. Et si le monde scientifique entre en ébullition dès que l'héréditarisme génétique en matière sociale refait surface (exemples : les ouvriers sont une race particulière composée de ceux qui, génétiquement, sont incapables de réussir, ou bien : les nègres sont intellectuellement inférieurs et moralement débiles ; ceci sous des formes d'ailleurs de plus en plus détournées mais toujours identiques quant au fond) on est par contre à mille lieux de la moindre agitation pour ce qui concerne la «différence naturelle» des sexes où préside le plus grand calme. Et si les jugements portés sur la classe appropriée – dans ce cas les femmes – jugements qui reviennent toujours, sans aucune exception, à affirmer la «nature particulière» des femmes, peuvent être parfois élogieux ou même dithyrambiques (comme c'est également le cas pour les autres groupes «naturalisés») ils n'en sont pas moins des imputations de spécificité naturelle.

Dans tous les cas l'imputation de naturalité est portée *contre les appropriés* et les dominés : ne sont naturels que ceux qui se trouvent dans le groupe dominé de la relation de domination, la Nature ne concerne vraiment que l'un des groupes en présence. En effet, elle est absente des définitions spontanées des groupes sociaux dominants. Curieusement absents du monde naturel, ces derniers disparaissent de l'horizon des définitions. Ainsi se dessine un monde bizarre, où les appropriés, seuls, flottent dans un univers des essences éternelles qui les cerne entièrement, dont ils ne sauraient sortir, et où, enfermés dans leur «être» ils remplissent des devoirs que leur assigne la seule nature puisqu'à l'horizon rien, mais vraiment rien, ne peut laisser penser qu'un autre groupe est également concerné.

D. L'appropriation est une relation

La «différence» vient de...

Ce fardeau qui pèse sur nous, l'imputation que nous sommes «naturelles», que tout – notre vie, notre mort, nos actes – nous est enjoint par notre mère Nature en personne (et pour faire bon poids elle aussi est une femme), s'exprime dans un discours d'une noble simplicité. Si les femmes sont dominées c'est parce qu'elles sont «pas pareilles», qu'elles sont différentes, délicates, jolies, intuitives, pas raisonnables, maternelles, qu'elles n'ont pas de muscles, qu'elles n'ont pas le tempérament organisateur, qu'elles sont un peu futiles et qu'elles ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Et tout ça arrive parce qu'elles ont évidemment le cerveau plus petit, l'influx nerveux moins rapide, des hormones pas pareilles qui font des irrégularités, qu'elles pèsent moins lourd, qu'elles ont moins d'acide urique et plus de graisse, qu'elles courent moins vite et qu'elles dorment davantage. Qu'elles ont deux chromosomes X, au lieu, les stupides, d'avoir un X et un Y – ce qui est la façon intéressante d'avoir des chromosomes. Qu'elles sont «un homme inachevé» OU qu'elles sont «l'avenir de l'homme», qu'elles sont «une mosaïque» OU qu'elles sont «le sexe de base», qu'elles sont «plus fortes et plus résistantes» que les hommes OU qu'elles sont «le sexe faible». Bref, qu'elles sont différentes.

Comment différentes ? De quoi ? De quoi sont-elles différentes ? Parce qu'être différent tout seul, si l'on pense grammaire et logique, ça n'existe pas, pas

plus que la fourmi de dix-huit mètres avec un chapeau sur la tête. On n'est pas différent comme on est frisé, on est différent DE... Différent de quelque chose. Mais bien sûr direz-vous, les femmes sont différentes des hommes ; on sait bien de qui les femmes sont différentes. Pourtant si les femmes sont différentes des hommes, les hommes eux ne sont pas différents. Si les femmes sont différentes des hommes, les hommes, eux, sont les hommes. On dit par exemple : les hommes, dans cette région, ont une taille moyenne de 1,65 m, et (partout dans le monde) sont carnivores, marchent à quatre km/h, portent trente kilos sur telle distance... Mais c'est sûr que les femmes, qui sont différentes des hommes, ne mesurent pas en moyenne 1,65 m, ne mangent pas de viande toujours (car elle est réservée aux hommes dans la plupart des cultures et classes pauvres). Et que, différentes des hommes, délicates et n'ayant pas de muscles elles portent bien trente kilos, mais lorsqu'il s'agit des travaux effectués – aujourd'hui et ici – par les femmes tous les yeux sont vertueusement baissés : car je ne parle pas de l'empierrage des routes dans les pays de l'Est, mais bien des dix à quinze kilos de provisions portés chaque matin avec, en plus, un enfant sur le bras, provisions et enfants déplacés sur une distance horizontale de plusieurs centaines de mètres et une distance verticale de un à six étages [9] ; et je ne parle pas des terrassières en Inde mais des charges manipulées, en France, dans l'isolement des fermes rurales ou derrière les murs des usines, comme de l'enfant pris et reposé et repris jusqu'à hauteur de torse et de visage un nombre incalculable de fois en un geste auquel l'exercice des haltères ressemble bien peu puisqu'il permet, lui, (hormis les satisfactions de l'inutilité) la régularité, le calme, l'usage des deux bras et l'immobilité docile du poids manipulé, avantages que ne

9. L'importance de ces charges est très généralement sous-estimée, alors entrons dans le détail en prenant pour exemple une maison où on prend quatre à six repas principaux par jour (c'est-à-dire où le repas de midi est pris à l'extérieur par presque tout le monde) plus les diverses collations de la journée (petits déjeuners, goûters...). Ces achats sont relativement luxueux, ce qui signifie que leur poids est moindre que celui qu'impose un budget serré. Une partie des courses est quotidienne, l'autre, périodique, dont on peut considérer qu'on en fait chaque jour un tiers ou un quart.

Quotidiennes :	viande	0,500 à 1 kg	(selon morceau)
	pommes de terre	1,000	
	salade	0,250	
	légume	1,500	(choux, poireaux, carottes, tomates, bettes, bruxelles, etc.)
	fruits	1,000	
	2 bouteilles	3,000	(eau plastique : 1,6 env. ; litre vin ou bière : 1,3 env.)
	lait	1,000	
	fromage	0,500	
	pain	0,500	
	condiments divers	0,250	(ail, épices, etc.)
		10 kg	

Alternées :	sel	1,000	conserves	1,000
	oignons	1,000	confiture	1,000
	huile	1,500	chocolat	0,500
	beurre	0,500	café	0,250
	farine	1,000	lessive	1,000
	riz	1,000	savon	0,500
	nouilles	0,500	etc.	
	légumes secs	1,000		12 kg env.

Enfin, le poids d'un enfant de vingt-quatre mois est en moyenne de douze kilos.

présente d'aucune façon la forte personnalité d'un être humain de quelques mois ou années.

Mais en effet, les femmes sont différentes des hommes, qui ne le sont pas eux-mêmes, les hommes ne diffèrent de rien. Tout au plus quelque esprit hautement subversif ira jusqu'à penser que hommes et femmes diffèrent entre eux. Mais cette audace se perd dans l'océan de la vraie différence, solide et puissante caractéristique qui marque un certain nombre de groupes. Les nègres sont différents (les blancs *sont*, tout court), les Chinois sont différents (les Européens sont), les femmes sont différentes (les hommes sont). Nous sommes différentes, c'est un trait fondamental ; nous sommes différentes comme on peut «être retardataire» ou bien «avoir les yeux bleus». Nous réussissons le tour de force grammatical et logique d'être différentes toutes seules. Notre nature c'est la différence.

Nous sommes toujours «plus» ou «moins». Et jamais nous ne sommes le terme de référence. On ne mesure pas la taille des hommes par rapport à la nôtre alors qu'on mesure la nôtre par rapport à celle des hommes (nous sommes «plus petites») laquelle n'est mesurée que par rapport à elle-même. On dit que notre salaire est un tiers moins élevé que celui des hommes, mais on ne dit pas que celui des hommes est de moitié plus élevé que le nôtre, il ne représente rien que lui-même. (On devrait bien le dire tout de même, car dire : les femmes gagnent un tiers de moins que les hommes c'est cacher que les hommes gagnent *en fait* moitié plus que les femmes. Exemple, salaire d'une femme 1.000 F, salaire d'un homme 1.500...) On dit des noirs qu'ils sont noirs par rapport aux blancs, mais les blancs sont blancs tout court, il n'est pas sûr d'ailleurs que les blancs soient d'une quelconque couleur. Pas plus qu'il n'est certain que les hommes soient des êtres sexués ; ils *ont* un sexe, ce qui est différent. Nous nous *sommes* le sexe, tout entières.

D'ailleurs il n'y a pas vraiment de masculin (il n'y a pas de *genre* grammatical *mâle*). On dit «masculin» parce que les hommes ont gardé le général pour eux. En fait il y a un général et un féminin, un humain et un femelle. Je cherche le masculin et je ne le trouve pas ; et je ne le trouve pas car il n'existe pas, le général suffit pour les hommes. Ils ne tiennent pas tant que cela à se retrouver en genre (les mâles) alors qu'ils sont une classe dominante ; ils ne tiennent pas à se retrouver dénotés par une caractéristique anatomique, eux qui sont *les hommes*. Homme ne veut pas dire mâle, ça veut dire espèce humaine, on dit «les hommes» comme on dit «les moineaux», «les abeilles», etc. Pourquoi diable tiendraient-ils à, comme *les femmes*, n'être qu'une fraction de l'espèce ? Ils préfèrent être tout, c'est bien compréhensible. Peut-être existe-t-il des langues où il y a un genre grammatical masculin ?

Quant à nous les femmes, que dis-je, nous ne sommes pas même une fraction de l'espèce : car si «femme» désigne le genre (femelle), cela ne veut en aucun cas dire être humain, c'est-à-dire l'espèce. Nous sommes non une fraction de l'espèce, mais une espèce : la femelle. Nous ne sommes pas un élément d'un ensemble, l'un des deux éléments d'une espèce sexuée par exemple, non, à nous toutes seules nous sommes une espèce (une division naturelle du vivant), et à eux tout seuls les hommes sont les hommes. Il y a donc l'espèce humaine, composée d'être humains, qui peut se diviser en mâles. Et puis, aussi, il y a les femmes. Qui ne sont pas dans l'espèce humaine et ne la divisent donc pas.

Le groupe dominant ne demande pas mieux, en tant que grand Référent, que nous soyons différentes (différents). Ce que ne supportent pas les dominants au contraire, c'est la similitude, c'est *notre* similitude. C'est que nous ayons, que nous voulions le même droit à la nourriture, à l'indépendance, à l'autonomie, à la vie. C'est que nous prenions ces droits et tentions de les prendre. C'est que nous ayons comme eux le droit de souffler, comme eux le droit de vivre, comme eux le droit de parler, comme eux le droit de rire et que nous ayons le droit de décider. C'est notre similitude qu'ils répriment de la façon la plus décidée. Que nous soyons différentes, ils ne demandent que ça, ils font même tout pour : pour que nous n'ayons pas de salaire, ou moindre, pour que nous n'ayons pas de nourriture, ou moins [10], pour que nous n'ayons pas droit à la décision, mais seulement à la consultation, pour que nous aimions nos chaînes mêmes [11]. Ils la souhaitent notre «différence», l'aiment : ils ne cessent de nous préciser combien elle leur plaît, l'imposent de leurs actes et de leurs menaces, puis de leurs coups.

Mais cette différence, de droits, de nourriture, de salaire, d'indépendance, personne ne la dit jamais sous cette forme, sa *forme réelle*, non. Elle est une «différence», un trait intérieur exquis, sans rapport avec toutes ces sordides questions matérielles. Elle est exaltante, comme l'oiseau-qui-chante-dans-le-matin ou la rivière-qui-bondit, c'est le rythme-du-corps, c'est la différence quoi, elle fait que les femmes sont tendres et chaudes comme la terre est fertile, que les nègres baisent bien comme la pluie tombe, etc. Le technicolor de l'âme et les valeurs éternelles sont le vrai lieu de la différence. Différons, différons, pendant ce temps-là on n'embêtera personne, au contraire. Au lieu d'analyser la différence, dans les rapports sociaux quotidiens, matériellement, on glisse, on fuit sur le côté, en pleine mystique.

Les femmes, comme les nègres, comme les jaunes, et également comme les contestataires et les alcooliques sont donc «différents». Et, nous dit-on, ils sont différents «en nature». Pour les premiers (nègres, femmes), on trouve tout de suite les évidentes raisons de leur oppression et de l'exploitation qui les essouffle et les accable : le taux de mélanine de leur peau pour les uns et la forme anatomique de l'organe de la reproduction pour les autres. Pour ceux de l'alcool et de la contestation on est actuellement sur le point de trouver : c'est également naturel, c'est qu'ils n'ont pas le même code génétique, qu'ils ont le ruban ADN différent. C'est plus caché, mais cela revient au même [12].

10. Cf. Christine Delphy «La fonction de consommation et la famille», *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LVIII, 1975. Il existe également des travaux en langue anglaise sur la question.

11. *Le travail :* «Un homme digne de ce nom garde sa femme à la maison» ; «Mais pourquoi veux-tu t'ennuyer à travailler, ça suffit bien d'un» ; «Et d'ailleurs ça ne nous rapporte rien». *La nourriture :* «Je t'ai fait un bifteck» ; «Vous me mettrez une côte de porc pour mon mari et une tranche de foie pour le petit» ; «J'ai pas faim quand je suis toute seule» ; «Le restaurant est trop cher, j'emmène un casse-croûte» (Une secrétaire dont le mari est ouvrier chez un petit patron reste au bureau à midi ou va prendre un café, son mari va au petit restaurant du quartier où il travaille). *La décision :* «Untel, c'est sa femme qui le pousse» (ce n'est pas elle-même qu'elle pousse apparemment) ; «Le pouvoir de l'oreiller» ; «En réalité, croyez-moi, ce sont les femmes qui commandent» (non, je ne vous crois pas) : il est assez drôle de constater que ces affirmations reviennent à dire non pas que les femmes décident comme l'insinuent leurs auteurs, mais que quelqu'un d'autre (devinette : qui ?), justement, le fait.

12. Le volume des travaux qui tendent *à chercher*, et *donc à attribuer*, une inscription génétique comme base à la place de dominé dans les rapports sociaux se développe régulière-

... vient de l'appropriation.

Dès qu'on veut légitimer le pouvoir qu'on exerce, on crie à la nature. A la nature de cette différence. Ah, que j'aime nos notables politiques lorsqu'ils souhaitent publiquement que nous revenions enfin à notre nature qui est de garder le feu, accroupie, dans l'antre du seigneur [13]. Que la Nature est commode qui garantit si bien les nécessaires différences. Et pendant ce temps on décidera à notre place de notre vie... de notre nourriture moindre (notre salaire moindre), de la disposition de notre individualité matérielle, des droits que nous n'aurons pas.

Ce qu'on ne veut pas entendre on le nomme «évidence», on est ainsi dispensé de réfléchir et on peut ne rien voir d'une situation... «Oui, oui, oui, je sais !» veut dire «je ne veux pas le savoir». C'est l'une des raisons de la nouvelle inflation du terme «appropriation» devenu depuis deux ou trois ans très fréquent. On parle beaucoup de réappropriation du corps, sans doute pas par hasard... Mais en disant ce terme on énonce une vérité si crue et si violente, si difficile à supporter, qu'en même temps on en détourne le sens ; ceci en refusant finalement le «pied de la lettre». «Appropriation», renvoyé à une image, une «réalité symbolique», exprime et maquille à la fois une réalité brutale et concrète. Ce terme est donc employé dans un sens timide puisqu'il prétend que pour reprendre la propriété de notre matérialité physique il suffit de danser. Une façon de dire la vérité pour ne pas la connaître. Donc on admet une appropriation mais *comme si elle était abstraite*, en l'air, qu'elle ne venait de rien ; une espèce de vertu en quelque sorte, comme la différence. Nous sommes appropriées, tout court... Par rien il faut croire ! En un mot comme en dix on fait comme si ce qu'on disait n'était pas vraiment vrai. Un désamorçage caractérisé tend à faire disparaître *un fait* sous une forme métaphorique. Effet de censure (d'auto-censure souvent) devant la conscience croissante qu'effectivement le rapport des classes de sexe est *un rapport* d'appropriation ? Nous agissons comme si l'appropriation était l'une des caractéristiques de notre anatomie. Au même titre que la couleur des yeux, ou en mettant les choses au pire, au même titre qu'une mauvaise grippe. «Appropriées» nous voulons bien à condition que cela reste dans le vague et demeure abstrait : surtout pas d'accusations...

Réapproprier son corps ! Il est «propre» ce corps, ou non, il est possédé ou non, par soi ou par quelqu'un d'autre. Pour saisir l'exacte signification de l'appropriation et l'hypocrisie de ce jeu métaphorique, un conseil : «appropriez-vous» la caisse de l'établissement où on va réapproprier son corps, le sens du terme apparaîtra très vite dans toute sa crudité. *La violence physique exercée contre les femmes*, les coups qui leur sont donnés par des hommes qui n'admettent pas de leur part la moindre tentative d'autonomie, d'indépendance, de réappropriation de soi-même,

ment depuis les années 60-65. Ceci aussi bien aux États-Unis, en URSS et dans les pays d'Europe qui, un peu moins riches, produisent donc de moins grandes masses de documents. Ces travaux, principalement orientés sur les groupes colonisés, les groupes nationaux minoritaires comme les Afro-américains, les caractères sexuels, poussent des pointes dans des domaines qui, jusqu'ici, étaient considérés comme affaire de politique ou de société tels que délinquance, contestation politique, usage de drogues comme l'alcool, prostitution, etc.

13. Selon les remarques de monsieur Pierre Chaunu au cours d'une rencontre du RPR, durant l'automne préélectoral 1977 ; messieurs Michel Debré et Jacques Chirac, dans d'autres réunions du même groupe, défendaient énergiquement l'un le vote familial, l'autre la famille elle-même. Quelle cohérente politique de soutien du sexage !

exprime – de la même façon – que ce n'est nullement le droit des femmes que de décider de leurs actes, que ce soit dans le domaine sexuel, le domaine sentimentalo-affectif (les «simples» flirts, les amies elles-mêmes sont aussi durement contrôlés que la sexualité *stricto sensu*), comme dans celui du travail domestique, travail coutumièrement (et juridiquement) reconnu comme donnant droit à l'exercice de la violence et des représailles masculines lorsqu'il ne donne pas toute satisfaction. Le possesseur de la femme tente de l'empêcher d'agir comme elle l'entend. Et tel est son droit. «Satisfait ou remboursé» pourrait être un bon slogan de divorce masculin [14]. Les femmes ne peuvent décider pour elles car elles ne s'appartiennent pas. Nul ne décide de l'affectation d'objets qui ont un propriétaire. Que nous soyons *effectivement* prises comme des objets dans un rapport déterminé, que *l'appropriation est une relation*, que cela se fait au moins à deux, que c'est un rapport, au fond nous ne voulons pas le voir.

Autrement dit nous acceptons quelque part – et même hélas nous revendiquons parfois – que nous serions naturellement «femmes», toutes et chacune l'expression (exquise ou redoutable, suivant les opinions) d'une espèce particulière : l'espèce femme définie par son anatomie, sa physiologie, et dont un des traits, au même titre que les seins ou la rareté du poil, serait une étrange caractéristique qui nous projetterait directement sur les murs des villes, en affiches géantes, en réclames et publicités diverses ; elle ferait «tout naturellement» que nos compagnons nous pincent les fesses et que nos enfants nous donnent des ordres. En somme les affiches, les pincements et les ordres sortiraient tout droit de notre anatomie et de notre physiologie. Mais jamais des rapports sociaux eux-mêmes.

Et si jamais nous sommes opprimées, exploitées, c'est une conséquence de notre nature. Ou bien, mieux encore, notre nature est telle que nous sommes opprimées, exploitées, appropriées. Ces trois termes exprimant en ordre croissant notre situation sociale [15].

14. Dans la mesure où le divorce peut être la sanction dérivée d'une non-satisfaction du mari qui considère l'outil comme impropre à effectuer les tâches pour lesquelles il a été acquis. Cf. Christine Delphy «Le mariage et le travail non-rémunéré», *Le Monde Diplomatique*, 286, janvier 1978.

15. *Opprimées.* C'est le point d'unanimité entre les différentes interprétations. Nous sentons toutes que nous sommes empêchées, entravées, dans la majorité des domaines de l'existence, que jamais nous ne sommes en position de pouvoir décider de ce qui convient à notre classe et à nous-mêmes, que notre droit à l'expression est quasi nul, que notre avis ne compte pas, etc.

Exploitées. Si nous sentons toutes peser sur nous ce poids oppressif, beaucoup moins d'entre nous aperçoivent clairement qu'on tire d'elles des bénéfices matériels substantiels (des bénéfices psychologiques aussi, bien sûr, car l'un ne va pas sans l'autre) ; qu'on prélève sur leur travail, sur leur temps, sur leurs forces, une part d'existence qui assure à la classe des hommes une vie meilleure qu'elle ne serait sans ce prélèvement.

Appropriées. Peu d'entre nous réalisent à quel point la relation sociale de sexe présente une spécificité qui fait d'elle une parente de la relation d'esclavage. Le statut du «sexe» (le sexe c'est nous) découle des rapports de classe de sexe qui se fondent sur l'appropriation matérielle de l'individualité physique et non sur le simple accaparement de la force de travail, ainsi qu'on l'a vu dans la première partie de cet article.

II. LES FEMMES DANS LA NATURE ET LA NATURE DES FEMMES

A. Dissymétrie de la «nature» selon le sexe

La conception qu'il existe une finalité naturelle dans les relations sociales n'est pas d'application uniforme ; le naturalisme ne vise pas indifféremment tous les groupes impliqués dans les rapports sociaux ou, plus exactement, s'il les concerne tous, il ne les vise pas de la même façon ni au même niveau. L'imputation d'une nature spécifique joue à plein contre les dominés et particulièrement contre les appropriés. Ces derniers sont censés relever *totalement* et *uniquement* d'explications par la Nature, par leur nature ; «totalement», car rien en eux n'est hors du naturel, rien n'y échappe ; et «uniquement», car aucune autre explication possible de leur place n'est même envisagée. Du point de vue idéologique, ils sont immergés absolument dans le «naturel».

La nature des uns...

Par contre, les groupes dominants, en un premier temps, ne s'attribuent pas à eux-mêmes de nature ; ils peuvent, au terme de détours considérables et d'arguties politiques, se reconnaître, comme nous le verrons, quelque lien avec la Nature. Quelques liens, mais pas plus, certainement pas une immersion. Leur groupe, ou plutôt leur monde car ils ne se conçoivent guère en termes limitatifs, est appréhendé, lui, comme résistance à la Nature, conquête sur (ou de) la Nature, le lieu du sacré et du culturel, de la philosophie ou du politique, du «faire» médité, de la «praxis»... peu importent les termes, mais justement du *distancié* par une conscience ou un artifice.

Le premier mouvement des groupes dominants est de se définir en fonction de l'instance idéologiquement décrétée fondatrice de la société, elle varie bien évidemment selon le type de société. Ainsi les dominants peuvent se considérer comme définis par le sacré (les Brahmanes en Inde, l'Église catholique du moyen-âge...), par la culture (l'Élite...), par la propriété (la bourgeoisie...), par le savoir (les mandarins, les clercs...), par l'action sur le réel (la solidarité des chasseurs, l'accumulation du capital, la conquête des terres...) etc. Définis en tous cas, par des mécanismes créateurs d'histoire, mais non par des instances qui seraient à la fois répétitives, intérieures et mécaniques, instances qu'ils réservent aux groupes dominés. Ainsi *les hommes se prétendent identifiés par leurs pratiques et ils prétendent que les femmes le sont par leur corps.* De plus, le rejet des femmes dans la «Nature», l'affirmation de leur caractère hautement naturel tend à montrer le mâle de l'espèce comme *le* créateur (en soi, à lui tout seul) de la société humaine, de l'artifice socio-humain et, en dernière analyse, de la conscience (comme projet ou organisation).

Pourtant les révoltes, les conflits, les bouleversements historiques et d'autres raisons les contraignent parfois à entrer dans une problématique à laquelle ils

répugnent pour eux-mêmes aussi fortement qu'ils y adhèrent pour ceux qu'ils exploitent. Ils peuvent alors tenter de définir leurs liens avec cette Nature si attentive qui leur fournit si commodément et si opportunément du «matériel» vivant. A ce stade, ils peuvent entreprendre de développer ces «éthiques scientifiques», aussi bien libérales triomphantes que nazies, qui proclament que certains groupes ont droit de domination par l'excellence de leurs qualités et leurs capacités innées de toutes sortes [16].

Ils n'abandonnent pas néanmoins le sentiment qu'ils ne se confondent pas pour autant avec les éléments de la Nature et ils considèrent que ces capacités leur donnent, justement (quel heureux hasard), la possibilité de transcender les déterminations internes ; par exemple la nature leur donne l'intelligence, innée mais qui justement permet de comprendre, donc de dominer, dans une certaine mesure, la Nature... ou bien la nature leur donne la force, innée mais qui justement leur permet de dominer les éléments matériels de la Nature (dont les autres êtres humains, par exemple), c'est-à-dire d'être confrontés pratiquement à l'organisation du réel et d'entrer avec lui dans une relation constructive ou dialectique.

Dans cette vision, la culture humaine (la technique, la prohibition de l'inceste, etc. disons la source de la société humaine, variable suivant les auteurs) est le fruit de la solidarité et de la coopération des mâles de l'espèce. Solidarité et coopération qui dérivent soit de la chasse, soit de la guerre. En somme, débarrassés des femelles, lourdes et encombrantes, les mâles, tout seuls comme des grands, se sont élancés vers les sommets de la science et de la technique. Et y sont apparemment restés, laissant dans la Nature (sur le carreau), immergées dans le contingent, les femelles de l'espèce. Elles y sont encore. Cette orientation est si totalement androcentriste qu'on ne peut même pas la dire misogyne au sens courant du terme, l'espèce humaine n'y semblant composée que de mâles. Le rapport dialectique au milieu, la «transformation de la Nature», sont décrits dans, et par rapport à, la classe des hommes (mâles) – laissant le reste dans une obscurité qui serait de l'inexistence, si parfois une lueur n'était jetée sur la femelle, silhouette lointaine affairée à des activités naturelles, destinées à le rester et qui n'entretiennent aucun rapport dialectique avec la Nature... Cette vue est présente dans la quasi totalité des travaux de sciences sociales. Sous une forme plus sophistiquée encore, elle prend la forme d'une dissymétrie conceptuelle dans l'analyse, comme l'a montré N.C. Mathieu, dissymétrie qui fait décrire et analyser chacune des classes de sexe selon des présupposés théoriques différents [17].

16. Comme le montre l'analyse du développement historique du racisme en France (et sans doute dans le monde occidental) au cours des deux siècles qui nous précèdent, spontanément le groupe dominant, s'il est fasciné par les autres groupes en tant que groupes, ne SE voit pas lui-même... Ne se voyant pas il ne porte pas non plus de jugement sur sa propre existence sociale, laquelle va de soi, et il en reste à l'idée qu'il est un ensemble d'individus particuliers. D'ailleurs il s'accorde seul le droit à l'individualité qu'il ne conçoit pas chez les dominés, l'individualité étant une qualité humaine elle ne peut qualifier les ensembles naturels... Le discours élitiste, centré sur soi-même, proclamateur de droits sur le monde, est *secondaire* dans le temps et la logique. Gobineau n'élabore son hymne aux Aryens qu'une fois le racisme cristallisé. Cf. Colette Guillaumin, «Les caractères spécifiques de l'idéologie raciste», *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LIII, 1972.

17. Cf. Nicole-Claude Mathieu «Homme-culture et femme-nature ?», *L'Homme* XIII (3), 1973, et «Paternité biologique, maternité sociale...» in Andrée Michel (ed.), *Femmes, sexisme et sociétés*, Paris, P.U.F., 1977.

La Nature intervient donc bien à un certain point de leur discours sur eux-mêmes, mais à une place telle qu'ils sont supposés entretenir avec elle des liens d'*extériorité*, aussi sophistiquée que soit parfois cette extériorité, telle qu'elle apparaît chez les néo-engelsiens par exemple.

Le deuxième degré de la croyance naturaliste implique donc que la nature des uns et la nature des autres est subtilement différente et non comparable, en un mot que leur nature n'est pas de même nature : la nature des uns serait tout à fait naturelle alors que la nature des autres serait «sociale» : «Au fond, pourrait-on dire, l'homme est biologiquement culturel... La femme au contraire serait biologiquement naturelle» commente ironiquement l'analyste d'un texte récent [18]. Les lois et l'architecture, la stratégie et la technique, la machine et l'astronomie, seraient des créations qui «sortiraient» l'humanité de la Nature ; et ainsi, inventions du groupe des hommes et caractéristiques intrinsèques et potentielles de chacun des mâles, la civilisation et la société seraient le terme dynamique d'une *création* qui porterait le mâle de l'espèce à «dominer», à «utiliser» le milieu naturel en vertu d'une capacité particulière, d'une orientation tout à fait spécifique de la conduite naturelle.

Alors que, antagonistement, la reproduction, l'élevage des enfants, le soin de la nourriture, seraient l'expression d'instincts stéréotypés, adaptatifs peut-être, mais en tous cas expressions de la *permanence* de l'espèce. Permanence portée par les femelles. J'améliore nettement en employant ce terme d'ailleurs, car à vrai dire d'une part les femelles se contentent d'être irréductiblement naturelles et quand je parle de «permanence» j'interprète dans un souci de balancement des responsabilités et de symétrie décorative. Et, d'autre part, mon esprit vagabonde trop librement quand, dans l'inventaire des instincts il mentionne autre chose que la reproduction, cette dernière suffit en effet amplement à faire le tout de la spécificité théorique des femelles.

Bref, s'il y a bien une nature propre à chacun des groupes, l'une de ces natures tend à la nature alors que l'autre tend à la culture (à la civilisation, à la technique, à la pensée, à la religion, etc. : mettez ici le terme que vous dictera votre choix théorique, culturaliste, marxiste, mystique, psychanalytique, fonctionnaliste...). Quel qu'il soit, le terme choisi devra impliquer que la nature tend ici, dans CE groupe (le groupe des hommes), à se transcender elle-même, à se distancier, à se transformer, ou se dominer, etc. Et une autre nature, celle-là fondamentale, immobile, permanente (celle des femmes, des dominés en général) se manifeste principalement dans une pratique répétitive et fantasque, permanente et explosive, cyclique, mais en aucun cas n'entretenant avec elle-même et le monde extérieur des rapports *dialectiques* et *antagonistes*, une pure nature, qui se redouble elle-même.

... et la nature des autres.

Telle est bien celle qu'on nous attribue. Nos règles et notre intuition, nos accouchements et notre fantaisie, notre tendresse et nos caprices, notre solidité (à toute épreuve) et nos petits plats, notre fragilité (insondable) et nos remèdes de

18. La remarque est de Nicole-Claude Mathieu, dans son article «Homme-culture et femme-nature ?».

de bonne femme, notre magie réparatrice, la permanence tellurique du corps de *la* femme. Tiens, là ça grince un peu, la permanence ? En fait nos corps sont interchangeables, et même plus : ils doivent se changer (comme les draps), car c'est la jeunesse qui est tellurique chez les femmes. Et c'est de notre *espèce* qu'il s'agit, non de tel individu particulier[19]. Nous le croyons un moment, comme nous croyons dire *je*, jusqu'à ce que l'explosion du réel nous signifie qu'il n'en est rien.

Chacune de nos actions, chacune des actions que nous engageons dans un rapport social déterminé (parler, faire la lessive, faire la cuisine, soigner, faire des enfants, etc.) qui est *un rapport de classe, celui qui nous impose les modalités et la forme de notre vie, on l'attribue à une nature qui serait à l'intérieur de nous,* et qui – hors de toute relation – nous pousserait à faire tout cela parce que nous serions «programmées pour que nous serions «faites pour cela», que visiblement nous le «ferions mieux» que quiconque. Ce que d'ailleurs nous sommes prêtes à croire lorsque nous sommes confrontées à la fabuleuse résistance de l'autre classe en face de ces actes tels que nettoyer, se charger *réellement* des enfants (et non les mener faire un petit tour festif ou avoir avec eux «une grande conversation sérieuse»), se charger *réellement* de la nourriture (tous les jours et dans le détail), et ne parlons même pas de la lessive, du repassage, du rangement, etc. (qu'un solide adulte homme laisse faire sans remords à un enfant de dix ans pourvu qu'il soit de sexe féminin) tous domaines où les coopérations connues et constatées approchent de zéro.

Certes notre «nature» a également des côtés plus fantaisistes et primesautiers, superficiellement moins utilitaires, mais qui n'en renforcent pas moins l'idée que nous serions faites d'une chair spéciale, propre à certaines choses et pas du tout à d'autres (comme par exemple *décider*[20]). En somme cinquante kilos de viande spontanée mais pas réfléchie, rusée mais pas logique, tendre mais pas persévérante, résistante mais pas solide, chacune d'entre nous est un petit morceau de l'espèce femelle, grande réserve où «on» puise le fragment qui vous convient («une de perdue, dix de retrouvées»), fragment dans lequel on estime selon Georges Brassens que «tout est bon et rien à jeter».

Non, décidément ce n'est pas l'estime qui nous manque, ce n'est donc pas que nous ayions à récupérer quelque valeur perdue comme beaucoup d'entre nous s'essouflent à le proclamer. Nous n'avons perdu aucune estime et sommes bien appréciées à notre valeur : celle d'être des outils (d'entretien, de reproduction, de production...) Crier que nous sommes honorables, que nous sommes des sujets est le constat d'un avenir. Si nous sommes les sujets de l'histoire, c'est de l'histoire que nous sommes en train de faire.

19. Cf. Ti Grace Atkinson «La femme âgée», in *Odyssée d'une Amazone*, Paris, Editions des femmes, 1975.

20. Sur le mode anecdotique, la panique du chroniqueur d'un journal du soir à l'idée qu'il ne peut pas prendre de «bonne décision» lorsqu'il se trouve dans la situation d'arriver en même temps qu'une femme devant une porte est parlante. Car, dit-il si on fait passer la dame on est phallocrate (nous accusent-elles) mais si on passe devant, on est incontestablement mufle, et gémit-il, c'est sans solution... Mais non, monsieur le chroniqueur, mais non ! Il n'a visiblement jamais traversé l'esprit de cet homme qu'une femme pourrait également avoir une initiative propre dans ces domaines de la quotidienneté où le lourd fardeau de l'homme mâle consiste principalement à empêcher les femmes de bouger et d'avoir la moindre initiative.

L'idée que nous sommes faites d'une chair particulière, que nous avons une nature spécifique peut revêtir des couleurs charmeuses, là n'est pas la question car, méprisant ou élogieux, le coup de la nature tente de faire de nous des *êtres clos*, finis, qui poursuivent une tenace et logique entreprise de répétition, d'enfermement, d'immobilité, de maintien en l'état du (dés)ordre du monde. Et c'est bien contre quoi nous tentons de résister lorsque, décrites comme «imprévisibles», fantaisistes, inattendues nous acceptons alors l'idée de nature féminine qui, sous ces traits, semble l'inverse de la permanence. On nous concède volontiers les écarts d'ailleurs, tant qu'il signifient que nous sommes hors de l'histoire, *hors des rapports sociaux réels* et que tout ce que nous faisons n'advient que par le surgissement de quelque obscur message génétique enfoui au fond de nos cellules. Et qu'ainsi nous laissions tout bénéfice aux dominants d'être les inventeurs de la société, les détenteurs de l'imprévisible véritable et du pari historique qui sont, non pas l'expression d'une profonde fatalité, mais au contraire le fruit de l'invention et du risque ; le «hasard» lui-même leur convient mieux que de se voir «programmés».

B. Deux espèces distinctes ?

On préfère, plutôt que d'envisager le processus social qui détermine les deux «genres», considérer *a)* soit qu'il existe *deux groupes somatiques «naturels»* qui peuvent être considérés comme liés par des liens organiques de complémentarité et de fonctionnalité ou qui peuvent au contraire être vus dressés l'un contre l'autre dans une relation d'«antagonisme naturel», *b)* soit envisager deux groupes, toujours aussi anatomiques et naturels, mais assez hétérogènes cependant pour que l'un s'émancipe de la nature et l'autre y demeure. En aucun cas *les rapports de classe* ne viennent au centre du débat, et d'ailleurs ils ne sont même pas envisagés. On occulte l'existence réelle de ces groupes en les décrivant comme des réalités anatomo-physiologiques sur lesquelles viendraient se greffer quelques ornements sociaux tels que les «rôles» ou les «rites»... Et pour pouvoir ainsi les considérer, et maintenir l'affirmation de leur spécificité naturelle, on en arrive à la division en deux espèces hétérogènes à message génétique particulier et à pratiques distinctes enracinées dans ce message. A la limite cette interprétation peut aboutir à théoriser les rapports des sexes comme relevant des ensembles symbiotique d'exploitation instinctive du type fourmis et pucerons.

Ces insinuations qui sous entendent l'existence d'une espèce mâle *et* d'une espèce femelle sont incontestablement *le signe des rapports réels* qui existent entre les deux groupes : c'est-à-dire des rapports sociaux d'appropriation qui s'expriment en énonçant l'existence d'espèces distinctes. Mais ce n'est pas une *analyse* de ces rapports car il se trouve qu'il s'agit de rapports sociaux intra-spécifiques et non d'espèce à espèce (inter-spécifiques).

L'arrogance de ces conceptions, énoncées avec une indifférence appuyée, parcourt la vie quotidienne. Les clercs eux-mêmes, du pigiste de presse au prof du secondaire, du philosophe de salon au chercheur mandarin, l'énoncent intellectuellement, avec explications, exemples, variantes et autres accompagnements rhétoriques. Les intellectuels professionnels lorsqu'ils se mettent à réfléchir aux sexes ne

les considèrent pas comme des classes, mais comme des catégories naturelles affectées de quelques oripeaux socio-rituels. Ils mettent en forme avec persévérance et constance, quelle que soit leur discipline ou leur tendance théorique, cette hétérogénéité du «naturel» selon qu'il s'agit des hommes ou des femmes.

L'imputation d'être des groupes naturels qui est faite aux groupes dominés est donc bien particulière. Ces groupes dominés sont énoncés, dans la vie quotidienne comme dans la production scientifique, comme *immergés* dans la Nature et comme des êtres programmés de l'intérieur, sur lesquels le milieu et l'histoire sont pratiquement sans influence. Une telle conception s'affirme d'autant plus fortement que la domination exercée est plus proche de l'appropriation physique nue. Un approprié sera considéré comme une pure chose. Les dominés sont *immédiatement* considérés comme ayant à voir avec la Nature alors que les dominants n'y viennent qu'en second mouvement. Mais plus encore les protagonistes occupent par rapport à la Nature une place différente : les dominés sont *dans* la Nature et la subissent, alors que les dominants surgissent *de* la Nature et l'organisent.

C. Conséquences politiques

Les conséquences politiques de cette idéologie sont incalculables. Hormis le côté prescriptif d'un tel discours (les dominés sont faits pour être dominés, les femmes sont faites pour être soumises, commandées, protégées, etc.) ce discours de la Nature attribue toute conduite politique, toute conduite créative, mieux toute *possibilité* même de ces conduites au seul groupe dominant. Toute initiative politique de la part des appropriées sera rejetée, ou durement réprimée selon la mécanique répressive classique de tout pouvoir envers toute contestation ou tout projet qui n'épouse pas les vues dominantes, mais aussi réprimée comme *irruption terrifiante de la «Nature»*. La lutte elle-même apparaîtra comme un mécanisme naturel *sans signification politique* et sera présenté comme une *régression* vers les zones obscures de la vie instinctive. Et sera discréditée.

Cela n'aurait aucune importance si cela touchait la seule opinion des dominants (généralement les conquêtes politiques ne se font pas dans l'aménité et nous n'avons certainement pas à compter sur celle-ci). Mais une idéologie propre à certains rapports sociaux est plus ou moins admise par tous les acteurs concernés ; ceux-mêmes qui subissent la domination la partagent jusqu'à un certain point. Dans le malaise le plus souvent ; mais parfois dans la fierté et sur le mode revendicatif Or le fait d'accepter quelque part l'idéologie des rapports d'appropriation (nous sommes des choses naturelles), nous prive (et *c'est bien cela qu'elle vise puisqu' elle est justement l'expression de notre réduction concrète à l'impuissance*) d'une grande partie de nos moyens et d'une partie de notre possibilité de réflexion politique. Nous mêmes en arrivons peu ou prou à admettre que notre lutte serait une lutte «naturelle», millénaire, immémoriale...; qu'elle serait une métaphysique «lutte des sexes» dans une société à jamais clivée par les lois de la Nature et qu'en définitive elle ne serait que soumission aux mouvements spontanés issus des profondeurs du vivant, etc.[21] Ainsi, passez muscade, plus d'analyse de société, plus de

21. C'est sans doute ce qui explique aussi que les partis politiques traditionnels ne reconnaissent jamais qu'une position féministe est une position politique...

projet politique, plus de science ni de tentative de penser l'impensé[22].

Les hommes étant naturellement qualifiés pour fonder la société, les femmes étant naturelles tout court et qualifiées pour rien du tout d'autre qu'exprimer cette nature, il en résulte que dès qu'elles ouvrent la bouche ce ne peut être qu'une menace venue du fond de la Nature, une menace contre l'entreprise hautement humaine qu'est la société, laquelle appartient aux hommes qui l'ont inventée et la dirigent en la protégeant de toutes les entreprises venues de la menaçante Nature, dont cette espèce spécifique que sont «les femmes»[23]

Conclusion

Des choses dans la pratique et des choses dans la théorie.

Résumons. En fonction du fait que les femmes sont une propriété matérielle concrète, se développe *sur* elles (et *contre* elles) un discours de la Nature. On les crédite (comme le croient certaines optimistes), on les accuse (en fait) d'être des êtres naturels, immergés dans la Nature et d'être mues par elle. Des *choses vivantes*, en quelque sorte.

Et ces choses vivantes sont vues telles car, *dans un rapport social déterminé, le sexage*, elles sont des choses. Nous avons tendance à le nier, à l'oublier, à refuser d'en tenir compte. Ou mieux, à le maquiller en «réalité métaphorique». Alors même que ce rapport est la source de notre conscience, politique et de classe.

Les hommes pourtant le savent parfaitement et cela constitue chez eux un ensemble d'habitudes automatisées, à la limite de la conscience claire, dont ils tirent quotidiennement, aussi bien *hors* que *dans* les liens juridiques de l'appropriation, des attitudes pratiques qui vont du harcèlement pour obtenir des femmes des services physiques à un rythme ininterrompu (nettoyer la table, céder le passage aux hommes sur le trottoir en se collant contre le mur ou en descendant dans le caniveau, leur laisser les deux tiers du siège de métro ou de bus, passer le cendrier, le pain, les nouilles, le tabac, abandonner le morceau de viande...) à l'exercice éventuel de droits de fait contre notre intégrité physique et notre vie[24].

22. Toute science se construit contre l'«évidence», en montrant ce que cette dernière cache/expose. Penser ce qui n'a pas encore été *pensé* à propos de ce qui est considéré comme *connu* (et dont on estime que c'est sans signification autre que «naturelle») est l'objet d'une science féministe.

23. Et nous chanterions notre nature ! Nous ! Cela évoque la situation créée par cette coutume éminemment policée qui consiste à insulter les gens avec le sourire en s'arrangeant pour qu'ils interprètent comme un compliment ce qui est l'expression du mépris le plus net. Ce dont l'insulteur tire double satisfaction, celle d'insulter d'abord, et celle de voir l'interlocuteur être assez simple et naïf pour ne pas saisir l'injure et revendiquer comme une gloire ce dont on le gratifie par ironie.

24. L'exercice de la violence *toujours potentiellement présent* est à l'origine de cette crainte, endémique dans la vie des femmes. Crainte que certaines brandissent aujourd'hui *contre* le féminisme, auquel elles reprochent d'induire un surcroît de violence de la part des hommes.

En même temps que des conclusions pratiques d'utilité constante ils en tirent des propos théoriques... Ceux-ci visent à présenter sous une forme «scientifique» le statut de chose des appropriées et à *affirmer* ainsi que ce statut de chose *n'est pas* le produit d'un rapport humain. Ayant une existence d'objet matériel, manipulable, le groupe approprié sera *idéologiquement matérialisé*; d'où le postulat que les femmes sont des «êtres naturels». D'où la conclusion toute normale que leur place dans le système social est entièrement enclose dans cette matière.

Ces conceptions évacuent ainsi le rapport de classe entre les deux sexes, le rapport intra-humain; ils confortent l'exploitation et la mainmise en les présentant comme naturelles et irréversibles. Les femmes sont des choses, donc elles sont des choses. En essence.

a) L'idée de nature est l'enregistrement, au fond tout à fait banal, d'un rapport social de fait. En un sens elle est un constat; après tout, le discours de la nature ne veut jamais dire, tout simplement, que : les X (les femmes, par exemple) sont dominés et utilisés. *b) Mais* elle est un constat d'un type particulier, un constat prescriptif dans tous les cas, qu'il s'agisse d'Aristote parlant de la nature des esclaves ou du Colloque de Royaumont, aujourd'hui, ré-exposant la spécificité du cerveau des femmes[25]... Dans les deux cas, le constat de la place particulière qu'occupent ceux qu'on appelle les esclaves ou celles qu'on appelle les femmes est associé à l'obligation intimée de conserver cette place puisqu'ils sont «faits comme cela». Les deux formes proclament que a) les rapports sociaux étant ce qu'ils sont, b) ils *ne peuvent* être autrement, et c) *ils doivent* rester identiques. Le discours moderne de la Nature introduit dans tout cela une nouveauté : la programation interne des appropriés qui implique qu'ils oeuvrent eux-mêmes à leur appropriation et que toutes leurs actions tendent en définitive à la parfaire.

Conscience d'espèce ou conscience de classe ?

Tout nous répète que nous sommes une espèce naturelle, chacun s'efforce de nous en persuader davantage, et de nous convaincre, qu'espèce naturelle, nous aurions des instincts, des conduites, des qualités, des insuffisances propres à notre nature. Nous serions dans l'humanité les témoins privilégiés de l'animalité originaire. Et nos conduites, les rapports sociaux où nous sommes seraient explicables, eux, *au contraire des autres faits de société*, par la seule Nature. Au point même que certains, sinon tous les, systèmes théoriques des sciences jettent ouvertement ce jeu sur la table : les femmes sont la part naturelle du socius humain : on ne les analyse que a) *seules* et b) dans une perspective naturaliste. Plus la domination tend à l'appropriation totale, sans limites, plus l'idée de «nature» de l'approprié sera appuyée et «évidente».

25. *Le fait féminin*, Paris, Fayard, 1978.

Nous construisons aujourd'hui la conscience de notre classe, *notre conscience de classe*, contre la croyance spontanée en notre espèce naturelle. Conscience contre croyance, analyse contre spontanéité sociale. Lutte contre les évidences qui nous sont susurrées pour détourner notre attention du fait que nous sommes une classe, pas une «espèce», que nous ne sommes pas dans l'éternel, que ce sont les rapports sociaux très concrets et très quotidiens qui nous fabriquent et non une Nature transcendante dont nous ne pourrions demander des comptes qu'à Dieu, ni une mécanique génétique interne qui nous aurait mises à la disposition des dominants.

Colette Guillaumin, «Power relationship and belief in Nature. Part 2 : The Discours of Nature».

The fact of being appropriated i.e to be – in a determined social relation (sexation) – a thing *(cf. Part I,* Questions Féministes *n°2) has an ideological corollary : the class of women is viewed as totally immersed in Nature, and is defined by its* somatic *characteristics. This is in no way the case for the class of men who see themselves as having dialectical and antagonistic relationships to Nature. This ideology tends to present women and men as two distinct species. Class consciousness among women can develop only in opposition to the ideological discourse which transforms us into a naturel grouping.*

De tous temps les hommes ont aimé comparer leurs armes.

Certaines seront surprises de lire dans Questions féministes *un article dont l'une des auteurs est un homme. Cela peut paraître en effet surprenant au regard de ce qui a été dit dans le numéro précédent («Nos amis et nous»,* Questions féministes *n° 1) sur le «féminisme masculin». Et cependant ce n'est pas contradictoire. Car, s'il n'est pas question de laisser la parole aux hommes sur le féminisme, il ne s'ensuit pas, disait-on, qu'ils ne puissent rien faire dans le cadre de la lutte antipatriarcale. Et aux donneurs de conseils nous opposions «la pratique de certains hommes qui travaillent sur eux, sur* leurs *problèmes sexistes (...), qui parlent d'eux et non pas pour nous». Or c'est ce que fait Emmanuel Reynaud dans l'article qu'il co-signe avec Gisèle Fournier. Mais le sexisme pose-t-il des problèmes aux hommes, l'oppression peut-elle léser les oppresseurs ? Il faut croire que oui, dans une certaine mesure, il faut même l'espérer. L'oppression exercée, comme l'oppression subie, comporte des contradictions. Et ceux qui renoncent à certains bénéfices de l'oppression – et ce n'est qu'à cette condition qu'on peut les écouter – ne le font que parce que et quand ces bénéfices sont assortis d'un prix qu'ils jugent trop élevé et refusent de payer.*

Le sujet de «La Sainte Virilité», c'est le prix que paient les hommes dans l'exercice de la «sexualité masculine». Ce prix, les hommes le paient dans leur chair, disent les auteurs ; dès lors il est légitime qu'un homme prenne la parole, puisque sur ce sujet : sa chair, il ne la vole à personne.

Mais, bien plus qu'un simple témoignage, «La Sainte Virilité» est une analyse, qui montre que la «sexualité masculine», puisqu'elle extorque un prix de chair même de ses bénéficiaires, n'est ni naturelle ni forcément plaisante, ni même, et surtout pas, «sexuelle». Ce faisant, «La Sainte Virilité» s'inscrit en faux contre l'idéologie dominante, reprise par certains discours pseudo-féministes d'inspiration psychanalytique, qui font de la psychologie mâle l'origine de la «sexualité masculine» (une pratique qui serait «secrétée» par l'organe), quand elles ne font pas de la «sexualité masculine» la source de l'oppression patriarcale. Démontrant que les choses se passent de façon radicalement inverse, «La Sainte Virilité» représente une étape importante dans l'étude de la nature des bénéfices apparemment sexuels, et donc dans l'analyse de l'oppression patriarcale.

Gisèle Fournier
Emmanuel Reynaud

La Sainte Virilité

> La virilité est le soupir de la créature accablée, le coeur d'un monde sans coeur, comme elle est l'esprit d'une existence sans esprit. Elle est l'opium de l'homme.

Il est rarement venu à l'idée de l'homme de critiquer la virilité. Elle est son domaine, il s'y définit. En son nom, il subit toutes les souffrances et commet toutes les inhumanités, mais il ne la conteste pas. Il conçoit la virilité comme une loi de la nature. Il s'y sent à l'aise : elle est l'affirmation de son pouvoir, il n'imagine pas qu'elle puisse être sa prison.

Que ces derniers temps des femmes le mettent en cause ne le fait guère douter. Face aux mouvements féministes ses réactions sont diverses, mais il ne se remet jamais en question : il s'accroche à la virilité. Il voit dans la lutte des femmes une menace à sa suprématie et son attitude la plus commune oscille entre l'ironie et l'agressivité. Par contre, quelquefois, il admet qu'il y a inégalité, et il est sympathisant. Il comprend et approuve. Il survole d'un oeil averti l'histoire de l'humanité et reconnaît aisément que la femme a été opprimée durant des millénaires par l'homme et ses institutions. Il est un peu coupable d'appartenir au sexe des oppresseurs, mais il s'offre un beau mea culpa : il est si compréhensif ! D'ailleurs écoutons-le répondre à quelques questions...

> « – On a souvent dit que la femme était moins intelligente que l'homme. Qu'en pensez-vous ?
> – On l'a souvent dit, c'est vrai, et on a eu raison. Dans la grande majorité des cas la femme est moins intelligente que l'homme ; mais attention, comprenez-moi bien, cela n'a rien de naturel, c'est l'aboutissement de son aliénation par l'homme à travers les âges. Il suffit de voir l'éducation qui lui est encore réservée.
> – Elle n'est pas créatrice non plus ?
> – Non, bien sûr, et c'est bien normal avec tous les barrages qui lui sont faits.
> – Abordons maintenant un sujet délicat : il semble que la femme ait des problèmes sexuels plus nombreux et plus complexes que l'homme.
> – Enfin !... Ne regardez-vous donc jamais autour de vous ? Tout est contre elle dans ce monde d'hommes : l'église, la famille, la psychanalyse,... tout, vous dis-je. Comment voulez-vous que sa sexualité ne soit pas plus fragile que la nôtre.

– Une dernière question, cher Monsieur. Que pensez-vous de la beauté et de la sensibilité de la femme ?
– Alors là... Que vous dire... L'éternel féminin !
– Merci.»

Il est tombé dans le piège de la dernière question ; mais, auparavant, il a bien défendu la cause féminine. Mais n'est-ce pas justement le devoir de l'homme que de protéger la femme ?

Oui, et c'est là que le bât blesse, il reste dans son rôle. Il disserte sur la femme, et pendant ce temps-là il ne se remet pas en question. Il reconnaît que la femme est opprimée, mais il ne se sent pas opprimé comme elle, avec elle : il se voit toujours comme modèle.

Les hommes ne se sentent pas solidaires des femmes, ils ne se sentent pas «femme». Ils ne sentent pas que comme elles ils n'ont aucun pouvoir sur leur vie, que leur corps ne leur appartient pas, qu'ils vivent à l'extérieur de leur chair. Ils n'écoutent pas les femmes dire leur refus et vivre leur révolte, ils se délectent des charmes discrets de la virilité. Marx a bien décrit la situation entre le bourgeois et le prolétaire ; par un léger jeu d'écriture on peut lui faire illustrer celle entre l'homme et la femme : «L'homme et la femme représentent le même état d'aliénation de soi du genre humain. Mais l'homme se complaît dans cette situation, il s'y sent affirmé, il conçoit l'aliénation comme sa propre puissance, et possède en elle l'apparence d'une existence humaine. La femme au contraire se sent anéantie dans cette aliénation, y voit son impuissance et la réalité d'une existence inhumaine». (d'après Marx : *La Sainte Famille).* Les femmes se savent «eunuques», lui il prend encore ses testicules pour le pouvoir sur sa vie.

Tout ça est une bien vieille histoire. Depuis le début du patriarcat, le pouvoir a toujours été entre les mains des hommes, ce sont toujours des hommes qui l'ont justifié et défendu, au garde-à-vous : militaires, intellectuels, prêtres et policiers. Aussi bien socialement qu'intimement les deux moyens d'oppression les plus efficaces, la force et les idées, ont été maniés par les hommes. Et c'est dans ce pouvoir sur les autres, en dernier recours sa femme et ses enfants, que l'homme a vu son triomphe. On parle de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais les femmes et les enfants ne sont-ils pas exploités par l'homme également ? Ne sont-ils pas des «hommes» ?

«Il est impossible de se débarrasser d'un monde sans se débarrasser du langage qui le cache et le garantit, sans mettre à nu sa vérité.» (Khayati, *Internationale Situationniste*).

On ne va pas se mettre ici à refaire la langue française, mais pour plus de clarté on appellera un homme un homme, une femme une femme, et l'homme l'être humain. Puis on tentera de découvrir les secrets de cet homme qui se prend pour le genre humain.

L'HOMME ET SON CORPS

. *Les marques de la virilité*

L'homme dans son désir d'indépendance, réussit la gageure de dissocier corps et esprit : il voit dans l'esprit la transcendance de la condition humaine et fait du corps le lieu de l'aliénation naturelle. La femme lui apparaît plus aliénée : il fait d'elle le symbole de sa propre dépendance. Sur cette base, il construit deux éternels, l'un masculin et l'autre féminin, et tente de rejeter hors de lui tout ce qu'il a défini comme féminin. D'une différence il fait une opposition, et plus le fossé est large entre l'homme et la femme, plus il se croit maître de lui. Il insiste sur la dépendance de la femme, et comme elle représente le dégoût et la peur qu'il a du corps, il lui impose une apparence rassurante et séduisante. «La laideur est moins horrible chez un démon que chez une femme.» (Shakespeare)

Les canons de la beauté changent à travers les âges, mais l'approche reste la même. L'homme a identifié la femme à la nature et la traite de la même façon : il la modèle. Des champs il fait des jardins, des femmes il fait des mannequins. Il a alors beau jeu de seriner : «Cueillez, cueillez votre jeunesse. Comme à cette fleur, la vieillesse fera ternir votre beauté». Et lui de triompher car, au contraire, les rides qui craquèlent son visage sont les marques de la sagesse et de l'expérience : il n'est pas tributaire de l'éphémère.

L'homme valorise tout ce qui le différencie de la femme. Les poils et la barbe sont des indices révélateurs de la virilité et de son apparition. L'adolescent court après son rasoir ; tant qu'il n'a pas à se meurtrir les joues sous la lame, il n'est pas un homme. Etre traité d'imberbe est assez humiliant ; écoutons Péron décrire l'aile gauche de son mouvement, dans son discours du 1er Mai 1974 : «Imberbes, stupides, mercenaires,...»

Il n'y a pas une minute à perdre, il lui faut au plus tôt arborer l'insigne de son pouvoir, et pas seulement sur les joues : il y a aussi les bras, les jambes, les aisselles, et le pubis. Le pauvre adolescent doit souvent dissimuler sa peau encore vierge de poils s'il veut échapper à la moquerie. En vieillissant, il a quelquefois des problèmes avec son torse. Il n'est pas rare de trouver dans la presse, à côté d'une publicité pour un produit ajoutant dix centimètres au tour de poitrine en dix-sept jours, une autre qui promet en quinze jours à peine des poils à foison : des rondeurs pour Madame, des poils pour Monsieur!

L'homme est aussi beaucoup préoccupé par ses muscles. Il trotte dans ses rêves le jarret solide, les pectoraux saillants, et le biceps rond ; d'ailleurs quelques-uns s'adonnent joyeusement à la pratique de la gonflette.

Le style vestimentaire est là pour dissiper tout malentendu éventuel quant à l'appartenance sexuelle. Le port du pantalon est de rigueur pour l'homme en

Occident (excepté l'Ecosse évidemment), et la loi française interdit même de s'habiller en robe, sauf jour de carnaval. Par contre, il n'est pour la femme qu'un acquis récent ; il était le plus souvent interdit dans les lycées avant 1968. On ne badine pas, en effet, avec les accessoires de la virilité : «La radio de l'armée vient d'accuser les chefs de la police de «mollesse», déclarant que «les généraux de la police devraient changer d'uniforme et remplacer leurs pantalons par des jupes». (*Le Monde*, 10-11 Août 1975)

En somme, les habits d'homme ne sont pas des habits de femme, et les habits de femme ne sont pas des habits d'homme.

L'homme n'aime pas son corps, il tente de l'oublier et de ne vivre que sa tête. «Car le corps nous cause mille difficultés par la nécessité où nous sommes de le nourrir ; qu'avec cela des maladies surviennent, nous voilà entravés dans notre chasse au réel. Il nous remplit d'amours, de désirs, de craintes, de chimères de toute sorte, d'innombrables sottises, si bien que, comme on dit, il nous ôte vraiment et réellement toute possibilité de penser». (Platon). A force de philosopher et de traquer le réel dans les derniers recoins de son encéphale, il fait dieu homme, et le met sur la croix.

La croix est un symbole tellement commun et envahissant, qu'on oublie de la regarder de près. Mais que voit-on ? Qu'a-t-on vu enfant ? Un homme tout simplement, un homme le visage ruisselant de sang, le corps affaissé, les bras écartelés. Cette destruction du corps est récompensée par la place à la droite du Père. Tout le monde le dit, les parents, l'école, la culture, alors il n'y a plus qu'à le croire et s'envoyer à l'abattoir de la gloire virile. L'homme voit sa victoire dans la souffrance. La nature l'attaque à travers son corps, il ne se laisse pas faire ; afin de s'en libérer, il le meurtrit. Il s'en sert comme d'un outil. Il ne l'écoute pas, il cherche à le maîtriser pour qu'il soit l'instrument de son pouvoir. «Soudain, Bond éprouva une étrange exaltation. Il comprenait qu'il ne s'était pas encroûté, qu'en cas de besoin il restait la parfaite machine de combat qu'il avait toujours été». (Robert Markham)

La violence de l'homme dans son approche du corps – du sien aussi bien que de celui des autres – est quelque chose d'assez incroyable. Il ne se soumet pas à la douleur, il va la chercher. Il pousse à bout ses limites, il n'est pas n'importe qui, il est un homme ; quand il ne se détruit pas sur l'écran, il se bat au café du coin. Quand il ne va pas se couvrir de rafales de mitraillette, il fait du sport ; le sport est un terrain où la virilité se sent tout à son aise. Les sports sont théoriquement des jeux, en réalité ils sont l'occasion pour l'homme d'être un homme, de se surpasser. D'ailleurs, l'acte de naissance de nombreux sports est en rapport direct avec cette activité masculine par excellence : la guerre. Écoutons Lionel Tiger, qui a fait des recherches sur la question : «Washburn remarque que le fondement de la majorité des sports actuels est la préparation militaire. Le but des sports, selon lui, est d'endurer physiquement et psychologiquement les individus afin qu'ils soient capables de détruire physiquement d'autres êtres humains en y prenant plaisir». Ce n'est pas ambigu ; un peu plus loin, il cite Veblen : «La bataille de Waterloo a été gagnée sur les terrains de jeux d'Eton». (Tiger, *Entre hommes*) Drôle de jeu! A force de vouloir se débarrasser de son corps, l'homme y réussit pour de bon, il ne devient pas Dieu mais un cadavre. On peut également se souvenir, par exemple, que

le passe-temps favori des féodaux était de se fendre en deux verticalement. Ou que les étudiants allemands, il n'y a pas si longtemps, se balafraient le visage à coups d'épée pour donner plus d'intensité à leur charme viril...

Mais qu'importe, le sexe fort n'est pas le beau sexe ; un homme n'a pas besoin d'être beau. Du reste, les rues pullulent de ventres ballonnés, de dos voûtés fagotés dans des vêtements informes. L'homme cherche à oublier son corps : il tente de le faire disparaître sous l'uniformité. La réalisation de ce projet ambitieux se trouve dans l'armée qui initie joyeusement aux secrets de la virilité : cheveux ras, vêtements parfaitement uniformes, propreté pointilleuse. Dans la vie civile, l'homme s'éloigne un peu de cette caricature. Jetons donc un coup d'oeil sur sa garde-robe. Les couleurs sont tristes et neutres : noir, gris, marine, sont particulièrement appréciés. Les pantalons et les vestes n'ont pas de forme ; leur vague coupe semble même avoir été créée consciemment inesthétique. Et, il y a cet instrument extrêmement bizarre qui complète la chemise, et qu'on appelle cravate.

Elle mérite qu'on s'y arrête un instant. Pour comprendre sa présence et plus, sa nécessité, il faut bien voir que le cou est un point crucial : la liaison entre la tête et le corps. Somme toute, entre la chair et l'esprit. Il est donc de première urgence d'insister sur la démarcation et d'éviter une connexion trop intime entre les deux. Il s'agit donc d'avoir un col bien serré – dans le temps il était même amidonné – et ensuite d'ajouter, comme si ce n'était pas suffisant, ce genre de garrot qu'est la cravate. Elle sécurise. Regardons donc un homme rajuster son noeud après une situation difficile... Ouf! ça va mieux. Il n'est plus qu'une tête suspendue dans l'air.

Comme l'a remarqué Charles Reich : «Quand on est assis en face d'un homme en complet-veston, on a l'impression qu'il n'y a qu'un visage et une voix». (Charles Reich, *Les enfants du Printemps*) C'est en fait exactement le but recherché. Encore faut-il que le visage n'évoque rien de charnel, qu'il ne soit que l'emballage du cerveau. La tête ne doit exprimer aucune trace d'innocence ou de laisser-aller. La plupart du temps, il se coupe les cheveux courts, bien-sûr. Pour la femme, c'est en général une humiliation qu'on lui inflige en temps de guerre pour la punir de sa collaboration avec l'ennemi ; pour lui, c'est l'affirmation de son pouvoir. Comme a pu le dire un général, on n'entre pas deux fois dans un char d'assaut avec les cheveux longs!... L'homme ferait mieux de se regarder avec plus de circonspection.

D'ailleurs, il a quelquefois du mal à s'enfermer dans le moule. Il n'arrive pas toujours à franchir le pas, et à faire de son corps un outil à part entière ; fourvoyé dans la neutralité, l'image de la femme – symbole de la beauté – lui apparaît alors comme une tentation. Parfois sa frustration est même assez forte pour qu'il lui prenne l'envie d'être une femme.

Devenir «une femme» ?

Le désir de se travestir, aussi bien pour l'homme que pour la femme, est la conséquence logique des rôles sexuels. Il est sans doute aussi ancien qu'eux. La Bible, dans sa besogne de clarification, ne manque d'ailleurs pas d'y faire allusion.

> «Une femme ne portera pas un costume d'homme et l'homme ne revêtira pas un vêtement de femme, car celui qui fait cela est une abomination pour Iahvé, ton Dieu.»
>
> (*Deutéromme* XXII 5)

En dépit de cette menace, c'est un fantasme qui n'est pas trop difficile à réaliser pour l'homme, puisque la femme elle-même est déjà pas mal travestie. (La beauté féminine a en effet davantage à voir avec l'imagination masculine qu'avec la propre réalité de la femme).

Il est assez simple d'emprunter les accessoires de la féminité. Le seul problème, pour les vêtements, est celui de la taille ; surtout en ce qui concerne les chaussures. Si les cheveux sont trop courts ou clairsemés, une perruque fait évidemment l'affaire. Quant aux jambes, l'épilation est simplement plus fréquente que pour la femme. Bien-sûr, le visage doit être rasé de près ; et le maquillage est là pour assurer la nuance. Ce n'est pas le bout du monde de rembourrer un soutien-gorge ; un sparadra judicieusement placé peut même plisser la peau, et le décolleté laisser ainsi deviner une poitrine «prometteuse». Si l'on est décidé à faire un pas de plus, les hormones et la silicone simplifient bien les choses. Le film «The Queen» peut, par exemple, donner une idée de la façon dont un homme neutre arrive à se métamorphoser en une «alléchante» beauté.

En fait, c'est simple, l'homme et la femme utilisent les mêmes techniques pour se faire «femme». D'ailleurs, pour ne pas être reconnu, le travesti doit avant tout éviter d'être trop «femme». On peut aller plus ou moins loin dans la réalisation de ce désir ; se satisfaire d'une alternance, comme par exemple homme au bureau, femme à la maison, ou homme le jour, femme la nuit. On peut aussi vouloir être reconnu comme femme de façon plus permanente. La science permet de devenir transexuel, c'est-à-dire de transformer son pénis en vagin ; on peut ainsi être épouse, comme «une certaine dame» de Guy des Cars. Mais l'image qui attire le plus souvent le travesti est celle de la femme objet de contemplation, qui allume le désir avec son corps : elle, elle est sur le trottoir ou sur scène.

Les numéros de travestis ont toujours un beau succès au cabaret. L'homme a en lui, plus ou moins confusément, le désir de se travestir, mais n'ose que rarement le réaliser. Il aime bien aller voir ceux qui le font ; et comme il est un peu gêné d'admirer un homme, il préfère rire. Les gens de cabaret le savent bien, la plupart des numéros sont comiques. Le travesti n'est pas vraiment vu comme femme, mais comme travesti ; généralement, l'homme rit au lieu de bander.

La prostitution, «profession si féminine», offre par contre de réelles possibilités d'être «femme». En se spécialisant dans l'oralité, le travesti peut alors vraiment être traité «comme une femme». En effet nombreux sont les hommes qui, au nom d'homosexuel, dégainent leur révolver, et qui ont en fait tiré leur coup dans une bouche masculine. Que de pédés sans le savoir ! Evidemment, il y a un risque pour le travesti ; une main baladeuse peut ne pas se contenter de ses seins, à la forme «Ah ! j'en ai jamais vu des comme ça, mon pote», et descendre vers le sexe... Les réactions sont alors imprévisibles ; pas forcément violentes. La passe peut très bien se terminer par une de ces bonnes vieilles conversations entre hommes.

Quoiqu'il en soit, le malheur du travesti n'est pas vraiment dans les risques qu'il court : il est dans la démarche elle-même. L'homme qui se travestit ressent intimement en son corps la frustration du rôle masculin. Il imite. Il voudrait sentir son corps beau ; il plaque sur lui les images de la féminité. Il se fait «femme», car la femme est le symbole de la chair. Il croit pouvoir se trouver en en changeant. Il n'entrevoit pas la possibilité de découvrir son corps d'homme, vivant et beau. Son refus est réel et profond, mais il se perd parce qu'il ne l'approche qu'extérieurement. Il ne se sentira jamais «femme» intimement. Il s'échappe d'une prison socialement valorisée, la virilité, mais il va s'enfermer dans une autre qui, elle, est dénigrée. S'il ne prend pas conscience de la réalité de sa révolte et de l'erreur de sa démarche, il ne se trouvera pas. Sa contestation du monde masculin se termine souvent dans le désespoir.

Bien-sûr, peu d'hommes se travestissent, et encore moins se transexualisent, mais chacun porte en soi la frustration de sa «laideur» et la fascination de la «beauté» de la femme. Tout homme a, au moins une fois, osé imiter la femme, prenant prétexte d'un bal costumé, ou dans l'intimité, seul ou avec des copains. Quel adolescent n'a jamais fait disparaître son pénis entre ses cuisses croisées, pour faire de son pubis un triangle de poils ? Ou n'a jamais enfilé avec délices, les accessoires de la féminité : soutien-gorge, porte-jarretelles, bas ou collants ? D'ailleurs, quand les hommes sont entre eux, dans l'armée par exemple, ils en profitent ; comme à Saint-Cyr, où De Gaulle, élève officier, s'est marié avec un de ses camarades de promotion dans une pièce, montée au cours d'une fête. Inutile de préciser qu'en raison de sa taille, il n'a pu, malheureusement, être la mariée. Plus récemment, des marins du France, pendant l'occupation de leur bateau, ont sauté sur l'occasion pour devenir danseuses du Moulin Rouge. «Mauvaise impression » commente le journaliste du *Monde*...

Gore Vidal a trouvé une solution, dans la littérature. Il a imaginé la femme idéale, sortie d'un corps et d'une imagination d'homme : Myra Breckinridge. Mais, comme tous les aventuriers, Myron après son périple dans le corps de Myra, a fini par réaliser qu'il valait mieux cultiver son jardin ; il n'y a pas de solution, «sois belle et tais-toi» ou «sois laid et parle», c'est l'un ou l'autre.

. *Changer, dans la continuité*

Néanmoins, ces derniers temps, se dessine chez l'homme une nouvelle approche de son corps. Certains s'inquiètent : on ne reconnaît plus les hommes des femmes. Les hommes se féminiseraient-ils ? Il y a à la fois une offensive des marchands de beauté en direction de l'homme, et un rejet, chez les jeunes surtout, de l'uniformité et des cheveux courts.

Les marchands de beauté ont fait du beau travail. Leurs actionnaires, ceux de l'Oréal par exemple, peuvent en témoigner. Traditionnellement, leur champ d'opération a été la femme. Ils ont envahi le marché, c'est-à-dire son corps. Une fois qu'il a été complètement colonisé, même ses parties «les plus intimes», il a bien fallu faire preuve d'un peu d'imagination et de logique. On a commencé par diminuer la

qualité : le rouge à lèvres qui tient moins longtemps, et qu'on use donc plus vite. Ensuite, on a élargi la gamme des produits «absolument indispensables» : maquillage pour le matin, pour l'après-midi, pour le soir, et aussi pour ces jours «si féminins» où la femme «est indisposée». Peaux grasses, hypo-grasses, hyper-grasses, sèches, etc.... Bon an, mal an, on pouvait maintenir un taux de croissance de 12 à 15 % ; mais quelle tristesse pour les bilans de fin d'année de laisser de côté une moitié de l'humanité !...

La conquête de l'homme pose, évidemment, des problèmes d'un type nouveau. Les armes à utiliser doivent être différentes. Il faut engager la bataille avec délicatesse et subtilité. Il s'agit surtout de ne pas contester la virilité ; juste lui donner un air nouveau, plus présentable. D'abord, il faut trouver des noms, des noms pas ambigus, bien virils : ... Brut, Mens's Club, Régates, Pullman, Tabac, Masculin, Gibbs Sport, Cravache, Balafre... Puis il est bon de théoriser un peu la question ; cela le sécurise. On prend les bonnes vieilles valeurs viriles, on les met à toutes les sauces, et on dit en d'autres termes : «t'inquiète pas, t'es un homme. Si tu t'occupes un peu de toi, tu ne seras pas sensuel et désirable, mais sportif et élégant, viril et raffiné. Tu sentiras propre et net, discret, frais et énergique. Tu ne deviendras pas femme, mais encore plus homme».

La pompe est amorcée, l'homme se met au parfum. Il quitte ses chemises blanches pour des roses ou des rayées, son costume gris pour un beige, son slip blanc pour un rouge. Sa cravate ne disparaît pas, mais elle se colore ; sa veste se rapproche du corps, son pantalon s'évase, mais pas trop. Et même ses cheveux s'allongent ; mais n'oublions pas que de joyeux symboles de la virilité, comme Samson et Buffalo Bill, avaient les cheveux sur les épaules.

Les marchands font de la coquetterie une nouvelle facette de la masculinité. Ils jouent avec malice sur la frustration que l'homme porte en lui, mais ils en maintiennent soigneusement la cause, la virilité. Ils se gardent bien de la contester ; ils la valorisent.

Malgré son omniprésence et son enracinement profond, la virilité commence à être insensiblement harcelée. Un de ses bastions est sérieusement ébranlé : l'image virile dans le show business subit depuis quelques années de graves vicissitudes. Le rock balance, les idoles changent. D'abord, il y a eu Elvis Presley, surnommé «the King». L'homme fort, le camionneur aux cheveux courts, pattes, et larges épaules. C'était le «mâle» ; dur, il savait aussi se faire tendre. Puis explosent quatre garçons dans le vent, «The Beatles», à la voix fraîche et naïve d'adolescents. Ils «lancent» les cheveux mi-longs, ou plutôt une frange sur le front, et chantent l'amour juvénile. La voie était ouverte ; les Rolling Stones, avec Mick Jagger alternativement homme et femme, tantôt le visage dur, le doigt menaçant pointé vers la foule ; tantôt la lèvre sensuelle et le corps félin se perdant dans la musique. Puis Alice Cooper, David Bowie, Lou Reed. L'ambiguité sexuelle est au sommet du hit-parade...

Dans le même mouvement, est apparu un nouveau citadin qui s'intègre de plus en plus dans le paysage des villes modernes. La campagne a même été touchée par ce phénomène. En gros, c'est le rejet du «propre-net-rasé de près». Les cheveux sont longs et les vêtements confortables. Les gens s'inquiètent un peu ; ces jeunes

refusent de se débarrasser de leur chair, sous la chemise blanche et le rasoir du coiffeur. «Au feu ! Les valeurs traditionnelles sont en péril...». C'est vrai, elles s'effritent de plus en plus vite, mais il ne faut rien exagérer. La bonne vieille virilité est toujours à l'honneur. A l'apostrophe classique : «Avec tes cheveux longs, tu as l'air d'une gonzesse !», il faut bien dire que la réponse est assez rarement : «Oui, et c'est pas mal : tu devrais essayer !». On entend plutôt : «Ça veut rien dire. J'suis un homme, moi, mon pote, et...». Et si la tension et le rapport de force sont adéquats, ce petit dialogue peut très bien se poursuivre en bagarre. Avec la généralisation des cheveux longs, ce genre de scène se fait plus rare. D'ailleurs, pour éviter toute ambiguité, les cheveux longs sont fréquemment accompagnés de preuves irréfutables de virilité : pattes, barbe, ou moustache. Et bien souvent, on ajoute quelques insignes clairs : grosses bottes, blouson de cuir noir, oeil mauvais.

La virilité tient bon ; elle s'accroche. Malgré ses cheveux longs et le rejet de l'uniformité, l'homme voit toujours son corps comme l'expression de sa force et de son efficacité. Néanmoins, de ce refus de le cacher, peut naître le désir de le montrer et de le parer. De le vivre au lieu de le meurtrir. L'homme court après sa liberté à l'envers ; il ne la trouvera qu'en devenant indépendant *en* son corps et non *de* son corps, en se sentant bien en lui, en le sentant beau. Sa liberté, il ne peut la vivre qu'en se débarrassant de cette camisole de force qui la maintient à l'extérieur de lui-même, la virilité. Qu'il le veuille ou non, il a un corps, et ce corps n'est pas un outil, il est partie intégrante de lui-même. Pourquoi ne pas le vivre tel qu'il est ? L'écouter, le découvrir, et en jouer. L'accepter passif, fragile, et faible. Aimer le rendre beau et désirable.

L'homme se débat trop dans son corps, il ne sait plus très bien qu'en faire. Et l'on n'est pas au bout de ses surprises ; en effet, n'a-t-on pas soigneusement évité sa grande spécialité ? Oui, ce petit bout de chair qu'il a là, au milieu du corps, et qui pend entre ses jambes...

L'HOMME ET SON PENIS

Le pénis mérite bien d'être traité à part, puisque l'homme l'a isolé du reste de son corps. A quoi ce petit bout de chair tient-il donc un traitement si particulier ? Bien-sûr, il est lié à la sexualité, et l'on verra les sentiers bizarres qu'elle emprunte chez l'homme. Mais surtout, et avant tout, le pénis est considéré comme la plus évidente différence physiologique entre l'homme et la femme ; l'homme en a fait le symbole de l'humanité triomphante. La Terre s'est retrouvée couverte d'énormes phallus ; les obélisques égyptiens étant la représentation la plus achevée, c'est-à-dire la moins ressemblante, d'une certaine époque. A Paris, chacun a le sien : le peuple a la Bastille, les bourgeois la colonne Vendôme, les technocrates la tour Montparnasse, et les touristes la tour Eiffel.

L'homme valorise le pénis et il a peur du vagin. Il exorcise plus ou moins sa frayeur, en faisant de son pénis l'arme avec laquelle il tente de dompter le vagin, et

d'asseoir son pouvoir. La flèche, la lame, le fusil, le bateau, l'avion, la fusée, ... mais bien-sûr ! Et le vagin est la plaie sanglante qu'il ouvre, le sillon qu'il creuse, la mer qu'il fend... Oui, l'explication est saisissante, elle est sans faille. Sans faille ?... Oh, juste une, si petite,... le vagin ! Oui, car le vagin n'est pas un trou ; il n'est pas ce trou abandonné aux forces naturelles que l'homme se plaît à imaginer. Il fait partie intégrante du corps de la femme, et qui plus est, à quelques détails près, il fonctionne de la même manière que le pénis.

> «Est-ce que je peux mettre ma main où moi j'ai quelque chose, et où toi tu n'as rien ?»

. *Quelle différence ?*

Le vagin a longtemps été considéré comme un «rien», comme un simple récipient pour le pénis. Il a fallu attendre le 20ème siècle pour que l'on voie la similitude des deux sexes. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'on en ait tiré les conclusions logiques, même dans les milieux qui la décrivent. Le rapport Kinsey, dans son étude du comportement sexuel de la femme, avait noté sans ambiguité la similitude.

> «En bref, nous concluons que les structures anatomiques les plus essentielles dans les réactions sexuelles et dans l'orgasme sont presque indentiques chez le mâle et la femelle. Les différences sont relativement peu nombreuses. Elles sont liées aux fonctions différentes des sexes dans le processus de la reproduction, mais elles ont peu de signification sur les origines et le développement des réactions sexuelles et de l'orgasme.»
>
> (*Rapport Kinsey*).

Plus récemment, Masters et Johnson, malgré leurs efforts pour maintenir les rôles sexuels, insistent eux aussi sur la similitude des réactions physiologiques chez l'homme et la femme. «...Les parallèles du potentiel réactif entre les deux sexes doivent être soulignés. Les similitudes plus que les différences ont été accentuées par la présente investigation»: Un peu plus loin, ils précisent : «Le parallèle des réactions à la stimulation sexuelle efficace accuse les similitudes physiologiques des réponses de l'homme et de la femme plutôt que les différences. A côté de variantes anatomiques évidentes les hommes et les femmes sont homogènes en ce qui concerne leurs réponses physiologiques aux stimuli sexuels» (Masters et Johnson, *Les réactions sexuelles*).

Pour être plus spécifique, et sans entrer dans les détails, on peut comparer les réactions et les mouvements des deux sexes.

En réponse à une excitation, un afflux de sang dilate les vaisseaux qui entourent le vagin et crée une sudation . Le vagin lubrifie et s'agrandit de façon sensible. L'excitation augmente et entraîne un nouvel afflux de sang. Le tiers externe du vagin se dilate nettement, formant ce que Masters et Johnson appellent la «plateforme orgasmique». En d'autres termes, il devient plus consistant, il prend une

forme plus précise. Finalement, au cours de l'orgasme, il se contracte fréquemment et régulièrement au niveau de la plateforme orgasmique. Puis il retrouve sa forme courante.

Le pénis, ce n'est pas compliqué, suit le même mouvement ; mais cela se passe plus extérieurement. Il y a un afflux de sang qui dilate les vaisseaux que le pénis contient et qui le font s'élargir lui aussi. Un nouvel afflux de sang augmente sa circonférence dans sa partie externe, au niveau de la couronne du gland. Et pendant l'orgasme, comme le vagin, il se contracte à intervalles réguliers. Pour la petite histoire, on peut ajouter que le rythme de contraction est le même : 0,8 seconde. Puis il retrouve sa forme habituelle.

Voilà ! Il n'y a pas de quoi en faire un plat, de son pénis ; il n'est pas plus ou moins extraordinaire que le vagin, il fonctionne simplement de la même façon.

L'homme a pris l'habitude d'ignorer le vagin, de le prendre pour ce qu'il n'est pas. Mais en même temps, connaît-il vraiment son pénis ?

Continuons donc de prêter une oreille attentive – et patiente – à Masters et Johnson : «Le rôle fonctionnel du pénis est aussi bien établi que celui de n'importe quel autre organe du corps. Ironiquement il n'y a pas d'autre organe à propos duquel de fausses informations aient été données. Le pénis a été constamment observé, mais rarement vu. L'organe a été vénéré et intentionnellement mal représenté dans l'art, dans la littérature et la légende pendant des siècles. (...). Ces «erreurs phalliques» ont imprégné nos arts, et ce qui est encore plus important pour notre culture, influencé notre science du comportement et de la biologie» (Masters et Johnson, *Les réactions sexuelles*).

L'homme ne connaît pas son propre sexe. Et nos chercheurs s'étonnent : «Pourquoi, (...), le rôle fonctionnel du pénis a-t-il dû être si parfaitement dévié par les concepts d'erreurs phalliques ? C'est, en vérité, l'un des plus grands mystères de la biologie».

– Est-ce vraiment si surprenant ? Car, en effet, comment éviter ces «erreurs phalliques» quand on fait d'un petit bout de chair tendre, délicat, richement innervé, le symbole de la domination, et qu'on l'utilise comme une arme ? L'homme ne voit pas la chaleur, la fragilité, et l'extrême sensibilité de son pénis en érection ; il cherche à tout prix à lui donner la froideur, la dureté, le tranchant du métal. Il le mutile pour en faire l'arme de son pouvoir.

> «Elohim dit à Abraham : «Tu garderas mon alliance, toi et ta race après toi, suivant les générations. Voici mon alliance que vous garderez entre moi et vous, et ta race après toi : tout mâle d'entre vous sera circoncis. Vous serez circoncis quant à la chair de votre prépuce et cela deviendra le signe de l'alliance entre moi et vous.»
>
> (*Genèse* XVII, 9-11)

Abraham va souffrir, mais il deviendra ainsi «père d'une multitude de nations», lui et ses descendants auront «tout le pays de Canaan, en propriété perpétuelle». Ce n'est pas la joie de se faire cisailler la chair à coup de silex ; c'est le prix du pouvoir. Et les fils n'auront pas le temps de poser la question de savoir s'ils veulent le payer ou non : «à l'âge de huit jours sera circoncis tout mâle d'entre vous».

. *L'arme phallique*

Le piquant de l'histoire est que le pénis, emblème du pouvoir, est en réalité l'organe le plus vulnérable et le plus fragile du corps masculin. D'ailleurs, l'homme est obligé de le protéger dans les sports violents, autrement il ne ferait pas long feu sur le terrain. En fait, n'est-il pas plus agréable d'avoir ses ovaires et son vagin bien à l'abri, au chaud, à l'intérieur, plutôt que le pénis et les testicules balançant entre les jambes ? Qui sait, l'homme a peut-être été jaloux... La fragilité de son sexe le gêne, c'est son point faible. Il le trouve ridicule ; il ne l'accepte qu'en érection.

> «Ils exhibèrent un peu honteusement leurs virilités réduites à l'état de mollusques.»
>
> (Renaud de l'Aude, *Faire l'amour jusqu'à en mourir*)

Quand l'homme se déshabille auprès d'une femme, il garde bien souvent son slip. Il ne l'enlève que lorsque son intimité est protégée par les draps, ou dès qu'il bande. Là, la situation est bien différente, il est à l'aise pour se découvrir ; il arbore son pouvoir, il entre sur le champ de bataille de l'amour, porte-drapeau en tête. Son pénis en érection est l'arme nécessaire pour aborder la femme ; il lui permet de juguler sa peur. La pratique de l'exhibitionniste illustre bien cette attitude.

Il parcourt les rues pour exposer, par surprise, à des femmes seules, son sexe en érection. Son plaisir est dans la peur et l'étonnement qu'elles éprouvent face à cette agression. Il se baigne de joie à la vue de leur dégoût, et de leur précipitation à le fuir... Si par contre, la femme se contente de passer son chemin, de sourire, ou même de lui dire : «Tiens ! Pas mal ; si tu venais chez moi voir un peu mes estampes amazoniennes...», sa peur le submerge, il perd immédiatement sa fière bandaison et s'éloigne précipitamment, tout empêtré dans sa braguette. Evidemment, l'homme ne pratique pas systématiquement l'exhibitionnisme. Mais il espère son sexe comme un organe pouvant provoquer la frayeur. Un homme qui sent la peur d'une femme se sent fort et puissant. Il voit sa force dans les frissons de la proie tremblante devant l'arme menaçante. Sa délectation est telle, que souvent il lui prend l'envie de dégainer ; parfois il passe aux actes : il viole.

Une épée est plus efficace qu'un poignard, une fusée plus grosse et plus longue va plus loin. Les instruments auxquels l'homme identifie son sexe lui renvoient la taille comme critère. En effet, l'intérêt principal qu'il porte à son pénis est sa taille. Il l'approche comme une sorte de biceps : plus il est gros, plus l'homme est fort.

Cette question de taille lui pose beaucoup de problèmes. Il ne sait jamais si le sien est dans les normes ; comment savoir ? Où comparer ? Il est fréquent qu'il demande à son amante, un peu gêné, avec un brin d'appréhension : «Qu'est-ce que tu en penses ? Esr-ce que je suis dans la moyenne ?».

Mais peut-on vraiment faire confiance à une femme ? Ne vaut-il pas mieux s'adresser directement à des spécialistes, à ceux d'*Union* par exemple, «la revue internationale des rapports humains».

> « Q – Une certaine angoisse m'a toujours envahi : à l'état flasque, ma verge varie de dimension suivant les moments, tantôt pendante,

tantôt rétrécie, en moyenne : longueur 7 cm et circonférence 11 cm. Par contre en érection : longueur 15 cm et circonférence 13 cm. Je mesure 1,80 m, et il m'a toujours semblé que, comparé à d'autres individus, j'étais plutôt de taille modeste. Pensez-vous traiter de ce sujet dans un prochain numéro ?

R – Nous avons décidé de créer un nouveau tabou : c'est celui du centimètre. Nous interdisons formellement à tous nos lecteurs et lectrices de mesurer les pénis. Masters et Johnson ont démontré, travail scientifique à l'appui, que la taille du pénis n'a rien à voir avec la capacité sexuelle. Le volume du vagin est très variable et surtout il s'adapte à la taille du pénis. Un vagin peut enserrer parfaitement un crayon. Il est normal qu'un pénis subisse de grandes variations de taille suivant que vous êtes excité, que vous vous baignez dans l'eau froide d'une rivière ou que vous avez peur...»

(*Union* n° 5 Novembre 1972)

Union ne déçoit pas ses lecteurs : la couverture du numéro de Janvier 1973 annonce «l'étude scientifique du pénis». On tourne les pages avec impatience, s'attendant à trouver tous les détails sur sa sensibilité, sa chaleur, ses plaisirs... Mais voilà !

«ÉTUDE DU PÉNIS

Les résultats d'une enquête concernant les mesures du pénis en fonction de l'âge, de la race, du statut marital, de la taille et du poids.»

«... Pour chaque ensemble de mesures, on a calculé ce qu'on appelle l'I.C.V. : l'indice comparé du volume du pénis. Exprimé en centimètres cubes, ce chiffre, qu'il faut plutôt considérer comme un indice que comme l'évaluation exacte du volume réel du pénis, a été obtenu en considérant simplement la hampe du pénis en érection comme un cylindre dont on calculait la circonférence en faisant la moyenne des deux mensurations demandées, et le gland comme un hémisphère ayant la même circonférence à la base. En multipliant la hauteur par la circonférence, on obtenait le volume approché de l'organe.»

(*Union*, janvier 1973).

Mais comment faire quand on n'a pas de revue spécialisée sous la main ?

... Son envie de pisser lui tiraillait le flanc ; il descendait maladroitement l'escalier étriqué. DAMES – MESSIEURS... Il hésite un instant. Oserait-il pénétrer dans le lieu interdit où règnent les mystères des êtres qui s'accroupissent pour pisser ? ... Non, un regret, un espoir, un dégoût, il pénètre chez «LUI».

Enfin, la cuvette libératrice lui tend les bras, elle est prête à le recevoir, elle est là pour le soulager. Il n'y tient plus... Mais va-t-il se laisser aller ?

Non, car il n'est pas seul : il y a un homme qui pisse à côté de lui... Quelle est sa taille ? Est-il plus grand que le sien ? Plus petit peut-être ? L'interrogation résonne dans sa tête. Il dégraffe sa braguette, il se contorsionne. Il n'y tient plus

mais il faut qu'il sache, qu'il tente de voir. Et sans être vu : on le prendrait pour un homosexuel. Si au moins il pouvait entrevoir celui de l'autre, il saurait. Serait-il rassuré pour autant ? Saurait-il définitivement si le sien est présentable ou ridicule ?... Il pisse, mais il ne se détend pas. Il est hanté par les mensurations de ce petit morceau de chair qui entoure son urêtre. D'un organe qui pourrait être si pratique pour uriner, il fait le symbole de son pouvoir et se pisse sur les doigts...

Ces tribulations autour des mensurations sont la routine de la virilité. L'homme fait la liaison succès – grand pénis ; il a gravé sur son front : «la taille de mon pénis détermine ma conduite, et ma conduite détermine la taille de mon pénis». Il n'est guère exagéré de résumer les relations entre hommes à un concours de taille de pénis. Que ce soit à travers la politique, les guerres, le sport, ou ses relations avec les femmes, il est toujours en compétition. Le type de rapports qu'il affectionne est le duel. Le moindre prétexte est bon pour se mesurer.

Se mesurer... Bien-sûr, on n'emploie pas le centimètre, ou rarement, et l'épée ou le révolver ont perdu du terrain. Le duel est devenu plus feutré, il se glisse dans la conversation. Néanmoins, malgré diverses péripéties, la femme reste un des instruments de mesure privilégiés. Le nombre et la qualité de «conquêtes» féminines, comme de conquêtes territoriales, affirment la puissance et la réussite. Évidemment, le pénis étant vu comme une sorte de biceps, plus il fonctionne, plus il s'étoffe ; de même, plus il est grand plus la femme jouit, donc plus il a de succès. Tout se tient.

Pour s'en assurer, il n'y a qu'à regarder la littérature pornographique. C'est une pépinière d'informations sur l'idée que l'homme se fait de lui-même, des femmes, et du sexe. On y trouve une profusion de grosses pines, énormes vits, redoutables engins, superbes verges fièrement érigées, longues épées de feu, énormes matraques de chair, braquemards puissants, magnifiques épieux, splendides bâtons, etc. et ces gigantesques instruments sont censés envoyer les femmes au septième ciel !

Il arrive à l'homme de ne pas lésiner sur les moyens ; il apporte des améliorations sensibles à son pénis, espérant s'assurer un plus grand nombre d'amantes. Le Docteur Reuben cite quelques coutumes : « (...), les hommes pratiquent eux-mêmes plusieurs incisions dans la peau, sous l'extrémité du pénis. Les ouvertures sont larges d'un millimètre ou deux. Juste avant le coït, de courtes brindilles sont insérées dans les incisions, perpendiculairement au fourreau, en général des fils de cuivre, des éclats d'ivoire, ou même, chez les chefs, des lames d'argent ou d'or. L'intention est manifestement de dilater l'extrémité du pénis et d'accroître sa possibilité de friction contre les parois vaginales. (...). Il existe, pour ceux qui consentent à aller encore plus loin, un raffinement plus élégant. Au lieu de pratiquer de simples incisions le long de l'organe on perce des trous autour du gland, on y insère de minuscules cailloux et on laisse la peau se cicatriser par-dessus. Un mois plus tard environ, le pénis est couronné d'un tortil rocheux...» (Reuben, *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe*). Les catalogues d'accessoires érotiques proposent aujourd'hui, grâce aux énormes progrès de la civilisation, des capotes aux contours les plus inattendus : escaliers de secours autour de gazomètres, figurines de

colonne en forme de napoléon ou ange de la liberté, et l'inévitable double arbre à cames en têtes...

La femme comme instrument de mesure du pénis. Quel beau centimètre !

Mais au fait, dans tout ça, sa jouissance à lui, qu'en est-il ? Quel plaisir peut-il donc avoir avec une arme entre les jambes ?...

L'HOMME ET LA SEXUALITE

La sexualité masculine est bien mal connue, et elle prend souvent des formes déconcertantes. L'homme n'aime pas beaucoup en parler, il s'en méfie ; le plaisir lui apparaît comme une menace à son pouvoir. Alors qu'il cherche à être «maître de lui comme de l'univers», comment pourrait-il se laisser aller au rythme de son corps ? Il fait de la domination de la sexualité une des facettes de la domination de la nature. Il maîtrise, il contrôle tout ce qui vit en lui. Il ne la laisse pas se développer naturellement ; il la canalise, il la limite à son sexe.

Cette sexualité que l'homme rejette, il la réserve à la femme : il fait d'elle la créature sexuelle. On connaît le rôle d'Eve la pécheresse, ou celui de Pandore ouvrant sa boite... Pour convaincre les sceptiques, Tirésias, en Grèce, s'est transformé en femme. Il a pu ainsi, sans risque d'erreur, comparer les plaisirs masculin et féminin. Il fut formel, la femme jouit neuf fois plus que l'homme. Depuis, les changements de sexe se sont faits plus rares, ou du moins pas de façon si parfaite. Malgré tout, les esprits comparateurs n'ont pas manqué. Montaigne, par exemple, ne s'est pas aventuré dans les détails, mais il a tout de même noté : «Elles sont sans comparaison plus capables et ardentes aux effets de l'amour que nous...» Et plus récemment, «M» prévient sans ménagement dans *L'Homme sensuel* : «Je suis désolé d'avoir à vous le dire mais, sexuellement parlant, le sexe fort n'est pas celui qu'on pense. Les femmes sont capables de jouir dix fois plus que nous !». Avec les siècles, la situation se dégrade même d'un point.

Ces comparaisons donnent bien le ton, l'homme ne voit pas l'amour comme la rencontre de deux plaisirs qui se fondent en un, mais comme l'expression de deux plaisirs séparés. Il les compare et décrète la sentence : le sexe, c'est la femme.

Mais alors, la femme va vouloir fréquemment vivre ces délicieux soubressauts de la chair ; elle va avoir des désirs... Oui mais désirer c'est choisir, c'est décider, et une femme n'en a pas le droit. Le plaisir de l'homme, c'est le pouvoir, et notamment le pouvoir sur le plaisir de la femme. Il ne lui reconnaît pas d'autre désir que celui de se faire baiser quand lui en a envie, et pas d'autre droit que celui d'accepter ou de refuser, en vertu de l'adage bien connu : «L'homme propose, la femme dispose».

La femme aurait-elle un pouvoir ? Ecoutons Lo Duca, dans son «Histoire de l'érotisme» : «.... dans toutes nos civilisations la dignité virile est sacrifiée et humiliée. L'hommedemande ; mais la femme a le pouvoir d'accorder ou de refuser». (Lo Duca. *Histoire de l'érotisme*).

En réalité, la positions de la femme est bien fragile. En effet, il n'est pas difficile à l'homme de tourner la situation à son avantage : «Par le viol, l'homme assouvit son désir sans abdiquer. Par l'argent, l'homme garde aussi l'entière liberté de son initiative. En pratiquant l'érotisme pour l'érotisme, enfin, l'homme se réserve intellectuellement le choix et le contrôle de ses voluptés». (Lo Duca)

. *Le chasseur et sa proie*

L'homme prend la sexualité complètement à l'envers. Elle est communication, il en fait un combat. Elle est laisser-aller, il en fait un contrôle de soi. Elle est amour, il en fait une domination. Pour lever le voile sur cette sombre histoire, il faut se souvenir que l'homme a vu son pouvoir dans séparation et la complémentarité ; ce qui dans le domaine de la sexualité s'illustre très bien par : il baise, elle se fait baiser. Il est le violoniste, elle le violon. L'archet ? Le pénis bien-sûr ; n'a-t-on pas vu qu'il le prend pour un instrument extérieur à lui ? La relation est claire. Le violon vibre en notes harmonieuses qui se fondent dans l'air,... mais sans l'archet, sans le violoniste, il n'est qu'un bel objet aux formes rondes, un simple espoir de musique. Il vibre, mais n'a pas le choix ; il dépend corps et âme du musicien, de sa dextérité, de son humeur, et de sa sensibilité.

L'image est saisissante, et il ne s'est pas privé de l'utiliser ; Simone de Beauvoir cite, par exemple, Jules Guyot : «C'est le ménestrel qui produit l'harmonie ou la cacophonie avec sa main et son archet. La femme à ce point de vue est vraiment l'instrument à plusieurs cordes qui produira des sons harmonieux ou discordants selon qu'elle est bien ou mal accordée». (Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*)

Mais l'homme n'a pas toujours l'oreille musicale, il lui arrive alors de donner dans la poésie, et d'habiller la femme en nature :

« Puisque je t'ai», dit-elle, «en cet encos d'ivoire
Enfermé, doux mignon, tu seras mon chevreuil
Et je serai ton parc ; tu peux y paître et boire
A ton gré : monts et vaux te feront bon acceuil.
Broute ma lèvre, et si ces collines sont sèches,
Egare-toi plus bas, vers les fontaines fraîches.
« Cette enceinte contient de quoi combler tes voeux :
Délicieux plateaux, fonds aux tendres herbages,
Coteaux ronds et saillants et fourrés broussailleux
Qui pourront t'abriter de la pluie et de l'orage.
Dans ce parc que je suis, fais-toi chevreuil pour moi :
Les chiens ne t'y suivront, malgré tous leurs abois».
Mais d'un air de dédain à ces mots il sourit...»

(Shakespeare, *Vénus et Adonis*)

Il n'est évidemment pas question pour l'homme d'être un chevreuil. Lui, c'est un chasseur. Il aime les défis. Bardé de munitions, et le fusil à la main, il affronte la proie la plus dangereuse : la femme. Toréador avant de rentrer dans l'arène, il tremble. Sa peur lui tiraille le flanc, mais il doit faire face : vaincre ou mourir.

Encore quelques instants, il vérifie une dernière fois son épée. Il s'en remet à Marie... Ça y est, il est prêt, il peut braver la bête : ce sera elle ou lui. Plus elle est difficile à vaincre, plus il se sent fort. Quelques-uns disparaissent au combat ; les autres n'en sortent que plus glorieux. «A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire». L'homme n'imagine pas sa joie dans le plaisir qu'il pourrait vivre, mais dans la difficulté qu'il surmonte ; il la cherche pour s'affirmer.

«Elle a le feu au cul, la vicieuse,... tu vas voir, moi, je vais te la calmer vite fait !...» Il avait prononcé ces mots avec une froide détermination. Mais il aurait pu dire aussi bien : «Elle est froide comme un iceberg,... tu vas voir, moi je vais te la transformer en volcan en moins de deux !...» Il était grand ; ses cheveux bruns, légèrement frisés, encadraient un visage angulaire. Il portait une petite moustache. Etrangement, ces deux phrases avaient pour lui le même sens ; il n'imaginait d'ailleurs pas qu'elles puissent être contradictoires. Il aurait pu être petit, au visage rond, avec des cheveux blonds, ou roux, ou longs, barbu ou rasé de près, qu'importe ! Ces deux phrases se lisent sur toutes les lèvres des hommes, que ceux-ci soient accoudés à un bar ou en équilibre sur un échaffaudage.

Malgré les apparences, jamais homme varie, bien fol qui s'y fie... Son obsession est de dominer la sexualité à travers la femme, et la femme à travers la sexualité. Comme dit Christiane Rochefort : «L'acte sexuel, (...), n'a plus de sexuel que l'emplacement». La domination n'est jamais définitive. Il a l'avantage au départ, mais le combat n'est pas entièrement joué d'avance. La montagne peut le happer dans le vide, la mer l'engloutir, le fauve le dévorer, et la femme l'ensorceler. Elle n'a pas de tête, et le pousse à lui faire perdre la sienne. Ne lui a-t-elle pas fait découvrir l'amour, la traîtresse ? Attention !... Il est vigilant.

Souvent, d'ailleurs, il préfère ne pas jouer avec le feu, et il limite son ambition. Rêves de conquêtes, chasse à la bête féroce... Bien-sûr, l'homme est tenté, mais il aime autant laisser la réalisation de ses fantasmes entre les mains de quelques uns ; il se contente d'admirer leurs exploits. De même qu'il y a peu de toréadors, d'alpinistes, ou de grands chasseurs, il n'y a que quelques Don Juan. Violoniste, violon, bien-sûr,... mais tout le monde n'est pas artiste ! Alors, mieux vaut ne pas prendre de risques, ignorer tout simplement la sexulité féminine, et faire de son propre plaisir un simple épanchement.

. *Conjugalité et prostitution*

La femme, n'a pas tellement apprécié, et n'a pas accepté facilement ; il a fallu qu'on l'aide. En Occident, le christianisme a fait l'affaire, il a institutionnalisé à coups de bûchers le vagin comme cuvette. (huit millions de femmes environ ont été brûlées en deux cents ans par l'Eglise). L'homme réprime lui-même sa propre sexualité, l'Eglise acquiesce et le récompense : «Tu pourras t'épancher». On accorde un bout de sexe à Monsieur, car on sait l'usage qu'il en fait ; quant à Madame, prudence !... on se charge d'elle. On fait de la femme la créature sexuelle, à ce titre on réprime complètement sa sexualité ; si bien qu'alors

elle devient une contrainte qu'on lui impose : son devoir conjugal. L'homme peut ainsi s'épancher sans risque.

L'homme trouve ce devoir conjugal pratique, mais un peu frustrant : il aimerait bien, de temps en temps, frissonner au contact de la chair. Il n'est évidemment pas question de revenir sur les positions acquises avec sa femme. La prostitution, par contre, ouvre un champ de manoeuvres assez vaste, et lui offre les avantages du locataire, face à ceux du propriétaire. Il aime la sensation du risque qu'il vit avec la putain ; il se mouille, il est face au sexe. Il joue avec le feu,... mais il sait qu'il ne peut pas se perdre : il paie. Il peut désirer sans danger, puisqu'il croit décider de bout en bout. Il passe souvent des heures à se promener, dans les quartiers spécialisés. Il regarde, il compare, il soupèse ; il jouit de pouvoir désirer. Il se voit maître de la situation : à tout moment, il peut choisir celle qu'il veut, quand il veut, pour ce qu'il veut. C'est cette sensation qu'il affectionne, c'est souvent celle qu'il recherche avant tout. Bien-sûr, il monte dans la chambre, il s'épanche, et ça va mieux ; mais quel plaisir de marcher au milieu de femmes qu'il croit prêtes à dépendre de lui !

Quelquefois aussi, il se sent si sûr de son pouvoir qu'il en profite pour se laisser aller... Mais il est homme avant tout, et quand il se relâche, c'est toujours à partir d'une position de rétention : il refuse d'être passif, de laisser le plaisir se développer, de perdre le contrôle. Il est bloqué. Pour qu'il se sente à l'aise, il faut qu'il fasse l'amour avec quelqu'un qui n'en a pas envie, quelqu'un qu'il paie et qu'il méprise. Sa seule façon de ressentir une certaine intensité n'est pas dans la volupté, mais dans la violence ou la souffrance. La liste des prostituées sauvagement assassinées est longue ; et les femmes qui se prostituent doivent souvent se protéger avec des chiens. Mais l'homme «jouit» aussi de la violence subie. Certaines prostituées sont même extrêmement spécialisées. L'une d'elles raconte, dans *Une vie de putain* :

> «La clientèle des masos est une clientèle un peu particulière. En général ce sont des hommes qui ont de la culture, qui ont du fric et qui ont des vices assez incroyables. Ils veulent qu'on les frappe, qu'on leur écrase des cigarettes sur les seins, qu'on leur transperce le sexe avec des épingles, qu'on les tire avec une ficelle dans la chambre par le bout de la langue, qu'on leur défèque dans la bouche, qu'on les insulte. Eux ils répondent «oui maîtresse, bien maîtresse». C'est une clientèle d'habitués, ils ont souvent tout un rituel, ils passent le matin par exemple et ils me donnent un laxatif. Ils calculent leurs heures scientifiquement, et ils me disent à quelle heure ils viendront. (...). Les gifles, les insultes, les coups de martinet ou de fouet c'est cent sacs. Le grand cirque : sodomisation, etc., c'est le double, c'est-à-dire 200 000 balles anciens. Au plus cela dure une demi-heure, parfois un peu plus, jusqu'à une heure, dans ce cas-là le type il sort complètement lessivé, il lui faut le mois pour se remettre de ses blessures. Parce que les mecs ils sont vraiment marqués, il faut ensuite que ça se cicatrise, les coups qu'ils veulent, ça ne doit pas être du cinéma. Surtout quand ils veulent qu'on leur transperce le sexe avec des épingles, le sang coule énormément, parce que quand ils jouissent tout le sang monte et quand tu enlèves les épingles c'est l'inondation. Pour cette opération il faut tout tirer avec des élastiques pour ne pas avoir de peau, bien tendre, et ensuite il faut enfoncer les épingles. Pendant ce temps ils ne crient pas, ils gémissent, ils prennent leur pied.»
>
> (Jaget, *Une vie de putain*)

. *Violence et appropriation*

Malheureusement, plus communément l'homme a la fâcheuse tendance à prendre son plaisir dans la violence. Dès qu'il lâche un peu de lest il exprime en général des désirs de viol et de brutalité. Quand on est sous pression et qu'on entrouvre la soupape, la vapeur jaillit violemment. Il s'aménage çà et là des soupapes de sécurité. Au moyen-âge par exemple, il restait des semaines entières au pied d'une ville assiégée. Assaut après assaut, flèches après marmites d'huile bouillante, inlassablement il remontait à l'attaque parce qu'il savait qu'au bout il pourrait se «laisser aller» : piller et violer. Il pouvait tout endurer pour posséder et détruire, pour baiser et tuer. Il rayonnait de gloire dans le corps sanglant de la femme gisant à ses pieds... La tradition a été soigneusement maintenue par les militaires. Les Français en Algérie, les Américains au Viet-Nam, ont remis les bonnes vieilles coutumes au goût du jour. En effet, n'est-il pas plus subtil de violer une femme avec un révolver plutôt qu'avec une épée ? Lui au moins il décharge. La violence s'est civilisée.

L'homme a toujours eu un faible pour le viol. Il le réalise de temps en temps, mais en général il se contente d'y rêver, de le décrire ou d'aller le voir au cinéma. Le viol est une forme de sexualité tellement quotidienne qu'il n'est pas loin de penser qu'il n'existe pas vraiment ; il s'imagine que la femme ne demande que ça. Comme l'a déclaré le défenseur de trois violeurs, à un procès récent : «Cette liberté sexuelle qu'elles affichaient n'est-ce pas un encouragement ?» Et cette opinion largement répandue n'est pas nouvelle :

> Hélène
> Tu mourras et mon corps sera pris par la force, ô malheur !
> Ménélas
> Tu me trahiras donc ? La contrainte est pour toi un prétexte !
> Hélène
> Par ta tête je fais le serment redoutable...
> Ménélas
> De mourir, plutôt que d'entrer dans un autre lit ?
> Hélène
> Frappée du même feu, de m'étendre à côté de toi !»
>
> (Euripide, *Hélène*)

La contrainte, un prétexte, ... en d'autres termes : «Si je te viole c'est parce que tu aimes ça, donc je ne te viole pas !» L'homme est brutal avec lui-même et croit que tout le monde est comme lui. Puisqu'il considère la femme comme la créature sexuelle, il faut bien qu'elle réponde à ses «désirs naturels». «...Oui vous savez, Monsieur le Commissaire, vous savez comme on est, on n'y peut rien, c'est la nature. Elle était là, j'ai pas pu résister... Et puis, ... et puis c'était pas vraiment un viol, j'ai juste un peu forcé. Parce que vous savez, ... elle n'attendait que ça !...»

Au lieu d'inventer aux femmes des désirs de viol, les hommes feraient mieux d'écouter Malinowski narrer une coutume des îles méridionales des Tobriand, qui montre clairement que les hommes aussi peuvent être violés, et par des femmes, et que le viol ne put en aucun cas être agréable pour ses victimes :

> « Les femmes des villages d'Okayaulo, de Bwaga, de Kumilabwaga, de Loya, de Bwadela ainsi que des villages de Vakuta, qui procèdent au sarclage en commun, jouissent d'un privilège étrange. En effet, si elles voient passer à portée de la vue un étranger, la coutume les autorise à attaquer cet homme, coutume qu'elles observent toujours avec zèle et empressement. L'homme devient ainsi la proie de ces femmes, qui exercent sur lui toutes sortes de sévices sexuels, de cruauté lubrique, qui le salissent et le maltraitent : la victime est obligée de supporter tout. Pour commencer on lui arrache le pagne qu'on met en morceaux. Ensuite, les femmes s'efforcent de provoquer l'érection par la masturbation et des pratiques exhibitionnistes ; quand le résultat recherché est ainsi obtenu, l'une des femmes s'accroupit sur la victime et introduit le pénis dans son vagin. Après la première éjaculation, une deuxième femme répète l'opération. Mais ce n'est pas tout ! Quelques femmes évacuent leur urine et leurs excréments sur le corps de l'homme, en visant de préférence sa figure. «L'homme ne cesse de vomir», m'explique mon informateur compatissant. Parfois, ces furies frottent leurs organes génitaux contre le nez et la bouche de leur victime et utilisent ses doigts et ses doigts de pied et toutes les parties proéminentes de son corps pour satisfaire leurs désirs lubriques».
> (Malinowski, *The sexual life of savages)*

Mais la plupart du temps, c'est la femme qui doit jouer serré pour éviter les meurtrissures.

Puisque l'homme ne se laisse pas aller au rythme de deux corps qui se rencontrent, il faut bien qu'il se retrouve dans des positions précises. Elles donnent une bonne idée de sa sexualité.

Le devoir conjugal a accouché de la «première position occidentale de base», comme l'appellent certains, ou, comme on préféré la surnommer les Africains un peu surpris, «position du missionnaire». Elle a beaucoup d'adeptes dans le monde civilisé. Elle a l'avantage d'être simple : l'homme est sur la femme et l'écrase de tout son poids. Double intérêt : il ne lui laisse pas le choix, et si nécessaire, il l'empêche de trop bouger. Dès qu'il a envie de s'épancher, il monte sur elle, et lui écarte les cuisses – «C'est incroyable comme on se retrouve facilement avec un pénis entre les jambes !» – Alors, il peut y aller ; tendu de la tête aux pieds, il gesticule dans sa tour d'ivoire. En général cela ne lui prend pas bien longtemps, il achève sa besogne et s'affaisse lourdement.

Voilà pour le fruste, qui est d'ailleurs celui qui court les lits. Mais il y a aussi l'homme de qualité. Lui, il a lu, il connaît l'érotisme. Quand il baise, il ne va pas aux toilettes, il accomplit le grand rituel de l'amour. Il apprécie aussi cette position supérieure. Elle lui permet de mieux dominer la situation ; il s'y trouve à l'aise pour donner libre cours à son doigté de violoniste. Il s'offre au passage quelques exercices de gymnastique... Dessus, dessous, devant, derrière... Un, deux. Un, deux, trois, quatre, cinq... En général il revient à la position de départ pour donner l'estocade. Il y voit mieux l'image de son pouvoir : le corps de son amante qui se convulse sous ses assauts.

Une autre position réunit de nombreux suffrages : la position inverse, la femme est sur l'homme. Il ne faut pas croire que le renversement géographique

entraîne automatiquement le renversement des rôles. En mettant la femme sur lui, l'homme peut s'épancher sans fatigue. Il le mérite bien le pauvre, après une rude journée de travail, ou un éreintant récital de musique de chambre. Certaines épouses apprécient d'ailleurs cette position qui leur permet, en choisissant un rythme accéléré, de se débarrasser rapidement et avec moins de bleus de leur devoir conjugal.

C'est par contre une autre histoire quand la femme le désire et l'escalade. Il n'est pas question que ce soit lui le violon ou l'urinoir, il faut qu'il reprenne l'initiative. Ce n'est pas lui, mais elle l'objet sexuel ; l'homme n'aime pas que la femme décide. Le film «Portier de nuit», par exemple, a été interdit en Italie pour les raisons suivantes : «Interdit pour obscénité, vulgarité excessive des scènes montrant des rapports sexuels, atteinte aux bonnes moeurs. Ce film, doublement pernicieux parce que réalisé par une femme, montre une scène ignoble où l'on voit l'interprète féminine prendre l'initiative dans les rapports amoureux». (*Nouvel Observateur*, 8 Avril 1974)

Oui, ce serait un comble que ce soit elle qui le baise !... Il n'est pas nécessaire d'insister, les mots parlent d'eux-mêmes : pas question pour lui de se faire baiser, il n'est pas un con... ni un pédé d'ailleurs.

. *Homosexualité*

La peur de l'homosexualité est sans aucun doute une des sensations les plus démocratiquement partagées par les hommes. Elle est le ressort de nombreux numéros de cabaret et d'histoire drôles ; elle est surtout le réservoir pour les injures les plus fortes. Elle est une des grandes peurs de l'homme.

A peu près partout l'homosexualité est réprimée, ce qui à priori surprend l'esprit innocent, car elle semble représenter une activité tentante pour l'homme comme pour la femme. N'est-elle pas en effet, la sexualité débarrassée de sa tare, la procréation ? Dans la majorité des cas, on ne fait pas l'amour pour avoir des enfants, ils ne viennent qu'en prime. Dans la relation homosexuelle, ces accidents sont naturellement évités.

Mais l'homosexualité n'est-elle pas contre-nature ?.... Bien-sûr, puisqu'elle permet de tourner la mauvaise plaisanterie que la nature s'est sentie obligée de faire au genre humain, en associant plaisir et reproduction. Dans le même ordre d'idées, la contraception est contre-nature ; aussi bien d'ailleurs que le chauffage central, qui se permet de contester les humeurs hivernales de cette sacrée nature qui n'a pas eu la bonne idée d'être humaine.

Cette position indéniablement avantageuse a joué un mauvais tour à la relation homosexuelle. Elle est sexualité sans l'alibi de la reproduction, sa répression va de pair avec la répression sexuelle. Si bien que dans le langage courant sexualité veut dire hétérosexualité, qui signifie au choix : insémination, épanchement ou corrida. Les mots et leurs tendances à se fourvoyer !... Dans la foulée, on peut traduire peur de l'homosexualité par peur de la sexualité ; en effet, que se passe-t-il ?

Une première question vient immédiatement aux lèvres naïves : comment se fait-il que le pénis puisse dégoûter l'homme, s'il ne dégoûte pas la femme ? Et comment le vagin peut-il dégoûter la femme s'il ne dégoûte pas l'homme ?... Est-ce par l'opération du Saint-Esprit ? Non, pas vraiment,... En réalité, la réponse est ailleurs. L'homme est en fait dégoûté par le vagin et la femme par le pénis. Le dégoût sexuel est une des choses au monde les mieux réparties. C'est la logique même de la répression sexuelle que de dégoûter l'être humain du sexe en général, aussi bien du sien que de celui des autres. Le dégoût est alors exorcisé et institutionnalisé dans l'hétérosexualité ; mais il est toujours là, rampant, prêt à bondir hors de sa tanière à tout instant. Et il ne s'en prive pas : crime sexuel, grivoiserie, ascétisme, petit sadisme quotidien, etc. Il réapparaît aussi dans la peur de l'homosexualité, dans la répulsion face à son propre sexe, que l'on découvre chez l'autre. Cette peur va encore plus loin ; l'homosexualité représente à priori la sexualité sans rôles sexuels.

On va voir quelle est la peur de l'homme pour l'homosexualité masculine ; mais il ne faut pas oublier au passage que l'homosexualité féminine lui pose aussi des problèmes : d'imaginer qu'une femme ne dépende pas de lui et de son archet ne le met pas à l'aise...

Ce qui le gêne, le panique même dans l'homosexualité, c'est qu'il peut s'y sentir dominé. Sous sa forme «active» l'homosexualité ne l'ennuie pas outre mesure. Elle ne le menace pas vraiment ; elle ne va pas réellement à l'encontre des valeurs viriles. Elle se porte même très bien sous l'uniforme militaire, et sous tous les autres attirails de la virilité. Pour s'en assurer, il suffit de jeter un coup d'oeil dans les revues pornographiques pour homosexuels ; les mannequins sont extrêmement virils, si peu «homosexuels». On a vu la forme sportive que prend la sexualité masculine, et dans ce sens n'est-ce pas un défi plus excitant, un exploit plus retentissant que de faire l'amour à un homme plutôt qu'à une femme, déjà si soumise par les institutions ?

Bon nombre de messieurs ne se sont pas spécialement trouvés gênés de découvrir un homme sous les atours de la prostituée. Une des maximes masculines la plus populaire n'est-elle pas : «Tous les trous se ressemblent avec un oreiller sur la tête». C'eût été une autre histoire s'il avait été question que ce fût eux le trou !... En attendant, ils ne se sont pas considérés comme homosexuels pour autant. C'est que le langage courant est proche de la réalité : un homosexuel n'est pas vraiment celui qui fait l'amour avec un homme, mais plutôt celui qui est passif. L'homosexuel c'est la tante, la pédale la grande folle.... une femme en somme ! Il ne viendrait pas à l'idée de railler l'enculeur, cela peut même être un compliment ; par contre «enculé» est indéniablement une des injures les plus virulentes de la langue française.

Si bien qu'en y regardant de plus près, il apparaît que la peur de l'homosexualité c'est la peur d'être une «femme». La peur de s'imaginer passif face à son plaisir, de se laisser aller, de perdre le contrôle sur soi-même ; tout simplement la peur sexuelle de l'homme.

Mais pourquoi cette peur se concentre-t-elle sur l'homosexualité ? L'homme

ne veut pas s'imaginer «baisé» par une femme. Il préfère refouler cette possibilité. Il ne veut pas imaginer un vagin pénétrateur qui le ferait vibrer et lui arracherait ce qu'il a dans le ventre. Il ne veut pas qu'une femme puisse l'utiliser comme violon ou comme urinoir ; seul un homme peut faire d'un être humain un objet sexuel, une «femme».

Cela éclaire bien la sexualité de l'homme. Dès qu'il est en présence d'un homosexuel, il est mal à l'aise ; parce qu'il voit qui il pourrait être, mais aussi parce qu'il a peur d'être dragué ou même violé. L'homme se connaît bien, il sait qu'il désire, et ne laisse pas le choix ; il se sent donc en danger avec un homosexuel, à tout moment il risque de se retrouver dans ses bras même s'il n'en a pas envie. Il vit en somme ce que la femme vit en permanence. La peur de l'homosexualité de l'homme est tout bêtement l'expression de sa peur sexuelle. Il est piquant de remarquer qu'en général la peur de l'homosexualité a en fait peu de rapport avec l'homosexualité elle-même. Sa peur concerne la façon dont il l'imagine, qui n'est pas automatiquement celle dont il la vit... L'homosexualité en elle-même n'est pas le dépassement de la séparation et des rôles sexuels. Elle peut même être l'extrême valorisation des valeurs viriles, l'expression du rêve masculin d'un monde sans femmes. Mais elle peut être aussi la structure d'accueil pour les *rebelles* de la virilité.

Les hommes qui sentent en eux la frustration du rôle d'homme peuvent se perdre dans l'homosexualité ; ils peuvent avoir tendance à valoriser ce qu'au fond d'eux-mêmes ils haïssent et savent faux : la virilité. L'homosexualité et l'hétérosexualité sont dans la même galère, celle de la répression sexuelle et des rôles imposés par l'homme, elles couleront ensemble...

La sexualité a traversé ces derniers siècles un trou noir ; mais les temps ne sont-ils pas en train de changer ?... La répression sexuelle est passée de mode, la mode est devenue unisexe ; ça bouge, non ?

. *La grande «nouveauté» sexologique*

Bien-sûr, quelque chose a changé. Dans la médecine par exemple. Jusqu'au début du 20ème siècle, les manuels d'anatomie et de physiologie décrivaient les organes sexuels uniquement au service de la procréation. Le plaisir était laissé de côté comme s'il n'existait pas pour la science. Maintenant par contre, il est pris en considération, une nouvelle spécialité médicale a même fait son apparition, la sexologie.

Est-ce vraiment un changement radical ? On peut toujours en douter en voyant que Masters et Johnson, qui font autorité en la matière, ont mis leurs travaux sous l'égide de la «Fondation de la Recherche sur la biologie de la reproduction». D'autant que dans le cours de leurs recherches , ils ne semblent guère gênés de décrire l'anatomie des organes sexuels avec des termes tels que : artères honteuses, ou plexus honteux. Ils parlent même de pollution nocturne ; un coup d'oeil sur le Mississippi doit donner à leurs patients une image assez précise de l'idée qu'ils se font du sperme !... Ce manque de nouveauté dans l'utilisation des mots donne le ton.

Le sexe était sorti des catacombes du christianisme... Mais à peine hors de la trappe, et malgré les apparences, on tente de l'y remettre, en donnant une nouvelle vigueur à la séparation et à la complémentarité des deux sexes.

... Mais voyons, vous ne vous rendez pas compte de la situation : aujourd'hui, la femme a des désirs. Des désirs ? !... Oh n'exagérons rien, on ne lui en accorde toujours qu'un, et si petit, celui de se faire baiser. Simplement on lui accorde plus souvent...

Rien de très nouveau à l'ombre du phallus.

Encore une fois, la science dit à la femme qui elle est, elle distribue punitions et réconpenses. Elle maintient toujours la vieille tadition : il a des désirs, elle a du plaisir. Pour s'en assurer, on peut tout simplement regarder comment les sexologues voient les problèmes sexuels.

Tout le monde s'accorde pour dire que la sexualité humaine est malade. La femme est souvent frigide et l'homme fréquemment impuissant. C'est simple, le problème de la femme c'est l'absence de plaisir, et celui de l'homme l'absence de désir. La boucle est bouclée, la séparation se retrouve dans le dysfonctionnement. La femme court après son plaisir, et l'homme après sa puissance ; la bonne vieille imagerie du patriarcat !

La réalité est ailleurs, et les problèmes sont justement inversés. N'est-ce pas plutôt la femme qui est impuissante – Germaine Greer dirait «eunuque» – ? Et, l'homme, lui, n'est-il pas étrangement frigide ?

Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour voir commnt s'exprime l'impuissance de la femme. On a vu que le vagin et le pénis fonctionnent de la même façon ; si bien que l'impuissance féminine est tout simplement l'absence ou la difficulté de lubrification et de changement de forme du vagin. Les deux sexes au repos ne sont qu'une potentialité de contact intime. La seule différence est que l'impuissance de la femme est «traitée» par la vaseline, le beurre, ou la salive, et plus ou moins de brutalité... Pas plus que l'homme, la femme n'est prête à faire l'amour à toute heure du jour et de la nuit, mais elle est approchée comme telle. Son impuissance est tout simplement ignorée. Marster et Johnson n'ont pas failli à la coutume.

> « ...on peut – de manière schématique – affirmer qu'il n'y a jamais eu de femme impuissante. Pour pratiquer un coït, les femmes n'ont besoin que de se montrer disponibles. Des légions de femmes ont conçu des enfants et les ont élevés sans avoir jamais connu une fois l'orgasme, et ont fait éjaculer leur mari sans effort et sans engagement physique personnel. Pendant les rapports l'épouse n'avait qu'à rester tranquillement allongée pour remplir son rôle de femme. Si cette conception est culturellement quelque peu dépassée à une époque où l'on attend une participation active de la femme, c'est toujours un fait incontestable que celle-ci n'a qu'à rester couchée pour être physiologiquement «puissante».
>
> (Masters et Johnson, *Les mésententes sexuelles*)

On ne voit pas très bien quelle conception est dépassée. Quelle est la nouveauté pour la femme ? On lui accorde le droit d'être «active», on l'attend d'elle, mais son sexe est toujours considéré comme exprimant le désir dès qu'il est là !

Les sexologues camouflent cette ambiguité en jouant avec les mots. Ils considèrent par exemple, le défaut de lubrification comme un problème relevant de la frigidité. En effet, pourquoi pas ? Il n'y a aucune raison de lubrifier si l'on n'anticipe pas du plaisir à faire l'amour. Mais alors, il faudrait appeler les difficultés d'érection frigidité aussi : c'est le même problème ; pourquoi chez lui cela devient-il donc de l'impuissance ?... C'est un peu bricolé, tout ça ; au diable la rigueur pourvu que ça semble se tenir !

Quant à l'orgasme, la femme en fait n'a pas de problèmes pour l'atteindre, toutes proportions gardées : cela a toujours été sa «spécialité», et maintenant ça ne lui coûte plus le bûcher mais les lauriers de Cosmopolitan. Et elle est toujours considérée comme «puissante» dès qu'elle est sur le dos.

L'homme par contre court inlassablement après son érection. «Et c'est lui qui en fin de compte est frigide, et pas en imagination : l'éjaculation sans orgasme qui n'est pas rare est son petit jardin secret, où croissent les fleurs vénéneuses du Triste post coïtum, du Je ne supporte pas qu'on me touche, du A quoi bon, de la sacro-sainte Incommunicabilité et Solitude Essentielle de l'Homme et toute la métaphysique de retrait de cet Eternel Masculin, si mystérieux «... Christiane Rochefort («le mythe de la frigidité féminine») ne s'y est pas trompée.

L'homme vit une frigidité fondamentale, parce qu'il ne sait pas qu'il est frigide. La frigidité ce n'est pas son problème, sa sexualité à lui est simple ; d'ailleurs,... il désire,... son sexe parle pour lui. Il jouit,... son sexe crache pour lui. Il n'a pas grand chose à rajouter, tout est dit...

Il est temps de mettre les points sur les i, et de lever le voile sur le mythe de l'orgasme phallique.

LE MYTHE DE L'ORGASME PHALLIQUE

L'orgasme masculin s'accompagne d'une manifestation spectaculaire qui n'existe pas chez la femme, l'éjaculation. Evidemment, l'homme s'est empressé de valoriser ce phénomène qui le différencie d'elle. Il voit dans l'éjaculation l'expression et le symbole de son plaisir. En réalité, l'éjaculation est un mécanisme qui entre en jeu quand le corps ondule dans l'orgasme ; mais il peut tout aussi bien se déclencher sans que l'homme perde complètement le contrôle sur lui-même. L'éjaculation n'est que l'apparence de l'orgasme, et pas toujours sa réalité.

Wilhem Reich était curieux et n'avait pas peur d'explorer l'être humain ; il a voulu voir ce qu'il en était exactement. Il est intéressant de suivre le cheminement de ses recherches dans son livre *La fonction de l'orgasme*.

> «Parmi les centaines de patients que j'ai observés et traités, pendant de longues années, il n'y eut pas une seule femme qui ne souffrît d'une absence complète d'orgasme vaginal. Parmi les hommes, environ 60 à 70 % avaient de sérieux troubles génitaux, soit sous la forme d'impuissance érective, soit sous la forme d'éjaculation précoce.»

Au premier abord, comme on pouvait s'en douter, il semble que les hommes aient moins souffert de la répression sexuelle. Mais Reich ne s'est pas contenté de ces premières impressions.

> «Plus je m'appliquai à faire décrire avec précision à mes patients leur comportement et leurs sensations dans l'acte sexuel, et plus ferme devint ma conviction clinique que tous, sans exception, souffraient d'un trouble grave dans leur génitalité. C'était particulièrement vrai de ces hommes qui se vantaient le plus bruyamment de leurs conquêtes sexuelles et du nombre de fois qu'ils «pouvaient faire ça» en une nuit. Il n'y avait aucun doute : ils étaient érectivement très puissants, mais l'éjaculation s'accompagnait de peu de plaisir, ou ne donnait aucun plaisir, ou même, à l'opposé, elle entraînait des sensations désagréables et de dégoût. (...). Pour les hommes soi-disant puissants, l'acte avait la signification de conquérir, de percer ou de violer la femme. Ils voulaient donner la preuve de leur virilité, ou être admirés pour leur endurance érective. Dès qu'on mettait à nu les vrais motifs, on détruisait facilement cette «puissance». Elle servait à couvrir des troubles sérieux dans l'érection ou l'éjaculation. Dans aucun de ces cas il n'y avait trace de comportement involontaire ou de perte de vigilance pendant l'acte.»

La démarche de Reich est intéressante ; il a vu que la sexualité n'est pas limitée aux organes sexuels, et que l'orgasme chez l'homme est bien autre chose qu'une éjaculation.

Quelques années plus tard, le *Rapport Kinsey* a lui aussi contesté l'assimilation de l'orgasme masculin à l'éjaculation. La formulation est très claire : «L'éjaculation étant à peu près invariablement associée immédiatement à l'orgasme, elle est souvent considérée comme l'orgasme du mâle. Cette interprétation n'est pas acceptable...» et suivent sept différentes raisons, toutes convaincantes, et qu'il serait fastidieux d'énumérer ici.

Malgré tout, la science a fait en l'espace de quelques années un sérieux pas en arrière ; en effet, les sexologues considèrent qu'éjaculation et orgasme sont synonymes, ils prennent la situation telle quelle : l'homme éjacule *donc* il jouit. On ne peut guère leur faire confiance pour mettre à jour les secrets masculins ; mieux vaut essayer de comprendre le fonctionnement du corps en faisant éclater ces pseudo connaissances scientifiques.

. *Une tragique fonction de maîtrise*

On a vu que la base de la sexualité masculine est le refus de se laisser aller. l'homme n'accepte pas d'être passif en son corps, de laisser le plaisir se développer en lui, il faut qu'il le maîtrise et le canalise. Pour mieux se contrôler, il concentre sa sexualité sur son pénis ; il ne ressent pas tout son corps comme sensuel. Il endigue les vagues de plaisir dans leur berceau pour être sûr qu'elles ne le submergent pas. Quand il s'enlace avec une femme, il se sent pas pénétré de plaisir : il pénètre. Il ne ressent pas son pénis comme faisant partie intégrante de son corps, il le prend pour un instrument extérieur à lui. En ne vivant pas son sexe comme adhérant complètement à son être, il ne se sent pas entièrement impliqué dans la volupté, elle est

extérieure à lui, elle est en la femme. Il ne se laisse pas habiter par le plaisir, pénétrer par la femme, il se projette en elle mais refuse qu'elle entre en lui. Il a peur de se laisser entraîner avec elle dans la jouissance. Il va chercher le plaisir dans la femme, et le refuse en lui-même ; il maîtrise la tempête dans l'oeuf parce qu'il a peur de s'y noyer. Son plaisir n'est que vaguelettes...

Un coup d'oeil sur ses problèmes sexuels donne une bonne idée de cette intimité.

De tout temps, l'impuissance a été considérée comme *le* problème de l'homme. Récemment on parle beaucoup de l'éjaculation précoce, un peu de l'absence d'éjaculation, mais pas du tout de satyriasis.

Satyriasis ?... Mais oui : «Exagération morbide des désirs sexuels chez l'homme». (*Petit Robert*) Cela rappelle quelque chose, non ?... «Exagération pathologique des désirs sexuels chez la femme ou certaines femelles». Morbide vient du latin, pathologique vient du grec, et cela veut dire la même chose : la satyriasis, c'est tout simplement la nymphomanie de Monsieur.

Il est étonnant que l'on n'en parle qu'assez rarement, alors que l'on est très bavard au sujet de la nymphomanie. Le terme de nymphomane est entré dans le langage courant ; il a remplacé dans la bouche de l'homme un peu civilisé ceux de salope et de putain. Cela fait effectivement plus chic, et a son petit côté scientifique. Le piquant de l'histoire est que la satyriasis est un phénomène nettement plus commun que la nymphomanie. Ils représentent le même trouble, une forte excitation et jamais de satisfaction : «Dans le cas de satyriasis ou de nymphomanie l'excitation sexuelle ne baisse pas» (W. Reich). On désire tout le temps et on ne jouit jamais. Cela se traduit par une course après n'importe quelle situation sexuelle, en espérant un jour être finalement satisfait. C'est effectivement une attitude masculine très répandue. On la rencontre aussi bien entre cinq et sept, que dans l'alcôve conjugale ou dans les queues aux portes des bordels.

Si l'homme a tendance à oublier sa satyriasis, il est par contre hanté par le spectre douloureux de l'impuissance...

Impuissance : absence ou difficulté d'érection. Si l'on traque les mots dans leur tanière d'idées reçues, leur sens s'éclaire. L'érection n'est pas cette délicate chaleur qui se diffuse dans le corps à partir du sexe, ce gonflement agréable qui entrouve les sens vers la volupté... L'homme en a décidé autrement : son érection c'est le symbole de son pouvoir, l'affirmation de sa puissance, et son absence est son impuissance. Il fait de son pénis ce qu'il n'est pas, il ne le laisse pas fonctionner naturellement, et après il s'étonne qu'il lui joue des tours pendables ! En fait, le désir de l'homme a tellement peu à voir avec la sexualité, qu'à la limite on pourrait considérer son absence d'érection, son «impuissance», comme son état sexuel normal...

W.Reich s'était demandé comment les hommes imaginaient leur plaisir, c'est-à-dire par exemple comment ils fantasmaient en se masturbant ; il a été frappé par le fait que : «Chez aucun patient l'acte de masturbation n'était accompagné par la fantaisie de ressentir du plaisir dans l'acte sexuel normal. Au

mieux, ils imaginaient qu'ils «avaient des rapports sexuels». Un examen plus serré faisait apparaître qu'ils ne se représentaient ni ne ressentaient rien de concret dans cette fantaisie. L'expression «avoir des rapports sexuels» était employée mécaniquement. Dans la plupart des cas, elle recouvrait le désir de se prouver qu' «on est un homme» ou de se blottir dans les bras d'une femme (d'une femme plus âgée généralement) ou de «pénétrer une femme». En somme, cette expression pouvait signifier n'importe quoi, sauf le plaisir sexuel génital».

Pourquoi bander si l'on n'anticipe pas de plaisir ?... Mais la logique masculine est ailleurs : l'homme doit y arriver. Il doit réussir contre vents et marées, s'il ne bande pas il n'est pas un homme. C'est son idée fixe, l'anxiété résonne dans sa tête, et souvent il baise au rythme de «bandera-bandera-pas». Le bon fonctionnement de son outil l'inquiète, qu'il soit sous garantie ou non, il peut toujours le laisser en plan au moment où il en a le plus besoin. Son angoisse ? «Un mur devant lequel on ne présente rien du tout». (Jean Freustié) Alors que faire ? Triste question, inquiétante réponse...

> «M. P..., 41 ans, chef de chantier à Metz, de passage à Paris, se sentait l'âme érotique. Il se laissa tenter par le chant des sirènes qui hantent les fourrés du Bois de Boulogne. L'une d'elles, ..., accepta de lui tenir compagnie. Est-ce l'ambiance du lieu ou simplement l'émotion, P... ne put remplir son contrat. Son amour-propre n'aurait pas été atteint s'il n'avait remarqué que son échec avait de nombreux témoins. Furieux, il se mit en mesure d'asperger avec une bombe lacrymogène les voyeurs qui riaient déjà aux larmes. Il saisit alors son couteau et se lança à leur poursuite. Le PDG d'une importante société parisienne, qui passait par là, reçut la lame dans la fesse. Arrêté et déféré au Parquet, P... a été inculpé de coups et blessures volontaires, port d'arme prohibée et menaces de mort.»
>
> (*France-Soir*, 4 juillet 1974)

A force de vouloir hisser les couleurs à tout prix, l'homme en perd son érection. Il passe alors son temps à lui courir après, mais en général il court dans le mauvais sens : il ne voit pas que son sexe en panne est à l'unisson de tout son être. Il n'écoute pas son pénis lui dire :«J'en ai marre que tu me prennes pour ce que je ne suis pas. J'en ai rien à branler de tes salades ! Détends-toi et découvre-moi, fragile et chaud. En attendant...»

L'homme est piqué au vif, il prend son sexe pour un biceps, et il pousse dessus tant qu'il peut pour le faire gonfler. Quelquefois il y arrive, quelquefois il n'y arrive pas, mais il est toujours inquiet : l'image de son humiliation lui pend au nez. N'est-il donc jamais débarrassé de cette corvée ? Au cours d'une émission télévisée sur la sexualité de l'homme, Romain Gary a posé cette question, qui obsède les cerveaux masculins : «Docteur, à quel âge l'homme a-t-il le droit de ne plus bander ?» Malheureusement, dans le feu de la conversation, il n'a pu obtenir de réponse précise. Ah ! les droits et devoirs de l'homme... Et son plaisir ? Qu'importe, son plaisir c'est la puissance...

Il arrive aussi fréquemment à l'homme d'éjaculer très vite, dès les premiers mouvements, et même quelquefois avant. C'est un phénomème sans doute très ancien. Jusqu'à ces derniers temps, cela ne le gênait généralement pas. Il en tirait

même parfois une certaine gloire, son «vite fait bien fait sur la meule», cela lui permettait de ne pas s'attarder. Il pouvait également utiliser cet avantage pour tenter d'améliorer le record très prisé du marathon de l'amour...

Mais depuis quelques temps, changement de programme, l'éjaculation précoce est devenue un problème sexuel. Que s'est-il passé ?

A l'époque où la sexualité féminine était complètement réprimée, tout allait pour le mieux ; l'épouse s'en tirait plus vite, et la prostituée accélérait les cadences... Mais voilà, maintenant que l'on propose à la femme des orgasmes à répétition dans ses relations hétérosexuelles, il y a un hic : l'éjaculation précoce ne permet pas de remplir le contrat. Pour que tout se maintienne dans le bel équilibre instable de la complémentarité, il faut guérir le mal au plus tôt.

C'est de cette façon surprenante que les sexologues considèrent l'éjaculation précoce. A les entendre, on a tendance à croire que c'est une problème féminin. Masters et Johnson, par exemple, la définissent par rapport à ... la femme : «Ejacule trop vite l'homme qui, dans 50 % des rapports sexuels, se retire avant d'avoir satisfait sa compagne». La compagne en question étant bien sûr considérée comme n'ayant pas de «dysfonctionnement orgasmique».

Le docteur Reuben, cet autre best-seller du sexe, donne une définition similaire ; en prime il met en scène Nathalie et Jack.

> «Il me caresse longtemps jusqu'à ce que je sois terriblement excitée. Et puis il s'approche et dès que son membre me touche c'est fini, il jouit. J'en deviens folle. Le pire, c'est son sourire. Il pourrait au moins avoir l'air déçu ! On croirait qu'il le fait exprès !»

Que se passe-t-il, Docteur, éclairez donc notre lanterne...

> «Nathalie a mis le doigt sur la plaie. Jack le fait exprès. (...). C'est pénible pour elle, pas du tout pour lui. Il copule fréquemment, à son gré, il atteint son orgasme à chaque fois. Nathalie n'en a jamais (sauf quand elle se masturbe), et cela dure depuis dix ans. Le sourire est caractéristique ; après une éjaculation prématurée, les hommes s'excusent, mais n'en pensent pas un mot.»
> (Reuben, *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe*)

Si bien que l'éjaculation précoce ne gênerait pas l'homme dans son plaisir ?... Si, un peu, la déception, Reuben dirait «l'humiliation», de ne pas avoir satisfait la femme. Masters et Johnson sont formels : «Il est aussi évident que l'inquiétude psychosociale d'une éjaculation précoce, bien que liée à l'orgasme masculin, est difficilement qualifiable d'impuissance orgasmique». On aurait pu s'en douter puisque l'éjaculation est, pour les sexologues, l'orgasme de l'homme ; peu importe quand elle vient, pourvu qu'elle vienne !...

Il est frappant, et même extrêmement surprenant, que des hommes, Masters ou Reuben, aient une connaissance aussi limitée de leur propre corps ; soit ils n'ont jamais eu d'orgasme, soit ils n'ont jamais eu d'éjaculation précoce, en tout cas ils devraient mieux se renseigner. Car, quoiqu'ils en disent, l'homme qui éjacule rapidement n'atteint pas l'orgasme.

Evidemment, l'éjaculation précoce est très frustrante pour la femme, mais elle ne la vit pas. Si rien ne s'arrange, elle peut changer d'amant ou prendre une

amante. L'homme par contre reste avec son éjaculation précoce, et il ne jouit pas. L'éjaculation précoce est en effet une forme courante de frigidité masculine.

Elle est très facile à définir dès qu'on l'approche de l'intérieur. Elle est tout simplement précoce par rapport à la montée du plaisir. Du plaisir de l'homme, pas celui de la femme. Reich l'a très bien décrite par une courbe : au début surexcitation, puis une légère protubérence de plaisir correspondant à l'épanchement et un plongeon dans le déplaisir. Rien à voir avec la courbe orgastique, qui d'un point proche de la neutralité monte lentement vers le sommet du plaisir, et redescend à travers les moments de la relaxation. Il est simple d'imaginer ce qui se passe dans le corps au cours d'une éjaculation précoce. L'homme limite sa sexualité à son sexe et à sa tête. Il arrive que malgré tous ses efforts, il ne puisse pas contrôler ce périmètre restreint, et comme il n'ose pas laisser l'énergie sexuelle se diffuser naturellement dans le reste du corps, elle s'échappe tout bêtement dans le réflexe éjaculatoire. Bourré de fantasmes, il est localement surexcité, et aux premiers contacts avec la moiteur du vagin, c'est le trop-plein : quelques soubressauts, une sensation de dégoût, et il est prêt à oublier tout cela en s'enfonçant dans un sommeil de plomb. Quand il réalise que son éjaculation précoce est un problème, il l'approche à l'envers. Au lieu de se détendre et de se laisser aller, il s'attache à rétablir le contrôle.

Les traitements classiques de l'éjaculation précoce tournent autour de tout ce qui peut diminuer la sensibilité du pénis. Soit directement avec des crèmes anesthésiques, soit indirectement en pensant à autre chose pendant l'«acte». Alors que certains maris épinglent sur leur épouse la photo de Bardot, d'autres préfèrent y mettre l'annuaire du téléphone. Il y a aussi la possibilité de se masturber avant de faire l'amour. Tous ces bricolages ont le même but : diminuer le plaisir... On se demande quelquefois pourquoi les hommes font l'amour !...

Masters et Johnson ont évidemment mis au point un traitement. Ils en sont très fiers, c'est leur plus belle réussite : un taux d'échec de seulement 2,7 % sur une période de cinq ans. Cette méthode-miracle consiste en une approche localisée et mécanique, «une action directe sur les organes génitaux». Le rôle de la femme y est primordial ; elle applique sur le pénis «la technique de compression», qui supprime immédiatement le besoin d'éjaculer. L'idée est de permettre à l'homme d'obtenir ainsi une capacité de contrôle sur son éjaculation.

Contrôle ?... Comme toujours ! C'est à l'intérieur même du périmètre que l'homme réserve à sa sexualité que Masters et Johnson s'attachent à revisser les boulons. Mais c'est justement les digues qui le protègent qu'il s'agit de faire sauter pour que la sexualité puisse se répandre dans le corps. Ils rétablissent un contrôle, alors que le problème de l'homme, qu'il s'exprime dans l'éjaculation précoce ou l'impuissance érective, est son incapacité à perdre le contrôle sur lui-même.

Ce contrôle que l'homme affectionne tant, se retrouve quelquefois exacerbé dans une absence d'éjaculation.

«... une érection violente, prolongée et souvent douloureuse n'aboutissant à aucune éjaculation, aucun orgasme. C'est l'équivalent de la frigidité féminine». Le Docteur Reuben limite la frigidité masculine à ce trouble relativement peu fréquent, qui en réalité en est la caricature.

D'une certaine façon, c'est l'aboutissement de la sexualité masculine. L'homme qui n'éjacule pas est l'homme qui réussit à garder le contrôle complet sur lui-même. Pas le moindre laisser-aller, il n'accorde même pas cette légère concession à la nature. Il ne donne rien de lui, il garde sa substance vitale. Il s'élève au-dessus des contingences de la chair ; il s'échappe de son corps, il le maîtrise complètement. «Je suis pour la maîtrise masculine. Car par la maîtrise du corps, l'homme dépasse l'animalité». (Royer). Il peut alors jouir de son triomphe sur la créature en la chevauchant indéfiniment, jusqu'à lui arracher du ventre les derniers soupirs de grâce...

Une érection sans fin, voilà un rêve qui se porte bien dans le monde des fantaisies masculines !... Néanmoins, il est assez peu fréquent qu'il soit réalisé.

Finalement la sexualité masculine est simple, et l'homme passe à côté parce qu'il ne l'accepte pas. Pour la vivre, il ne lui suffirait pourtant que d'écouter d'une nouvelle façon son corps en rejetant le rôle d'«homme» que le pouvoir lui tend, ce rôle qui fait de lui aussi bien le garant qu'une victime de la répression sexuelle, car dès qu'il l'emprunte, il maintient et reproduit en son corps et dans ses relations avec les femmes et les hommes, cette répression.

C'est à partir de la critique de la virilité qu'un homme peut se découvrir. Hors des rôles sexuels tout est possible, chacun peut être soi-même.

Les rôles uniformisent à tel point qu'on parle sans sourciller de l'Homme et de la Femme, comme si l'on pouvait séparer l'humanité en deux. La différence de sexe pas plus que celle de race ne peut définir un être par rapport à l'autre, et lui imposer un style de comportement auquel il doit se conformer. Aurait-on idée de déterminer des rôles en fonction de la taille, la couleur des yeux, ou la longueur du nez !... Il est évident qu'un homme et une femme sont différents. Mais un homme et un homme, ou une femme et une femme, devraient pouvoir l'être tout autant, puisque chacun est unique.

La virilité et la féminité n'ont aucune raison d'être. Elles sont la base sur laquelle s'est construit tout un monde. Les mettre en question le fait vaciller, s'en débarrasser pourrait être le prélude à la libération...

Références

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949 (coll. Idées).
Lo Duca, *Histoire de l'érotisme*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1959
Euripide, *Hélène*, Paris, Gallimard, 1962
Claude Jaget, *Une vie de Putain*, Paris, La France sauvage, 1975
Rapport Kinsey, *Sexual behavior in the human female*, Philadelphie, 1953
Mustapha Khayati, *Internationale situationniste* n° 10, Mars 1966

M, *L'homme sensuel*, Editions de la pensée moderne

Bronislas Malinowski, *la vie sexuelle des sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie*, Paris, Payot, 1930

Masters et Johnson, *Les réactions sexuelles*, Paris, Laffont, 1968
Les mésententes sexuelles, Paris, Laffont, 1971

Wilhem Reich, *La fonction de l'orgasme*, Paris, L'Arche, 1952

David Reuben, *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe*, Paris, Stock, 1971

Christiane Rochefort, «Le mythe de la frigidité féminine» in **Partisans, Libération des femmes, année zéro**, Paris (petite collection Maspéro, n° 106), pp 50-71.

Lionel Tiger, *entre hommes*, Paris, Laffont, 1969

Gore Vidal, *Myra Breckinridge*, Little brown and co, 1968

Gisèle Fournier et Emmanuel Reynaud, «The Holy Manhood».

It seldom occurs to men to question their «manhood», even thought it is their prison. It is the ideal they set for themselves, the condition of their existence and the affirmation of their power. In the name of manhood they commit all kinds of inhumanity at the same time as they undergo all kinds of suffering. They treat their body as a weapon and their sexuality as a means of oppression. The only solution for men is not to create A New Male as some would have it, but to realize that the frustrations lie in the role itself and to do away with it purely and simply.

Sally Macintyre

Qui veut des enfants ?

Je voudrais montrer que la «reproduction normale» est un phénomène *social* : c'est donc un sujet d'étude proprement sociologique qui, pourtant, a été très peu abordé sous cet angle. Je m'intéresse particulièrement aux «langages de motivations»[1] (C. Wright Mills 1940) utilisés dans le domaine de la reproduction et notamment à l'usage différentiel qui en est fait selon la catégorie d'individus que l'on considère.

La sexualité et la reproduction, les théories couramment admises dans ce domaine, n'ont pratiquement pas fait l'objet d'analyses sociologiques. On pourra dire que bien au contraire on a abondamment disserté sur la reproduction. Mais le problème, c'est que les sociologues ont considéré la *reproduction normale* et sa signification sociale comme une évidence faisant partie de l'ordre naturel des choses. Ainsi on s'est intéressé aux mères célibataires, aux naissances illégitimes, à l'avortement, aux naissances non désirées ou au choix du nombre d'enfants[2]. Autrement dit, ce sont les *déviations* de ce qui est considéré comme le comportement normal que l'on a étudiées, ou bien certains *détails* de la reproduction.[3]

1. «Langage de motivations» est un concept complexe mais en anglais il a un sens presque littéral : ce sont les mots dans lesquels s'expriment les motivations individuelles. Par exemple, jusqu'à l'émergence du concept d'«amour romantique» en Europe, on n'avait pas la possibilité (et probablement pas le besoin) d'utiliser le langage de l'amour romantique pour expliquer ses actes.

2. Pour une bibliographie d'ouvrages traitant de ces thèmes, se référer à la bibliographie de l'édition anglaise : Macintyre S., «Who Wants Babies ?», *Sexual Divisions and Society*, 1976 (eds. Barker D.L. & Allen S.), Londres : Tavistock.

3. De même, la plupart des études sociologiques du comportement sexuel se centrent sur les déviations ou les aspects de détail, par exemple l'homosexualité (comme on devient homosexuel, quels problèmes pose l'homosexualité), la prostitution, la sexualité extra-conjugale etc. On s'est très peu préoccupé de l'hétérosexualité dans le mariage et des processus qui aboutissent à l'hétérosexualité et au mariage.

Il se peut qu'en étudiant les déviations des normes culturelles on contribue à éclaircir et expliquer le «normal». Mais on risque de passer à côté des constructions sociales qui sous-tendent le comportement normal tout autant que les déviations, et de n'accorder d'explication sociologique qu'à la déviation, plutôt qu'à la non-déviation. De plus, on risque de méconnaître les variations dans le temps et selon les situations, de la définition du «normal», ainsi que des motivations, attribuées aux individus ou reconnues par eux, de tel acte normal.

J'avance que la connaissance que nous avons de certains évènement et phénomènes cruciaux de notre monde social, tels la sexualité, le mariage et la reproduction, sont du type «idées reçues» décrit pas Schutz [4]. On ne s'est pas demandé «ce qui se passait» dans la reproduction normale parce qu'on a estimé qu'avoir des enfants fait partie de l'ordre naturel des choses et qu'il n'est donc pas nécessaire d'y porter une attention théorique. On aura aussi tendance à penser que les témoignages subjectifs ne sont pas utilisables qu'on ne peut même pas parler de «langages de motivations» ; la nature du problème n'y donnerait pas lieu, la reproduction étant du domaine de l'évidence.[5]

Il existe pourtant des théories pour expliquer la reproduction : celles du «sens commun». L'une de ces explications est le concept d'«instinct maternel». Ce concept implique généralement que les êtres humains (et en particulier les femmes) veulent avoir des enfants, ou ont un instinct qui les pousse à en avoir ; que cet instinct a valeur de survie pour l'individu et pour l'espèce ; que la grossesse est normale ; et que le fait de porter les enfants est la plus haute – et néanmoins la plus instinctive – fonction de la femme.

Peu de sociologues, sans doute, admettent l'existence d'un tel instinct. Cependant, certains ne manqueraient pas d'affirmer qu'étant donné l'ubiquité et l'universalité, à travers l'histoire et les cultures, de la croyance en l'instinct maternel, la question de savoir «qui veut des enfants, et pourquoi ?» n'est pas pertinente. Dans la logique de W.I. Thomas, «si les hommes définissent une situation comme réelle, alors elle est réelle dans ses conséquences» (Thomas 1928 : 584), ils en déduiraient que si l'on considère la reproduction comme normale, et si un concept comme celui d'instinct maternel fait partie des idées habituelles, le fait d'avoir des enfants ne nécessite aucune explication ; il n'y aura pas lieu de s'interroger sur les «langages de motivations». Dans cette optique, ce n'est pas l'acceptation individuelle du monde reconnu et de ses normes qui demanderait explication, mais les déterminants sociaux de «l'instinct maternel».

J'estime cependant nécessaire de rechercher dans une société, à tel moment donné, quelles sont les motivations attribuées aux individus qui ont des enfants, et quelles sont celles revendiquées par les individus concernés. Si on ne tente pas de préciser : a) quelles sont les explications données dans ce domaine et quelles sont

4. «Les connaissances correspondant aux shémas culturels comportent leur propre évidence – ou plutôt sont considérées comme acquises en l'absence de preuves contraires». (Schutz 1964 : 95).

5. Scott & Lyman (1968) remarquent : «On n'a pas recours à l'explication lorsqu'on traite de comportements quotidiens, du domaine du bon sens, dans un environnement culturel qui reconnait ces comportements comme tels» (1968 : 47).

celles acceptées, b) de qui proviennent ces explications, et c) pour qui on les juge valables, on risque de se laisser prendre au piège d'un modèle de la reproduction unique dont l'universalité n'est pas prouvée, et de poser a priori une homogénéité et un consensus de motivations et de croyances non vérifiées empiriquement. Cette recherche est particulièrement indiquée pour réajuster les théories à grande échelle de type parsonien (Talcott Parsons) qui cherchent à établir les significations sociales des comportements sexuels, du mariage et de la reproduction, et leurs rapports avec la famille et les autres institutions, sans jamais sérieusement tenir compte du point de vue des acteurs (en dépit de l'importance toute rhétorique accordée aux significations subjectives). Comme le souligne Maher (1976), en sociologie et en ethnologie on s'est toujours tourné de préférence vers des informateurs âgés, mâles et de statut élevé. Pourtant leurs déclarations rendent peut-être plus compte du système de valeurs dominant que des comportements réels et peuvent procéder de l'exercice d'une certaine hégémonie culturelle ; d'où la nécessité de préciser les trois points indiqués plus haut.

Sylvia Clavan remarque :

> «Quand on fait l'analyse des recherches, on s'aperçoit que presque toutes les définitions du comportement sexuel, comme conforme, normatif, déviant ou changeant, se basent sur les rôles attendus de l'homme et de la femme dans la famille nucléaire, ou dans la perspective de la fonder.»
>
> (1972 : 296)

De même dans les études de la reproduction, l'étalon de mesure reste la famille nucléaire, à la base de toutes les classifications, et la sexualité, le mariage et la reproduction sont associés les uns aux autres de telle façon que chacun des trois aspects est censé pouvoir expliquer les autres. Cette trilogie n'est cependant pas très fructueuse pour la recherche car elle confond en une seule question ce qui pourrait faire l'objet de recherches distinctes et intéressantes – sur les significations attribuées aux activités sexuelles, au mariage, à la reproduction et les rapports perçus entre les trois. On a généralement omis de se demander si tout individu ou tout groupe associe ces trois aspects et définit la «reproduction normale» à partir de la famille nucléaire.

Même si la sexualité, la reproduction et le mariage sont empiriquement liés dans une société, et perçus comme tels dans l'idéologie dominante, il reste nécessaire de s'interroger sur les processus y aboutissant et les significations qu'on leur attribue. On ne peut supposer a priori que les gens ont des enfants parce qu'ils sont mariés, ou se marient pour avoir des enfants ; que les gens ont des enfants parce qu'ils ont des rapports sexuels ou qu'ils ont des rapports sexuels pour avoir des enfants [6].

6. Si on admet que le coït est nécessaire (mais non suffisant) à la reproduction, il ne s'ensuit pas qu'il existe un lien entre les deux dans l'esprit de l'acteur. De plus, étant donné que la plupart des sociétés ont connu la contraception, l'avortement ou l'infanticide, on ne peut poser la reproduction comme une simple fonction de l'activité sexuelle, ni supposer qu'elle a toujours été acceptée comme faisant partie de l'ordre naturel des choses. Comme le souligne Kingsley Davis : «Depuis l'origine des cultures, il y a de cela des millions d'années, les sociétés humaines se sont reproduites en s'appuyant sur d'autres moyens que le seul instinct biologique. Elles ont également fait appel aux motivations acquises dans le contexte social – s'appuyant sur une cer-

La division entre «mariées» et «célibataires»

La distinction entre gens mariés et célibataires constitue un clivage social/sexuel fondamental dans notre société. Cette division opère profondément dans les croyances sur les comportements, les motivations et les sentiments dans le domaine de la sexualité et de la reproduction.

C'est cette division entre «mariés» et «non-mariés», avec certaines des propositions qui en découlent, que je voudrais remettre en question. Et ma question est : qui veut des enfants ? Et qui l'affirme ?

Ma recherche actuelle a trait à la «prise de décision» après la conception chez les femmes célibataires. J'en suis venue à penser que les questions posées par cette recherche, telles qu'elles étaient formulées à l'origine, pouvaient faire violence à l'expérience des femmes concernées. En effet, la problématique de départ reposait implicitement sur des croyances tirées de l'idéologie dominante.

La question posée à l'origine était : «Comment les femmes célibataires enceintes résolvent-elles leur situation ?» Un éventail de choix était posé a priori. Par exemple, épouser le père de l'enfant, interrompre la grossesse, faire adopter son enfant, ou bien devenir mère célibataire. Cette orientation repose sur un certain nombre de postulats : être enceinte lorsqu'on est célibataire pose des problèmes et cette situation doit être résolue ; le mariage peut être une solution ; les femmes célibataires, fondamentalement, ne veulent pas d'enfant et sont donc susceptibles d'avoir recours à l'avortement ou à l'adoption ; et enfin le mariage et l'avortement s'excluent l'un l'autre [7].

Ces propositions se réfèrent à des dénouements que l'on peut constater couramment et il est donc légitime d'en faire des directions de recherche. Cependant, certaines des postulats qui orientent cette recherche risquent de fausser complètement l'analyse des mécanismes qui conduisent une femme célibataire enceinte à prendre telle ou telle décision. C'est-à-dire qu'on omettra de (se) poser un certain nombre de questions (notamment est-ce qu'être enceinte, pour une femme célibataire, est nécessairement un problème, et : le mariage, la sexualité et la reproduction sont-ils indissociables ?, sous prétexte que «tout le monde sait parfaitement» la réponse ; cette omission conduit à la perpétuation de ces a priori.

Nous devons donc demander aux femmes elles-mêmes si pour elles le fait d'être enceinte et célibataire pose des problèmes (et si oui lesquels), et si avortement et mariage sont mutuellement exclusifs. Nous devons également demander à ceux dont les décisions, de par leur profession, sont à même d'influer sur les événements, et les taux statistiques, quelle est leur propre définition de la situation, quels sont les sentiments et les motivations qu'ils attribuent aux personnes dont ils

taine définition de la situation, sur les coutumes et les moeurs, sur des institutions comme le mariage ou la religion.» (1948 : 556).

7. Ce dernier postulat est explicite dans la thèse de D.G. Gill : «Dans quelque cas que ce soit, peu de femmes auront recours à l'avortement lorsque leur situation de femme enceinte et célibataire peut se résoudre par le mariage.» (1973 : 89).

s'occupent. Il est important de se demander : *de qui* émanent les points de vue qui influent le plus sur les taux de mariage et d'avortement ?

Lorsque la définition d'une situation ou le type de motivation invoquée varie d'un groupe à l'autre [8], on peut constater empiriquement que l'issue d'un événement aussi courant que la grossesse chez les femmes célibataires, peut être évaluée très différemment selon les groupes. Et l'«issue» des événements, dans ce cas, peut être aussi bien due à des processus influant sur les statistiques (décisions des médecins, par ex.), qu'à des processus influant sur le comportement (décisions individuelles) (Kitsuse & Cicourel, 1963).

Les idéologies associant mariage et reproduction

Je voudrais examiner ici certaines idéologies de la reproduction : montrer en particulier l'attribution différentielle de motivations et réactions à la maternité selon qu'il s'agit de femmes mariées ou de femmes célibataires ; et le hiatus existant entre le point de vue des femmes concernées et celui qui leur est attribué. Mon propos n'est pas de rétablir les «véritables» sentiments et motivations mais de rendre compte des points de vue exprimés. Je considère ces idéologies elles-mêmes comme sujet de recherche et non comme données de départ (Zimmerman & Pollner 1970). Après avoir dégagé l'arrière-plan des idéologies épousées par le corps médical, les infirmières et les assistantes sociales, je résumerai les aspects qui s'appliquent aux femmes selon qu'elles sont mariées ou célibataires, et montrerai comment ces idéologies sont à l'oeuvre en pratique.

Bien que dans mon introduction j'aie parlé de catégories d'«individus» en général, je ne me réfèrerai ici qu'à des femmes. En effet, je ne dispose pas des données empiriques qui me permettraient de dégager les sentiments des hommes, ou ceux qui leur sont attribués, vis-à-vis de la paternité. J'ai fait preuve de la même négligence que la plupart des sociologues en considérant a priori que le problème des enfants et du mariage concernait les femmes avant tout, et en écartant les hommes de mon champ d'étude.

J'ai mené l'enquête qui m'a fourni les données dans deux directions. D'une part j'ai suivi un petit nombre de femmes depuis le début de leur grossesse jusqu'à la fin. Je me suis entretenue avec chacune d'elles à plusieurs reprises, ainsi qu'avec tous les agents officiels avec lesquels elles sont entrées en contact (par exemple, gynécologues consultés pour demande d'avortement, assistantes sociales pour les problèmes d'adoption, etc.). J'ai également eu accès aux dossiers médicaux. J'ai donc suivi ainsi vingt-huit femmes tout au long de leur «carrière» de femme enceinte – quatorze à partir de leur premier rendez-vous avec un médecin généra-

8. Comme le souligne Mills : «Dans les structures urbaines secondaires séculières on trouve en même temps différents langages de motivations et les situations auxquelles l'un s'applique plutôt que l'autre ne sont pas clairement démarquées. Des motivations jadis reconnues pour évidentes dans une situation définie, sont remises en question.» (1971 : 116).

liste, neuf à partir de leur premier contact avec un centre de consultation prénatal et cinq occupant un lit dans le service gynécologique d'un hôpital. L'«issue» de la grossesse pour ces femmes se répartit ainsi : dix avortements provoqués, dix avortements spontanés, six naissances légitimes (dont un enfant mort-né) et six illégitimes (dont un enfant laissé en adoption).

Parallèlement j'ai étudié les diverses institutions par lesquelles passent généralement les femmes enceintes : leur personnel, les philosophies mises en pratique, l'organisation, les routines, les rapports avec les clientes ou patientes. Cela impliquait d'observer le travail des inspectrices de la santé, des infirmières et des médecins d'un centre prénatal, des infirmières et des médecins d'un dispensaire spécialisé en gynécologie et les activités du centre social médical d'un hôpital. J'ai également assisté à des réunions de travail sur des problèmes médicaux et sociaux, interviewé des médecins, des infirmières et des assistantes sociales et conversé avec des femmes qui avaient eu affaire à diverses reprises aux services de la protection maternelle et infantile.

Arrière-plan – les théories des agents médicaux et sociaux

Warren Hern critique la façon dont la plupart des médecins acceptent «la définition téléologique largement répandue de la femme, comme essentiellement machine à reproduire» (Hern 1971 : 5). Pour le médecin, implicitement, non seulement la grossesse est normale mais elle est aussi :

> «...particulièrement désirable du point de vue du fonctionnement physiologique, psychologique et social de la femme, et l'impossibilité (ou pire, le refus) de devenir ou de rester enceinte est donc pathologique. Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que même les plus grands ouvrages d'obstétrique se préoccupent très peu ou pas du tout de ce qu'une *femme* ressent lorsqu'elle est enceinte, de ce qu'*elle* ressent après un avortement, ni de savoir si *elle* considère le fait d'être enceinte comme un état normal ou désirable.»
>
> (1971 : 5)

Autrement dit, on établit d'abord que la grossesse est normale et désirable et on pose ensuite que toutes les femmes la définiront ainsi. Il s'ensuit diverses conséquences. Comme le remarque Hern, «il s'ensuit que toute femme qui souhaite se faire avorter doit se faire examiner le cerveau et c'est exactement ce qui se passe.» (1971 : 7).

Ainsi, le désir de ne pas avoir d'enfant doit être expliqué. L'une des explications données est que les changements hormonaux rapides qui se produisent au début de la grossesse peuvent provoquer des réactions émotionnelles («faussement») interprétées par la femme comme sentiments négatifs. En tant qu'effet secondaire de changements hormonaux, cette réaction est définie comme transitoire. On annonce alors aux femmes que «tout ira bien quand le bébé sera né»[9].

9. Voir cette description de Doris Lessing, *in : A Proper Marriage* : «Alors il dit avec un

Dans un rapport de la Fédération Internationale pour la Parenté Volontaire (I.P.P.F. 1972), on indique que la politique suivie longtemps dans les pays scandinaves était d'essayer de persuader les femmes de revenir sur leur décision d'avorter sous prétexte que cette décision pouvait avoir été influencée par un état dépressif dû à des changements physiologiques caractéristiques des débuts de la grossesse. Cette politique conduisait à prolonger les délais entre la demande et l'opération, d'où un état de grossesse avancé au moment de l'avortement et donc d'anxiété pour les femmes. Les auteurs font remarquer que cet état de dépression pouvait aussi bien être dû à l'attente, l'incertitude et la complexité des procédures qu'à «l'inévitable traumatisme» que causerait la destruction du foetus. Ils ajoutent : «De tout ce qui a été écrit sur le sujet, il ressort surtout que ces ouvrages sont de parfaits exemples de soumission à la doctrine, où le chercheur comme ceux qui sont l'objet de la recherche tendent à produire les faits qui prouveront l'hypothèse initiale.» (I.P.P.F. 1972 : 32).

Les femmes peuvent, bien sûr, finir par accepter ouvertement leur enfant ou la grossesse refusée au début. Mais on peut y voir, plutôt que l'inévitable résurgence de l'instinct maternel, un effet des pressions constantes exercées sur elles, en particulier celles du personnel médical (cf. Zemlick & Watson 1953), dans une culture qui fait de la «bonne mère» l'image centrale de l'identité féminine.

Les théories du corps médical forment un cercle vicieux du fait que les attentes et les pratiques basées sur ces théories tendent à produire elles-mêmes les résultats prédits. Une fois établie la norme du désir ou de la «pulsion» maternelle, il sera difficile pour les tenants de cette théorie de trouver des démentis [10]. En outre, l'immense majorité des gynécologues et des spécialistes de l'obstétrique sont des hommes : ainsi une spécialité qui a trait uniquement au fonctionnement des femmes est investie principalement par des hommes, alors revêtus de l'autorité qui leur permettra de définir «comment sont vraiment les femmes». Dans ce contexte, la phrase de Thomas, «si les *hommes* définissent une situation comme réelle...» est particulièrement pertinente.

La majorité des infirmiers sont des infirmières. Pourtant, en partie à cause de cette composition, en rapport avec le caractère subalterne de la profession vis-à-vis du corps médical, les infirmières auront tendance à accorder plus de crédit aux théories des médecins qu'à celles de leurs patientes, cette adhésion au corps médical et à ses connaissances rehaussant leur statut professionnel. Ainsi les théories des infirmières sur la maternité devront plus aux théories des médecins qu'à leur propre expérience ou celle de leurs patientes.

sourire fatigué, ironique, qu'elle serait bien surprise de savoir le nombre de femmes qui, découvrant qu'elles étaient enceintes, venaient comme elle déclarer qu'elles ne voulaient pas d'enfant, pour être finalement ravies lorsqu'elles se faisaient à cette idée» (1971 : 116) (traduction de la rédaction).

10. La «dépression post-partum» est aussi souvent expliquée par des changements hormonaux rapides. Les gynécologues et les accoucheurs d'hôpitaux ne revoient plus leur patiente après sa sortie. Les médecins et les infirmières qui attribuent cette dépression à des changements hormonaux plutôt qu'à un refus de l'enfant et de la maternité ne sont pas forcément ceux qui peuvent avoir affaire plus tard aux enfants battus étant donné le fonctionnement cloisonné des hôpitaux. Ils ne se trouvent donc pas nécessairement confrontés avec les faits qui pourraient mettre en question leurs théories.

Les théories psycho-dynamiques de la maternité qui se sont développées dans les années quarante (Deutsch 1947) ont fait valoir l'existence de désirs inconscients de maternité. Étant donnée la formulation, ces désirs sont attribués aux femmes quels que soient leurs sentiments exprimés, et les déviations du comportement prédit ne peuvent invalider la théorie puisqu'on pourra y voir des mécanismes de défense ou des réactions pathologiques. Ainsi les postulats de départ ne peuvent pas être ébranlés par les réactions subjectives conscientes des femmes. Ces modèles théoriques, comme ceux du corps médical, étaient posés de telle façon qu'ils ne pouvaient être remis en question.

Dans son approche des mères célibataires, Young s'est largement étendue sur la notion de pulsions inconscientes : «Il n'y a guère de doute que les désirs profonds qui guident la mère célibataire aboutissent à des actes compulsifs. Voir dans son comportement le fruit de l'immoralité ou un libre choix c'est faire fi de l'observation.» (Young 1954 : 36). Il est implicite pour Young que toute femme enceinte a désiré l'être (même inconsciemment), quelle que soit sa définition de la situation. Comme pour bien des théories sur les «pulsions», l'«observation» ici, c'est-à-dire la preuve de la pulsion maternelle, est le phénomène même que cette pulsion est censée expliquer : la grossesse.

Il faut noter que dans l'ouvrage de Young, comme ailleurs, la pulsion maternelle semble devoir être expliquée dans le cas des mères célibataires et non des femmes mariées. On pose a priori que les facteurs «causals» de la maternité chez les célibataires ne sont pas les mêmes que chez les femmes mariées. Plus, certains des facteurs invoqués pour expliquer la maternité chez les célibataires sont souvent ceux-là mêmes qui serviront à expliquer la *non-maternité* chez les femmes mariées (par exemple : «mauvaise structuration de la personnalité et manque d'amour»).

L'idée que la maternité répond à des motivations inconscientes, différentes pour les femmes mariées et les célibataires, est extrêmement répandue dans la littérature spécialisée des années cinquante et soixante. «Que l'on rende compte de l'illégitimité comme désir inconscient de punir ses parents, aspiration au statut adulte ou simplement adhésion aux pratiques d'une sous-culture, on considère comme fait acquis que la mère célibataire devient enceinte parce qu'elle est motivée à l'être» (Furstenberg 1971 : 192).

Ces théories psycho-dynamiques m'intéressent ici à deux titres. D'une part elles ont fourni un langage de motivations plus acceptable que celui utilisé auparavant au sujet des mères célibataires – on a remplacé la notion d'immoralité par celle de «forces incontrôlables». Le recours aux besoins biologiques dégageait l'individu de la responsabilité de ses actes et évitait donc l'anathème (sur ce sujet, voir Scott & Lyman 1968 : 4) [11]. Ensuite, ces théories ont inspiré les idéologies à l'oeuvre dans l'assistance sociale et se réfléchissent dans les pratiques et réactions courantes des assistantes vis-à-vis des célibataires enceintes ou mères.

11. Une mère célibataire me raconta la visite d'un prêtre catholique qui lui demanda si elle désirait se confesser. Elle lui dit qu'elle n'avait rien à confesser ; à quoi le prêtre répondit qu'elle avait «enfanté en dehors des liens du mariage». La jeune femme répondit alors : «Ce n'est pas un péché, c'est la nature.»

Les idéologies des professions médicales et sociales évoquées plus haut procèdent aussi de systèmes plus généraux de croyances et de la culture quotidienne, qu'elles influencent à leur tour. Le conditionnement des femmes au mariage et à la maternité est particulièrement marqué en Grande-Bretagne aujourd'hui. Dans les idéologies dominantes de la reproduction, le lien entre mariage et maternité est inextricable : «On considère comme souhaitable et on s'attend à ce que les gens mariés aient des enfants ; et on s'attend à ce que les gens qui veulent des enfants se marient» (Busfield 1974).

Les couples mariés avec enfants constituent «la famille normale, naturelle et complète». L'église prescrit d'avoir des enfants dans le mariage ; ne pas en avoir est une faute explicite. «On n'encourage pas seulement directement les individus à avoir des enfants par la haute valeur attachée au mariage, puisqu'on attend des couples dès qu'ils sont mariés, quelles qu'en soient les raisons, qu'ils aient des enfants.» (Busfield 1974 : 33).

On utilise un argument particulièrement significatif pour décourager les couples de ne pas avoir d'enfants : celui de l'égoïsme. Si faire des enfants est normal, est un instinct naturel et constitue l'ultime épanouissement de chaque femme et de chaque couple, comment pourrait-il être égoïste de se détourner d'un instinct qui est la source de tant de satisfaction ? Parler d'égoïsme c'est admettre que la maternité n'est pas forcément un instinct universel, et l'existence même de normes et de pressions sociales pour encourager les gens à avoir des enfants amène à analyser «l'instinct maternel» comme une de ces constructions sociales, jouant le rôle de motivation acquise.

C'est dans ce cadre général de croyances relatives à la reproduction et à ses rapports avec les institutions sociales, ici le mariage, que les théories des professions médicales et sociales sont développées et mises en pratique.

Théories relatives aux femmes mariées et aux femmes célibataires

Nous allons voir plus en détail quelles sont les composantes de ces théories sur la reproduction, dans leur application différente aux femmes mariées et aux femmes célibataires. Le résumé schématique qui suit pourra apparaître simpliste, provocateur et peu étayé. Mais mon approche est délibérément sélective car j'ai surtout voulu attirer l'attention sur un certain nombre de convictions bien ancrées chez les profanes comme chez les spécialistes.

L'équation mariage = maternité et célibat = non-maternité est un point de vue extrêmement répandu, même chez ceux, tels les médecins, qui se montrent particulièrement attachés aux principes biologiques universels. Il y a une contradiction sous-jacente entre l'idée que toutes les femmes sont essentiellement semblables et pourvues d'un puissant instinct maternel, et le fait de différencier les femmes selon leur statut matrimonial. La coexistence de ces deux points de vue conduit à affirmer que l'instinct maternel agit chez les femmes mariées et non chez les célibataires.

Ce qui aboutit aux assertions suivantes :

Pour les femmes mariées :

(I) La grossesse et l'enfantement sont des faits normaux et désirables ; inversement le désir de ne pas avoir d'enfant est aberrant et demande explication.

(II) La grossesse et l'enfantement ne posent pas problème ; y voir un problème indique que quelque chose ne va pas.

(III) Les enfants légitimes qui ont un parent vivant ne doivent pas être adoptés ou retirés à leur mère que cela traumatiserait. (De fait, l'idée de l'adoption définitive dans ces cas-là n'existe pas en Grande-Bretagne). Une femme mariée qui veut faire adopter ses enfants est par définition aberrante et on l'accusera de vouloir s'en «débarrasser».

(IV) Lorsqu'un couple n'a pas d'enfant, il leur sera recommandé de subir un examen médical et si nécessaire de suivre un traitement contre la stérilité.

(V) Il peut être recommandable à l'occasion qu'un médecin conseille à une femme d'avoir un enfant.

(VI) Une fausse couche ou la mort d'un enfant à la naissance ou avant terme provoque d'instinct une profonde affliction chez la mère.

Pour les femmes célibataires :

(I) La grossesse et l'enfantement sont des faits anormaux, non désirables ; inversement, le désir d'avoir un enfant est aberrant, égoïste et demande explication.

(II) La grossesse et l'enfantement posent problème et ne pas les traiter comme tels indique que quelque chose ne va pas.

(III) Les enfants illégitimes doivent être adoptés et la mère qui veut garder son enfant est égoïste et irréaliste.

(IV) En cas de stérilité on ne recommandera ni examen médical ni traitement, qui n'ont pas de raison d'être – sauf si la femme est sur le point de se marier. Il n'est pas «bien» qu'elle adopte un enfant.

(V) Il serait particulièrement déplacé et peu recommandable de la part d'un médecin de conseiller à une femme célibataire d'avoir un enfant.

(VI) Une fausse couche ou la mort d'un enfant à la naissance ou avant terme ne devrait pas causer trop de douleur à la mère et pourrait même la soulager.

En résumé : le mariage est une bonne solution aux problèmes de la femme enceinte célibataire. Si elle se marie, elle désirera son enfant : sinon elle ne le désirera pas.

L'application des idéologies – médecins, infirmières et assistantes sociales

Le médecin : «J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Madame».

La patiente : «Mademoiselle, docteur».

Le médecin : «Alors j'ai de mauvaises nouvelles pour vous, Mademoiselle.»

Cette plaisanterie classique résume très bien l'effet déterminant que provoque la connaissance d'un fait social, l'état-civil, sur la perception par le médecin d'un fait biologique – la grossesse, avec ses implications et sa signification.

J'ai déjà montré (Macintyre 1973) à travers un petit nombre d'entretiens détaillés entre des femmes enceintes et leur médecin, sur quels types de classification s'appuyaient ces derniers.

Pour un groupe de quatorze femmes célibataires j'ai pu dresser, d'après les récits des patientes et de leur médecin, un tableau des questions posées par les généralistes en première consultation (c'est-à-dire lorsqu'une femme demandait la confirmation de sa grossesse) selon leur ordre de fréquence. Les quatre questions les plus fréquentes et les premières posées étaient :

a) sur la possibilité de mariage avec le père présumé,

b) l'utilisation de contraceptifs,

c) les relations avec le père présumé au moment de la consultation,

d) les relations avec le père présumé au moment de la conception.

Cette liste correspond aux déclarations des médecins interrogés en général (c'est-à-dire pas au sujet de patientes particulières) sur leur attitude face aux femmes enceintes célibataires. Tous les généralistes ont mentionné spontanément, selon les termes de l'un d'eux, qu'ils «vérifiaient si le mariage est envisagé et procédaient à partir de là».

Notons que si les questions a) et c) ont trait à la situation présente ou aux projets de la patiente, les questions b) et d) se rapportent à son passé. Beaucoup de femmes se sont étonnées du nombre de questions sur leur *passé :* combien d'hommes elles avaient fréquentés, comment se passaient les relations sexuelles avec le père présumé, quels contraceptifs elles avaient utilisés, etc. Certaines ressentaient cette attitude du médecin comme du voyeurisme et la trouvaient parfaitement inapte à résoudre leurs problèmes présents et futurs. Comme dit l'une d'elles : «... Qu'est-ce que ça peut faire les contraceptifs qu'on utilisait ? Ça n'a pas marché, non ?».

Du point de vue du médecin, ces questions ayant trait au passé semblent destinées à établir un profil général de la patiente (du type «c'est le genre de fille qui...») duquel on pourra tirer diverses déductions. Ces questions, en revanche, ne semblent pas pertinentes pour les femmes mariées parce que «tout le monde sait» (et en particulier les médecins) à quoi ressemblent les relations conjugales, y compris sexuelles. Par contre les relations sexuelles de la femme célibataire semblent faire problème, il faudra en connaître la nature et la fréquence.

Il est très peu probable, par exemple, que l'on demande à une femme mariée :

«Qui est le père de votre enfant ?»

«Quel genre de rapports aviez-vous avec lui au moment de la conception ?»

«Le voyez-vous toujours ?»

«Quand avez-vous commencé à coucher avec votre mari ?»

Bien sûr, il peut arriver que l'on pose ce genre de question mais uniquement s'il apparaît que la patiente n'est pas une femme «normale».

Certaines avaient prévu ces questions. Lorsqu'elles avaient pris la décision de consulter un médecin, elles appréhendaient particulièrement d'avoir à parler de leur mode de vie, de leur sexualité, leurs relations et leurs motivations profondes. Elles craignaient en effet qu'à partir des données «enceinte et célibataire» on ne les enferme dans une image de femme aux «moeurs légères».

Pour quelques unes cette appréhension était justifiée. Les médecins réagissaient à partir d'une idée de la femme célibataire radicalement différente de la femme mariée en ce qui concerne les relations sexuelles, censées être différentes en quantité et en qualité. On en juge par ce commentaire d'un généraliste à propos d'une femme enceinte souffrant de trichomonas :

> «Je veux dire... c'est une simple vaginite à trichomonas, ce qui est une infection tout à fait courante chez les couples qui ont des rapports sexuels, qu'ils soient mariés ou non. Mais le fait qu'elle ait ça... c'est vraiment en fonction des rapports sexuels et elle n'est pas mariée, donc nécessairement elle a des moeurs faciles».

On se renseigne sur les intentions de mariage parce que si la patiente doit bientôt se marier la «gestion» de la grossesse sera simplifiée. Si la patiente n'a pas l'intention de se marier c'est le signal que quelque chose ne va pas, que l'enfant n'est pas désiré. Plusieurs médecins ont dit avoir successivement évoqué le mariage, l'adoption, la possibilité de garder l'enfant, l'avortement ; une réponse positive sur l'un de ces points annulait les questions suivantes. La question du mariage était posée en premier : si la patiente devait se marier, le médecin ne mentionnait pas les autres possibilités et ne cherchait pas à savoir si la grossesse était désirée ou non ; il passait à l'examen médical, prescrivait les soins etc. Si la patiente n'avait pas l'intention de se marier, le médecin soulevait les autres possibilités comme si la grossesse était nécessairement un problème.

Les patientes ont conscience que les diverses solutions proposées s'excluent l'une l'autre aux yeux des médecins. Ce qui peut les amener à mentir sur leur situation pour arriver à la solution désirée. Un bon exemple est le cas d'une femme qui a une liaison stable, a l'intention de se marier, mais ne désire pas d'enfant. Si elle veut interrompre sa grossesse elle se verra contrainte de dissimuler ses véritables relations avec le père présumé. Ainsi :

> *Pat* : «John et moi nous avons décidé de nous fiancer le premier juin: Et il dit, enfin il m'a dit à peu près : si tu vas voir le gynécologue tu ne peux pas lui dire comme ça «je vais me fiancer» parce que cela veut dire que tu vas te marier. Et j'ai dit, «ben oui, c'est vrai». Parce qu'il dirait : pourquoi voulez-vous interrompre la grossesse puisque vous allez vous marier de toute façon ?»

Le gynécologue lui demanda en effet si elle prévoyait de se marier et elle répondit qu'elle n'avait pas l'intention d'épouser le père parce qu'il était trop jeune etc. Le médecin accepta la demande d'avortement et une semaine après l'opération la jeune fille se fiança officiellement.

La situation est inverse dans le cas de Jenny qui désirait garder l'enfant mais ne voulait pas épouser le père. Son médecin lui suggéra l'avortement, qu'elle refusa, et pendant sa grossesse elle subit des pressions de toutes sortes pour se marier et

faire adopter son enfant. Afin de sortir de cette situation elle dut faire croire qu'elle allait épouser le père, mais après l'accouchement elle précisa que ce n'était pas du tout son intention. Elle avait beaucoup de difficulté à en convaincre les gens autour d'elle, d'autant plus qu'elle se disait attachée au père (qui voulait l'épouser). «Je l'ai dit, mais ils ne me croient toujours pas, vous savez. C'est comme se taper la tête contre un mur».

Pat et Jenny, dans leur expérience, et dans le témoignage qu'elles en donnent, séparent sexualité, mariage et maternité. Pat avait une relation stable, elle allait se marier avec l'approbation des parents des deux côtés, elle et son ami étaient satisfaits de leur vie matérielle et affective et ils avaient des relations sexuelles depuis longtemps. Mais elle ne voulait pas d'enfant : pour elle sexualité, mariage et maternité n'allaient pas nécessairement ensemble. Mais pour convaincre le gynécologue qu'elle ne voulait «vraiment » pas d'enfant elle a dû faire croire qu'elle ne voulait pas se marier.

Pour Jenny non plus la sexualité, le mariage et la maternité ne sont pas inséparables. Elle désirait des rapports sexuels ; elle était heureuse d'avoir un enfant ; mais elle ne voulait pas se marier, et pour elle le mariage correspondait à des motivations qui n'ont rien à voir avec la maternité.

Lorsqu'on examine les dossiers de gynécologues, leurs notes de consultation et les lettres envoyées aux généralistes dans les cas où l'avortement est demandé, on constate que le mariage est bien perçu comme le problème central :

> *Cas d'Anne* : «J'ai vu notre jeune lycéenne de seize ans, enceinte d'un mécanicien. Aucune anomalie physique et pas de maladie grave dans le passé
> Je pense qu'elle devrait sérieusement envisager d'épouser le jeune homme pour résoudre ses difficultés».
> *Cas de Janet* : «Notre impression est que cette jeune fille et son ami devraient se marier et que la grossesse ne devrait pas être interrompue. Le jeune homme semble désireux de l'épouser et elle a l'intention de continuer à le voir de toute façon».

Ici les médecins présentent le mariage et l'avortement comme les deux volets d'une alternative et le mariage comme la «solution» de la grossesse problématique.

L'importance de la situation de famille pour celles qui n'envisagent pas l'avortement est tout aussi manifeste. Dans un centre prénatal important, par exemple, les noms des femmes célibataires inscrites sur la liste de jour sont suivis d'une astérisque les signalant à l'attention. A toute femme célibataire on demande systématiquement si elle désire voir une assistante sociale, et si elle répond «non» on lui donne une carte avec le nom et le numéro de téléphone d'une assistante sociale. Une femme mariée, en revanche, n'est mise en contact avec l'assistante sociale que si elle le demande elle-même ou si le personnel du centre la catalogue comme cas social. Après l'accouchement les femmes non mariées tombent dans la catégorie des patientes «à risque» et on les suivra avec une attention particulière en ce qui concerne la prise de contraceptifs : chaque femme célibataire, avant sa sortie, est envoyée au service de consultation eugénique où on la conseillera sur les moyens contraceptifs. J'ai noté également, pendant une période d'observation à la clinique,

que les médecins consultants passaient en moyenne 4,1 minutes avec les femmes mariées et 5,7 minutes avec les célibataires pour des examens de routine.

Jenny racontait avec quelque ironie comment son médecin s'était répandu en commentaires compatissants sur son état légèrement dépressif et ses changements d'humeur. Lorqu'elle dit qu'elle pensait que ces symptômes étaient normaux à ce stade de la grossesse et dûs à des changements hormonaux, le médecin balaya ces considérations et montra que pour lui il s'agissait plutôt d'une attitude ambivalente vis à vis de l'enfant et de sa situation imminente de mère célibataire.

Valérie, qui était mariée, elle, fit part à son médecin de son état de dépression et de ses incertitudes à la perspective de sa maternité prochaine. Le médecin banalisa ces sentiments en les considérant comme intrinsèques à ce stade de la grossesse. Le refus de maternité exprimé par Valérie ne fut pas admis comme une information pertinente.

Il ne s'agit pas de critiquer cet établissement pour l'attention systématique qu'il porte aux problèmes potentiels des femmes enceintes célibataires. On pourra dire que c'est le fait d'une attitude responsable que de tenir compte des connaissances que l'on a des groupes «à risque» et de leur porter une attention spéciale. Cependant, les théories sur lesquelles on se base risquent de se trouver vérifiées par l'attitude même du personnel médical. Si on demande à une femme célibataire si elle est sûre de vouloir son enfant, si sa maternité ne lui pose pas de problème, il y a de fortes chances que l'on décèle effectivement des problèmes. De même, si on normalise complètement la grossesse chez les femmes mariées, si on la considère a priori comme désirable et sans problème, on a peu de chance de faire apparaître les problèmes et les incertitudes.

L'importance attaché au mariage comme solution à ces problèmes apparait le plus nettement dans les cas intermédiaires des femmes qui ont conçu hors du mariage mais se présentent mariées à la clinique. Ces femmes sont étiquetées «sans problème» et rentrent dans la catégorie normale des femmes mariées. Pourtant ces femmes pourraient formuler sur leur situation plus d'incertitudes, de craintes et de problèmes que les mères célibataires «habituelles». Certaines se sont mariées avant leur première visite au centre prénatal, d'autres pendant la période où elles fréquentaient le centre et d'autres sont restées célibataires pendant tout le temps de leur grossesse. Ce qui différenciait le plus ces trois groupes n'était pas leur perception de la situation, leurs relations familiales ou avec le père présumé, ou leur situation sociale/financière, mais les réactions du personnel médical et des travailleurs sociaux à leur égard.

Elizabeth, par exemple, avait seize ans lorsqu'elle est devenue enceinte. Elle attendit quatre mois avant de consulter un médecin, se maria très rapidement après confirmation de la grossesse et vécut avec son mari dans le trois-pièces de ses parents, le reste de la famille comprenant un frère plus jeune et une grand-mère. Elle fit part de son angoisse par rapport à la rapidité de son mariage, l'échéance de la maternité, ses craintes de ne pas désirer l'enfant, la difficulté de ses rapports familiaux et ses problèmes financiers. Mais comme elle était mariée au moment de sa première consultation au centre, on la considéra comme une femme mariée «normale», ravie d'attendre un enfant. Personne ne jugea bon de s'enquérir des

problèmes que pouvaient lui causer sa grossesse.

Barbara avait vingt-huit ans, diplômée de l'université, ex-assistante sociale. Elle vivait dans une grande maison de banlieue chez ses parents qui l'entretenaient, avait choisi d'avoir un enfant et ne désirait pas se marier. Le personnel du centre manifesta beaucoup de sollicitude pour ses problèmes – dont elle affirmait qu'ils n'existaient pas. C'est précisément cela qui la fit juger irresponsable : le fait qu'elle ne cessait de répéter «tout va très bien, merci – je suis ravie d'avoir un enfant».

Dans ces exemples la perception par les femmes de leur propre situation est considérée comme tout à fait secondaire par rapport à l'opinion du corps médical, ce qu'il juge être la véritable situation et les véritables sentiments de l'intéressée, opinion basée sur la distinction entre mariées et célibataires. Certains entretiens avec des patientes qui avaient eu une fausse couche m'ont également permis de constater les variations de jugement sur les désirs de maternité supposés et le peu de cas qui est fait de l'expérience subjective des intéressées.

Voici ce que disait Joanna dans la salle d'hôpital après sa fausse couche :

> Q :«Qu'avez-vous pensé quand vous avez su que vous étiez enceinte ?»
> R :«J'étais contente. Je voulais vraiment avoir un enfant... C'est quand j'ai pas eu mes règles le deuxième mois. Mais je suis pas allée au docteur. J'étais très contente.»
> Q : «Et votre ami ?»
> R : «Oh, je lui ai dit. Il était content. Il voulait aussi un enfant.»
> R : «...eh bien je me suis rendue compte... j'ai pensé que j'allais perdre le bébé – j'étais toute bouleversée quand le docteur m'a dit que j'allais perdre le bébé... on va essayer encore – pour en avoir un autre... je voulais l'enfant.»

Selon le témoignage de Joanna, donc, elle et son ami étaient heureux d'attendre un enfant ; elle était extrêmement affligée de sa perte et prévoyait d'en attendre un autre le plus tôt possible.

Une infirmière de la salle exprima un tout autre point de vue. Selon elle, Joanna manquait de maturité, elle était «bizarre». L'infirmière raconta que la veille Joanna avait eu des petits saignements et avait dû «passer à table pour qu'on lui enlève tout ça» (autrement dit : avait dû subir un curetage pour achever l'avortement spontané) : elle était bouleversée, avait eu une crise de dépression et avait pleuré toute la journée. L'infirmière décrivit cet état d'affliction comme la preuve que Joanna n'aurait pas dû avoir son enfant de toute façon, et dit que c'était aussi bien qu'elle l'ait perdu étant donné son manque évident de maturité. Elle ajouta : «Vraiment, j'y renonce avec ces femmes-là.» Elle avait proposé la pilule à Joanna, selon l'habitude avec les femmes célibataires, ce que Joanna avait refusé car elle voulait toujours avoir un enfant. C'était encore un exemple de la «folie» de la jeune femme. Plus tard dans la conversation l'infirmière affirma qu'à son avis les sociologues qui étudiaient l'avortement n'avaient pas conscience de la culpabilité et de la détresse que ressentaient les femmes après un avortement volontaire, «aucune femme ne pouvant accepter tranquillement la perte d'un foetus».

Le témoignage d'une femme mariée qui avait eu également une fausse couche apporte un contraste instructif :

> «Je me souviens comme ils étaient tous gentils avec moi à l'hôpital. A ce moment-là j'ai pensé qu'ils étaient vraiment merveilleux. Ils étaient très compréhensifs. Ils s'occupaient de moi comme s'ils étaient sûrs que j'étais très affligée. Ils s'attendaient à ce que je le sois.»
> Q : «Et pour eux il était certain que vous vouliez des enfants ?»
> R : «Oh oui.»
> Q : «Et que vous voudriez recommencer ?»
> R : «Oh oui ; absolument. Oui, c'était... là-bas ils étaient très compréhensifs et pensaient que je voudrais essayer d'avoir un autre enfant – ils m'ont dit d'attendre six semaines pour essayer encore.»

Si ces témoignage n'ont que valeur indicative, ils montrent bien comment on prédit ou prête une attitude face à la maternité ou la perte d'un enfant en se basant sur la situation de famille de l'intéressée : distinction sociale et non biologique. Il est probable que si une femme mariée ne se montre pas affligée de la perte de son enfant, ni n'envisage d'en attendre un autre, le personnel hospitalier la considérera comme «bizarre» ou jugera qu'elle n'a pas un instinct maternel normalement développé. On pose simplement a priori que les femmes mariées veulent des enfants de par leur constitution biologique et psychologique.

C'est ce qu'illustre l'exemple suivant : une travailleuse mariée de vingt-neuf ans prenait la pilule depuis six ans en s'adressant à un centre de planning familial. Le personnel du centre exprima un malaise grandissant devant son intention affirmée de ne pas avoir d'enfant. Après une période d'allusions diverses on finit par lui dire directement qu'elle devrait avoir un enfant et qu'on était tout prêt à l'aider à surmonter son «problème» (qui était l'idée qu'elle ne voulait pas d'enfant ; elle eut beau assurer que son mari et son travail la satisfaisaient très bien, on ne l'en informa pas moins que son refus d'envisager la maternité pouvait n'être qu'une façon de se dissimuler ses insuffisances.

Une autre femme, de vingt-six ans, s'adressa au centre pour demander un diaphragme ; elle précisa qu'elle savait que cette méthode était moins sûre que la pilule mais qu'elle préférait en prendre le risque, la pilule provoquant chez elle des effets secondaires désagréables. Elle quitta le centre en larmes avec une ordonnance lui prescrivant la pilule : on lui avait dit qu'elle était irresponsable et que la pilule ne produisait pas du tout les effets secondaires qu'elle avait décrits. En revanche, un gynécologue affirmait dans une conférence sur les problèmes de stérilité en rapport avec la pilule qu'il fallait décourager une femme d'une vingtaine d'années sans enfant de prendre la pilule et lui prescrire plutôt les méthodes contraceptives moins sûres, car «si elle est enceinte, cela n'est pas très grave si elle est mariée».

Le problème ici n'est pas la contradiction entre spécialistes ou leur incohérence, mais que leurs concepts universels psychologiques et biologiques varient systématiquement selon la situation sociale ou familiale, la variable principale étant le fait d'être mariée ou célibataire. A la question «Qui veut des enfants ?» ils répondent d'un côté que «toutes les femmes veulent des enfants» et de l'autre que «seules les femmes mariées veulent des enfants».

Les travailleurs sociaux revendiquent eux aussi les concepts psychologiques universels du type : «Toutes les femmes désirent instinctivement avoir des enfants». Pour la plupart des assistantes sociales les femmes célibataires devraient faire

adopter leurs enfants pour le bien de tous les individus concernés. L'adoption en général soulève, bien sûr, des problèmes qui dépassent le cadre des références culturelles ordinaires – problème de l'abandon ; critères pour décider de l'incapacité des parents. Cependant les critères adoptés vis-à-vis des mères célibataires ne sont pas appliqués, dans la pratique, aux mères mariées.

Ici on usera de différents langages de motivations : l'un, valable pour les femmes célibataires, fera référence aux droits et au bien *de l'enfant* ; l'autre, valable pour les femmes mariées, fera référence aux liens du sang et à l'instinct maternel. Étant donné l'intérêt de plus en plus grand porté aux droits et au bien des enfants il se peut que dans l'avenir ces considérations soient reconnues comme valables pour *toutes* les mères et *tous* les enfants. Mais à l'heure actuelle deux langages coexistent, l'un applicable aux femmes mariées, l'autre aux célibataires, et une femme mariée trouvera probablement inconcevable de dire : «J'ai abandonné mon enfant pour son bien».

J'en donnerai pour illustration les propos d'une oratrice à une conférence organisée par l'assistance sociale sur le thème : «La mère célibataire et sa décision» (mes commentaires font suite aux propos de l'oratrice).

> «Une jeune fille peut décider de garder son enfant pour d'autres raisons que le bien de ce dernier.»

Combien de couples mariés décident-ils d'avoir des enfants pour le bien de ceux-ci ?

> «La jeune fille peut avoir des problèmes affectifs et cela peut être la première fois qu'elle se sent nécessaire. Toutes les femmes désirent en fin de compte le bien de leur enfant, mais toutes n'ont pas la capacité, la force et la discipline de prendre la bonne décision : l'assistante sociale devra voir la situation telle qu'elle est.»

Combien de femmes mariées ont des enfants pour se sentir «nécessaires» ? Combien de personnes mariées ont la capacité, la force et la discipline de prendre de véritables «décisions» dans le domaine des naissances, sans parler des décisions jugées bonnes par l'assistante sociale ?

Lorsque quelqu'un demanda si les intérêts de l'enfant étaient les mêmes que ceux de la mère, l'oratrice répondit :

> «Au bout du compte leurs intérêts se rejoignent. Toutes les mères, si elles regardaient la situation objectivement, se sentiraient mieux en faisant adopter leurs enfants.»

Mais il ne s'agissait pas de *toutes* les mères : seulement de cette partie d'entre elles qui ne sont pas mariées. Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle pensait de l'adoption pour les enfants d'une femme mariée dont le mari ne peut subvenir aux besoins et vivant dans de très mauvaises conditions, elle répondit que les assistantes sociales ne voyaient pas les choses sous cet angle et qu'il serait traumatisant pour une femme mariée d'abandonner son enfant.

La question rhétorique posée par une assistante sociale lors d'un autre débat : «Pourquoi l'adoption n'est-elle envisagée que pour les enfants illégitimes – pourquoi pas l'adoption d'enfants légitimes dans un certain nombre de circonstances ?»,

et les multiples implications qu'une telle question laisse entrevoir, illustrent l'importance des thèmes que je viens d'aborder.

Conclusion

J'ai posé le problème des attitudes vis-à-vis de la grossesse et de la maternité, de l'instinct maternel et des motivations attribuées aux individus ou reconnues par eux dans ce domaine. J'ai essayé de montrer que dans trois métiers «sociaux» – chez les médecins, les infirmières et les assistantes sociales – on considère la reproduction comme «naturelle, normale et instinctive» mais que cependant on rend compte des motivations et des comportements de façon radicalement différente pour les femmes mariées et les femmes célibataires. Quant aux femmes concernées, leur propre définition de la situation diffère bien souvent de celle qui leur est imputée par les agents de ces professions ou d'autres membres de la société, et ne recouvre pas la distinction établie a priori entre femmes mariées et femmes célibataires.

Les divers sentiments et opinions rapportés ici s'inscrivent, bien sûr, dans un certain contexte culturel et historique : à une autre époque ils se seraient exprimés différemment. Mais dans une situation de changements profonds et de renouvellement des langages de motivations, nous avons affaire à des langages différents et contradictoires selon les groupes sociaux. Les «spécialistes» dont nous avons parlé se réfèrent à un répertoire idéologique qui a pu être universellement accepté auparavant, dont les clefs sont l'instinct maternel et l'interdépendance entre sexualité, mariage et reproduction. Il se peut que ces explications et définitions eussent été, à une autre époque, également acceptées par les femmes elles-mêmes. Mais actuellement les femmes peuvent tenir un discours où la sexualité, le mariage et la reproduction prennent une place autonome l'un vis-à-vis de l'autre, tandis que les «spécialistes» maintiennent un ancien discours qui «tient» par son caractère tautologique.

Je n'ai pu faire ici l'analyse des déterminants sociaux des idéologies de la reproduction et des origines des langages de motivations. J'ai simplement pu indiquer les raisons pour lesquelles il ne paraît plus possible, à notre époque, de poser comme évidence la «reproduction normale». Cela m'amène à conclure que plutôt que d'accepter l'idée de motivations universelles dans le domaine de la maternité, les sociologues feraient mieux de s'enquérir auprès des individus – hommes et femmes – de leurs propres idéologies concernant la reproduction, ce qui motive leurs décisions dans ce domaine, quelles sont leurs raisons d'avoir ou ne pas avoir d'enfants. Ces témoignages doivent être pris en compte et constituer un objet de recherche. Il serait également intéressant, comme voie de recherche complémentaire, d'analyser les définitions données du mariage et du célibat, leur origine sociale et les idéologies qui s'y rattachent.

Références

Busfield, J., 1974. «Ideologies and Reproduction», *in* Richards (ed.), *Integration of the Child into a Social World.* Cambridge : Cambridge University Press.

Clavan, S., 1972. «Changing Female Sexual Behaviour and Future Family Structure». *Pacific Sociological Review*, 15 (3) : 295-308. July.

Davis, K., 1948. *Human Society.* New York : Macmillan.

Deutsch, H., 1947. «Psychology of Women – a Psychoanalytic Interpretation». *Motherhood*, vol. 2. Londres : Research Books.

Furstenberg, F.F., 1971. «Birth Control Experience among Pregnant Adolescents : the process of unplanned parenthood». *Social Problems* 19 (2). Fall.

Gill, D.G., 1973. *The Social Aetiology of Illegitimacy : its relationship to adoption and the status of women.* Thèse non publiée. Université d'Aberdeen.

Hern, W.M., 1971. «Is Pregnancy really Normal ?». *Family Planning Perspectives* 3 (I), Journal of Planned Parenthood Federation of America. January.

International Planned Parenthood Federation, 1972. *Induced Abortion.* Rapport de la rencontre présidée par les spécialistes de l'avortement de l'I.P.P.F., à Novi Sad, Yougoslavie, 24-29 juin 1971, approuvée par le Comité Central Médical de l'I.P.P.F. en février 1974.

Kitsuse, J.I., & Cicourel, A.V., 1963. «A Note on the Uses of Official Statistics». *Social Problems II* : 131-39. Fall.

Lessing, D., 1966. *A Proper Marriage.* St Albans : Panther Books.

Macintyre, S., 1973. *Classification of Social Factors by G.Ps.* Article non publié. August.

Mills, C.W., 1940. «Situated Actions and Vocabularies of Motive». *American Sociological Review* 5 (6) : 439-52. Réédité *in : School and Society.* 1971. Londres : Routledge and Kegan Paul, en association avec Open University Press.

Peck, E., 1973. *The Baby Trap.* Londres : Heinrich Hanau Ltd.

Schutz, A., 1964. «The Stranger : an essay in social psychology». *In : Collected Papers.* Vol. 2. La Haye : Martinus Nyhoff.

Scott, M.B. & Lyman, S.M., 1968. «Accounts». *American Sociological Review* 33 (I) : 42-62. February.

Thomas, W.I., 1928. *The Child in America.* New York : Knopf.

Young, L., 1954. *Out of Wedlock : a study of the problems of the unmarried mother and her child.* New York : McGraw Hill.

Zemlick, M.H. & Watson, R.I., 1953. «Maternal Attitudes of Acceptance and Rejection during and after Pregnancy». *American Journal of Orthopsychiatry* 23 : 576-84.

Zimmerman, D.H. & Pollner, J. (ed.), *Understanding Everyday Life.* Londres : Routledge and Kegan Paul.

Sally Macintyre, «Who wants babies ?»

«Normal» behaviour is deemed by sociologists and the general public alike as requiring no explanation. This refers back to the general ideology according to which only deviations from the norm are theoretical as well as social problems, and more precisely to a naturalistic ideology. This is especially visible in motherhood, where the fact that women get pregnant is attributed to an instinctual desire to have babies. The medical profession in particular upholds this view ; however it is questioned implicitly by their own practive where they work according to two contradictory principles : a) all women want babies b) only married women want babies. Thus the social character of this so-called maternal instinct is put in evidence.

Qu'en est-il des problèmes soulevés par Sally Macintyre, en France ?

Apparemment, on n'assiste pas de façon évidente en France à une telle pression médicale sur les femmes enceintes célibataires : il ne semble pas qu'on les encourage à avorter. On s'arrangerait plutôt pour qu'elles mettent leurs enfants au monde – dans les «hôtels maternels» – puis qu'elles les gardent ou les fassent adopter. La pression ne s'exprimerait donc pas sur la nécessité de l'avortement, bien au contraire :

> *Maison maternelle : «Le but auquel répond la création de ces maisons maternelles est* de prévenir d'éventuelles manoeuvres abortives *dictées, soit par des considérations morales, telle que la crainte du déshonneur et de la réprobation dont sont entourées les filles-mères, soit par des préoccupations matérielles en raison des charges pécuniaires que représente la naissance d'un enfant.»*
>
> *(extrait de* Maternité esclave, *p. 131)* [1]
>
> *(nos italiques)*

En France, on laisserait plutôt l'enfant naître, et on s'en occuperait après. Car un enfant de mère célibataire est considéré comme un enfant «à risques», *comme le montre précisément un projet de loi qui organise la surveillance médico-psychologique des enfants français. Les «enfants à risques» le sont suivant deux types de critères :*

– *médicaux (malformations...),*

– *sociaux (le premier critère est :* avoir une mère célibataire).

Ces «enfants à risques» sont fichés dès leur naissance, et suivis par une équipe médico-sociale [2].

L'intervention médicale en France se ferait donc, en ce qui concerne la «maternité célibataire» après la naissance de l'enfant. Et elle interviendra à la fois sur la mère et sur l'enfant.

On peut faire l'hypothèse que la différence entre la France et la Grande-Bretagne tient à plusieurs faits :

– *En France, la «libéralisation» de l'avortement est très récente ;*

– *l'idéologie naturaliste y est extrêmement virulente ; il existe et il se poursuit une politique pro-nataliste, ce qui fait de la France un cas exceptionnel dans le monde occidental. Des pays comme l'Angleterre et l'Allemagne se sont par exemple ralliés au non accroissement démographique ;*

– *la contradiction soulevée en Grande-Bretagne par un mouvement féministe en faveur des mères célibataires (donc en faveur d'une maternité hors contrôle paternel et hors du circuit familial) n'existe pas de façon dominante en France. En Grande-Bretagne, cette revendication entre probablement en contradiction avec le pouvoir familial traditionnel.*

1. Maternité esclave. *Les Chimères. Paris, U.G.E., 1975, 319 pages (coll. 10/18).*

2. *Loi n° 70-633 du 15 juillet 1970 (plus particulièrement articles 2 et 3). Décret n° 73-261 du 2 mars 1973. Circulaire n° 1358 du 13 juin 1973. Ils constituent le projet «G.A.M.I.N.» – Gestion Automatisée de la Médecine Infantile.*

Martine Le Péron

Priorité aux violées

Actuellement, dans le mouvement des femmes, la bataille juridique en matière de viol pose un problème politique important. Nous sommes affrontées à une contradiction : d'une part, nous nous battons contre le crime de viol, et nous révélons l'oppression spécifique qu'en tant que femmes nous subissons, en utilisant l'appareil judiciaire ; mais, d'autre part, nous devons nous confronter à la logique répressive de cet appareil : à son système carcéral, et, *surtout*, à sa misogynie virulente. Car le problème de la répression des violeurs ne peut être prioritairement le nôtre : c'est la défense des violées qui intéresse notre combat féministe. Et il est bien certain que sur ce point, notre lutte est à reformuler sans cesse, car de nouveaux éléments s'ajoutent chaque jour à notre dossier. En ce sens, ce que je vais dire aujourd'hui porte témoignage d'*un moment* de la lutte qu'en tant qu'avocate féministe j'ai choisi de mener contre le viol.

*

En octobre 1977, des femmes avocates et des femmes magistrats se sont rencontrées pour élaborer un texte commun concernant le viol. Ce projet n'a pu être mené à bien, des divergences ayant surgi concernant le problème de la répression du violeur.

Traditionnellement, et par vocation, les avocats détestent être partie civile, car ils ont choisi la défense. Ils souhaitent éclairer et justifier les motivations d'un criminel, parce qu'ils considèrent que ce sont les structures sociales qui conduisent à la criminalité ; on ne saurait donc faire abstraction du poids de ces structures lorsque l'on juge un individu criminel. En outre, les avocats ne veulent pas concourir à l'incarcération d'un individu, car ils dénient à l'institution carcérale toute utilité.

Or, en matière de viol, nous sommes contraintes de transgresser cette position, car nous devons faire comprendre aux hommes magistrats et aux jurés quel type de fait social est le viol et la spécificité des traumatismes qu'il engendre chez la victime. En ce sens, il m'apparaissait que notre devoir prioritaire d'avocates féministes était d'écouter et de faire entendre intégralement le discours de la femme violée, et de rendre compte aussi – si c'est le cas – de son souhait de voir incarcérer le violeur.

Il m'a été objecté deux choses. *En premier lieu*, que l'avocate devait observer une certaine neutralité par rapport à sa cliente, qu'elle devait lui faire «entendre raison». Selon cette thèse, le viol est certes «un crime injustifiable», mais dans la mesure où c'est la société qui pousse les hommes au viol, la répression ne peut-être politiquement utile : elle maintient la société patriarcale existante en déplaçant la responsabilité collective sur un bouc émissaire : «le violeur». En conséquence, les femmes avocates doivent avoir un discours différent du discours patriarcal pour démontrer qu'elles ne peuvent attendre une solution du recours aux assises car ce serait une solution du pouvoir, c'est-à-dire une solution «mâle».

En second lieu, l'objection a porté sur l'efficacité idéologique de la détention du violeur : n'était-il pas optimiste d'attendre de la prison un changement des mentalités ? Nous avons riposté que personne ne nous avait reproché de nous constituer Partie Civile pour défendre un salarié – lorsqu'il y avait eu un accident du travail causé par l'inobservation de la réglementation protectrice – et qu'au contraire, lorsque l'incarcération de l'employeur avait été obtenue, nous l'avions fêtée comme une victoire.

Cet argument a été rejeté sous le prétexte que l'analogie entre la lutte des classes et la lutte des femmes était illégitime : les femmes ne peuvent vouloir participer à l'anéantissement des hommes, alors que dans la lutte des classes, les exploités veulent la suppression de la classes des exploiteurs. Ce à quoi j'ai répondu que l'enjeu n'est pas pour nous l'anéantissement des hommes, mais la suppression des *rapports de force* tels qu'ils existent actuellement entre la classe des hommes et la classe des femmes.

Ce débat contradictoire n'est pas nouveau, ainsi que l'attestent les modifications intervenues entre 76 et 77 dans la pratique de SOS Femmes Alternative.

En 1976, nous écrivions pour préciser la position de la Ligue du Droit des Femmes en matière de viol :

> «Ce n'est pas l'emprisonnement de l'agresseur qui changera sa mentalité et qui lui apprendra qu'une femme est un être humain. Par conséquent, cette peine est inutile, puisqu'elle n'apporte rien aux femmes et ne fait

> pas évoluer les mentalités. La Ligue, en outre, refuse de se servir de l'institution carcérale. Cette solution sexiste permet sans doute à notre société de se débarrasser d'un problème qu'elle a créé elle-même en fabriquant des violeurs, mais il ne s'agit que d'un leurre. Si les femmes exigent que le viol soit dénoncé publiquement en tant que crime, c'est parce qu'elles souhaitent que tous, hommes et femmes, prennent conscience de l'importance de la violence sexiste dans notre société. Elles ne veulent plus apparaître comme des victimes, c'est-à-dire comme des sujets passifs, mais comme des êtres ayant une dignité sexuelle qu'elles entendent faire respecter et exprimer clairement en renonçant à toute vengeance inutile et notamment à l'emprisonnement».

Aujourd'hui, après la journée de la Mutualité, après avoir suivi ou plaidé de nombreuses affaires de viol, nous avons été contraintes d'abandonner cette position théorique car celle-ci s'avérait aller à l'encontre du souhait des victimes et même, croyons-nous, de la lutte des femmes.

Pourquoi et comment les femmes demandent-elles la justice ?

Pour affirmer leur droit à l'autonomie

Le viol peut être pour certaines femmes le révélateur d'une situation d'oppression ; Mme B. cadre, est un jour violée, alors que reconnue socialement, elle n'avait jamais senti qu'elle vivait dans une situation d'inégalité ; elle a vécu ce viol d'autant plus mal qu'elle était ce jour-là dans une ville qui est la sienne, où elle a fait des études, où elle connaît des gens, où elle travaille. Du fait du viol, elle s'est trouvée niée dans l'identité qu'elle croyait être la sienne depuis 30 ans, ce qu'elle n'a pu admettre. Du jour au lendemain, elle n'était plus maîtresse d'elle même, elle avait le sentiment que son corps pouvait être approprié par n'importe qui. Elle vient nous dire sa révolte et son refus de se soumettre à cet ordre. Elle veut que «justice lui soit rendue».

Avocates, nous devons informer les femmes violées des lenteurs de l'institution et du caractère pénible d'un procès pour viol. D'autre part, en tant que militantes, nous devons faire prendre conscience aux femmes qui viennent nous trouver des répercussions qu'un procès pour viol pourra avoir sur leur vie privée. Elles ne se doutent pas en effet qu'en affirmant leur désir d'autonomie, leur liberté de choisir leur partenaire quand elles le veulent, elles vont devoir affronter à la fois l'hostilité du violeur et celle de leur propriétaire officiel : mari, fiancé. Ce dernier ne peut leur reconnaître le droit de porter le débat aux Assises : pour lui, ce serait admettre par la même occasion qu'il n'a pas un monopole sur le corps de «sa» femme.

C'est à cette contradiction douloureuse que s'est heutée Mme H. ; elle était mariée, mais elle prétendit que ce procès n'aurait pas d'incidences sur sa vie de couple : son mari, directeur financier était un «féministe» ; elle avait été professeur de géographie, mais venait d'abandonner son poste pour élever son enfant. A

l'entretien suivant, avec l'avocate, M. et Mme H. décidèrent d'opter pour un procès public, c'est-à-dire un procès militant s'accompagnant de publicité. Trois jours plus tard, Mme H. en pleurs téléphona, son mari lui interdisait de se constituer Partie Civile.

Il s'agit de briser la culpabilité des femmes qui permet l'occultation du viol.

Nombreuses sont les femmes qui, parce qu'elles se sentent coupables, n'osent pas porter plainte. Elles disent : j'ai eu tort de ne pas me comporter comme n'importe quelle femme. Si je ne m'étais pas trouvée dans la rue à 1 heure du matin, je n'aurais pas été violée. C'est la raison pour laquelle elles cherchent constamment à se justifier. Ainsi une femme ayant été violée à Barbès, s'est crue obligée d'expliquer qu'elle allait y chercher un emploi, qu'elle était une fille correcte, etc. Or, une femme à qui l'on dérobe son portefeuille ne jugera pas opportun de se justifier pour expliquer sa présence sur les lieux du vol.

Donc, les femmes sont affrontées à des contraintes qu'elles ne peuvent transgresser sous peine de viol. Quand elles se sont refusées matériellement à les respecter, elles s'accusent d'imprudence, voire se taxent de provocatrices : elles acceptent donc, sur le plan idéologique, que leur vie soit régie par ces contraintes. D'où leur sentiment de culpabilité.

Parfois, pourtant, certaines femmes essaient de rejeter ces règles et refusent par exemple les enquêtes de moralité, même lorsqu'elles sont excellentes ; elles supportent de moins en moins bien certains compliments, comme ceux qu'avaient prononcés la femme de ménage d'une résidence, témoin de moralité, et venue affirmer que la victime «n'avait pas mérité d'être violée, car elle n'allait pas avec les garçons». Maintenant, c'est le genre de compliment que les femmes supportent de moins en moins bien, et l'idéal politique pour une avocate, ce sont justement ces femmes qui refusent les modèles, qui ne se laissent pas culpabiliser. Elles éclairent en effet la véritable condition faite aux femmes, et permettent à notre lutte de progresser. Elles disent : «Eh bien, non, je ne voulais pas me conformer à ce modèle, j'étais dans une boite de nuit, j'ai flirté avec un mec parce que cela me plaisait, j'ai eu un orgasme avec lui et puis je lui ai dit je ne veux pas que tu me pénètres, car aujourd'hui je n'en ai pas envie. Le type me dit alors : je vais te violer et je lui ai répondu, si tu me violes, j'irai porter plainte. Après, il me propose de me raccompagner à la gare avec ses deux copains et il m'a amenée sur une route départementale déserte et j'ai été violée par les trois».

Mme D., dans un premier temps, n'éprouvait aucune culpabilité. Elle affirmait son droit à la jouissance, son droit de refuser ce jour-là une pénétration qui n'aurait rien apporté de plus à son plaisir et dénonçait le fait que l'homme, au lieu de jouir par les moyens qu'elle lui offrait, s'était vengé par une appropriation sauvage et collective qui ne se justifiait pas par un désir irrépressible (le viol avait eu lieu environ une heure après son refus de pénétration).

Malheureusement, ayant été chassée du foyer dans lequel elle habitait, sous prétexte qu'elle n'avait pas une bonne moralité, elle rejoint sa province, et décide de

ne plus donner aucune publicité à cette affaire, ce qui est d'autant plus fâcheux que le renvoi aux Assises avait été obtenu. Si elle a abandonné la lutte, c'est parce qu'elle craint les foudres paternelles ; elle a donc pu trangresser l'interdit qu'ont les femmes d'être autonomes jusqu'au moment où elle est retombée sous le joug du pouvoir familial, car elle ne peut pas assumer financièrement son existence.

Il faut donc que les femmes soient suffisamment indépendantes financièrement pour pouvoir transgresser la toute-puissance familiale (qu'elle soit conjugale ou parentale). Seule cette indépendance peut leur permettre de dire : «je veux mener mon combat, aller jusqu'au bout, je suis capable», au risque de se retrouver seules. Pour combattre cette solitude inéductable, une solidarité doit s'instaurer entre les femmes. Le procès, parce qu'il s'y manifeste une communauté de situations de la femme violée avec la femme avocate (possible victime de viol) peut permettre l'établissement d'un dialogue.

Le procès aux Assises nous permet de dénoncer l'idéologie actuelle qui nie le viol

En premier lieu, nous remettons en cause la notion de «sexualité irrépressible» de l'homme. Cette «thèse» apparaît généralement dans les procès pour viol, lorsque l'avocat général, s'associant à la Défense (le paradoxe de sa position démontre encore la spécificité du crime de viol), essaie de trouver ce qui dans le comportement de la victime a pu aiguiser le désir du violeur, lui faire perdre son contrôle. Ce qui est sous-jacent à cette recherche, c'est d'abord l'idée que l'homme – du fait de sa nature – pourrait perdre tous les attributs ordinairement dévolus à l'être humain (raison, intelligence...), pour s'égarer en un ailleurs où ses pulsions les plus primaires le domineraient.

Cette biologie fataliste n'est évidemment que la stricte traduction – en des termes naturalistes – des rapports de force sans lesquels l'homme, dans la société actuelle, ne peut assumer sa sexualité. La sexualité de l'homme n'est «irrépressible» que lorsqu'elle a construit un rapport de pouvoir : l'homme dominant, la femme subissant. Lorsque ce rapport de pouvoir diminue parce que la femme a atteint un certain degré d'autonomie, l'homme peut devenir impuissant.

La création de ce rapport de force, qui fait du viol un rapport sexuel parfait, est revendiquée par Eon Ekis :

> «Dans le comportement amoureux, si l'on tient compte de la femme, comment conciliera-t-on le minimum de dignité d'un homme avec le fait que la décision finale, celle qui autorisera ou interdira l'union physique, appartient dans tous les cas à la femme. L'homme demande la femme accorde ou refuse. En demandant, l'homme perd ses qualités intellectuelles, sinon autres, de mâle. Il se dévirilise, en quelque sorte... Le violateur ne sollicite ni ne mendie. Il exige à peine et ne demande rien, car il se sentirait également offensé et humilié d'un agrément qui lui serait donné, que d'un refus qui lui serait opposé. En vérité, c'est ce qui lui permet de conserver sa noblesse native d'homme, il *prend*».[1]

1. Éon Ekis : *De l'homme, de la femme et de la violence dans son comportement amoureux*. Paris, Losfeld, 1966.

Cela explique que le violeur moyen soit blanc, marié, père de famille, qu'il ait entre 25 et 40 ans, qu'il travaille. En une année, sur 12 dossiers que j'ai plaidés, il y avait parmi les violeurs un assureur, deux ingénieurs, un médecin, un proviseur, un commerçant, un représentant de commerce, un contremaître, un enseignant. En revanche, les hommes du Lumpen-prolétariat ont beaucoup de difficultés à violer si ce n'est collectivement. En ce sens, la grande terreur des gens de gauche n'est pas légitime, puisqu'elle méconnaît le rejet social dont sont victimes les travailleurs immigrés (qui constituent en France le Lumpen-prolétariat), et qui leur rend difficile voire impossible la construction d'un rapport de pouvoir.

En second lieu, le débat aux Assises nous permet de dénoncer le mythe de la femme heureuse du viol. La grosse justification du violeur moyen est de dire «moi, je ne viole pas, je n'ai fait que provoquer son désir». C'est ainsi que dans une affaire plaidée à Metz, le violeur, Docteur en Sciences économiques, ingénieur des mines, a eu cette phrase superbe «oui, je sais, j'ai mal fait, mais je vous assure qu'à la fin elle a joui», ce qui annulait à son sens le viol. Bien plus, la victime aurait dû le remercier.

Ce qui permet de nier la réalité du viol, c'est d'affirmer que les femmes aiment être dominées. Subissant l'influence judéo-chrétienne, les femmes se sentiraient coupables de jouir. Au contraire, dans les rapport de viol, elles n'auraient pas à se préoccuper de ce problème ; ce serait donc le rapport sexuel parfait.

Dans une affaire que j'ai plaidée à Clermont-Ferrand, le bâtonnier qui plaidait pour le violeur a demandé le huis-clos dans l'intérêt de la victime. Toute sa plaidoirie consistait à dire : «mais, qu'est-ce qu'elle a eu de la chance d'être violée par de beaux gars comme ça. Certes, c'est une femme mignonne, mais regardez les violeurs et vous vous apercevrez qu'elle n'a pu y prendre que du plaisir ; dès lors peut-on parler de viol ?»

A cet «argument» se joint celui qui concerne l'évolution des moeurs : «elles ont voulu la pilule, puisque coucher avec quelqu'un ce n'est plus répréhensible, elles ont eu ce qu'elles cherchaient. Finalement, depuis la contraception, elles n'ont plus à se plaindre s'il y a viol, car puisque elles ne demandent plus la protection, il faut qu'elles assument le fait de vivre dans un monde sexué». Il ne viendrait pas à l'idée de cet homme que les femmes puissent avoir des désirs propres. Il ne voit qu'une liberté, celle des hommes, qu'il définit comme le droit d'user du corps des femmes comme ils l'entendent.

Car c'est le *mépris* souverain pour notre propre existence, notre droit à être, qui se cache derrière les arguments du «désir des femmes» et de la «libéralisation des moeurs». C'est ce qui apparaît clairement dans l'affaire suivante : le violeur niait les faits. Pourtant, il avait fait preuve d'une violence extrême, avait brûlé la victime autour du pubis ; mais il disait : «je ne l'ai pas pénétrée, je lui ai donné une gifle car elle vomissait et cela me degoûtait et c'est parce que j'ai refusé de la pénétrer qu'elle a porté plainte». Lorsqu'il lui fut demandé d'expliquer la présence des brûlures autour de la région pubienne, le fait que la victime avait mis le feu à l'intérieur de la caravane pour pouvoir s'enfuir, etc., il nous dit : «mais de toutes façons, a-t-on retrouvé du sperme dans son vagin ?» Effectivement, une analyse avait été faite et il n'y avait pas eu de sperme ; et le violeur de dire : «C'est bien la

preuve que je ne l'ai pas violée, vous ne vous imaginez quand même pas, Monsieur le Président, que j'aurais pris des précautions si je l'avais violée». La haine reflétée par ces propos n'appelle aucun commentaire.

Les féministes et le recours à la justice

Les féministes ont de plus en plus affaire à la justice, par exemple dans les procès de discrimination dans le travail. Nous serons de plus en plus amenées à détourner de leur objectif des textes, et à en créer un certain nombre de spécifiques, de façon à faire éclater les contradictions dans lesquelles nous sommes enfermées. Il s'agit donc d'utiliser la justice non seulement comme tribune, mais aussi comme possibilité d'exiger.

Actuellement et de plus en plus, des procès présentés comme perdus ne sont plus acceptés comme tels par les femmes. Pour gagner dans les procès, il faut créer un rapport de force, c'est-à-dire que les féministes doivent créer une solidarité et démontrer qu'il s'agit d'un problème collectif : il faut faire pression sur la justice. La «sérénité des débats» ne peut que nous desservir. Nous sommes des perturbatrices, il faut nous donner les moyens de déranger ou d'ébranler collectivement cette société. Il faut savoir que les magistrats ne rendent pas la même justice selon que la salle est pleine ou vide. Par exemple, les ouvriers du «Parisien Libéré» qui ont occupé leur usine pendant un an et qui tentaient d'arrêter la diffusion de ce journal en en brûlant les exemplaires ont été relaxés alors que la salle était pleine.

La répression des violeurs

La répression est liée à un moment de notre lutte et c'est en ce sens que l'on doit la considérer. Pour le moment, en tant qu'avocates féministes, nous ne pouvons pas nous prononcer pour ou contre, sauf dans certains cas particuliers lorsqu'il en va de la sécurité de la femme. Ainsi, dans une affaire qui sera plaidée à Bobigny, on a la certitude que Monsieur F. aussitôt sorti de prison, tuera sa femme... Pour assurer la défense de Madame F., et bien qu'elle soit partie civile, l'avocate doit informer les jurés de l'existence de ce danger de mort pour Madame F.

En ce qui concerne le viol, le problème du danger se pose aussi : bien-sûr, le violeur ne retournera pas à nouveau violer sa victime, mais peut-être violera-t-il une autre femme. Et même s'il ne violait plus, la question se pose de savoir si l'incarcération est actuellement nécessaire.

Le violeur, qui est répétons-le un homme moyen, marié, père de famille, est un agent qui maintient les structures de notre société patriarcale. Les femmes vivent en effet dans la peur du viol, elles ne peuvent donc avoir que des velléités d'indépendance ; si l'on imaginait effectivement que les femmes puissent circuler librement, voyager, etc., cela impliquerait une redéfinition des rapports hommes-femmes, des rapports de travail. Ce serait la fin de la descrimination. Dans la mesure

où le violeur maintient cette structure sexiste, la justice patriarcale ne comprend pas pourquoi elle le réprimerait.

Pourquoi la justice réprimerait-elle le violeur ?

Le fondement de la répression est l'intérêt social, c'est-à-dire le trouble qu'apporte un crime aux structures mêmes de la société ; on réprime non pas en fonction de la gravité d'une infraction, mais parce que cette infraction peut troubler gravement l'ordre social (c'est pourquoi les infractions contre les biens sont encore si sévèrement réprimées : elles portent atteinte à la propriété).[2]

Or le violeur n'apporte aucun trouble social, bien au contraire, il conforte cet ordre social. A partir du moment où il conforte cet ordre social, pourquoi le réprimer ? C'est une notion que le Pouvoir a comprise, puisqu'il a aménagé pour tous les délinquants sexuels une prison modèle, Casabienda en Corse, dans laquelle le régime est particulièrement doux, par rapport aux autres prisons.

Il ne faut pas me faire dire ce que je ne veux pas dire : je souhaiterais, bien-sûr (pour le moins) que toutes les prisons soient des Casabiendas, mais je trouve particulièrement révélateur que notre société ait fait un effort financier important uniquement pour ce que l'on appelle les délinquants d'ordre sexuel ; cela signifie certainement qu'elle considère que ces individus sont facilement socialisables. C'est l'aveu même que le violeur n'est pas un individu qui a la bave entre les dents, un anormal, c'est au contraire le prototype de l'homme moyen qui pousse sa logique jusqu'au bout. Il y a peut-être quelque chose qui ne va pas dans la mesure où lui, il passe à l'acte alors que beaucoup n'ont que des vélléités ou des fantasmes de viol. Ce que je veux dire, c'est que lorsqu'on est quasiment assuré de l'impunité, on passe à l'acte. J'ai été très frappée par une émission de T.V, dans laquelle on faisait une télé trottoir ; la question posée était : que pensez-vous des violeurs ? Et un des types a dit : «Violer une femme c'est facile, je vais vous expliquer : il faut la faire tomber et une fois qu'elle est tombée, vous lui tenez les jambes et vous verrez ce qu'elle peut faire, rien». De la façon dont il expliquait ça, c'était tellement cohérent qu'on avait l'impression qu'il avait derrière lui une très longue pratique. Si le violeur est assuré de l'impunité s'il passe à l'acte, s'il sait qu'il risque fort peu de choses, pourquoi se gênerait-il ?

La «valeur d'exemple» est certes faible (encore qu'*elle soit essentielle pour les femmes* car elle les amènera à dénoncer les viols), mais on peut espérer un changement idéologique à partir du moment où il y aura la répression. Le fait d'être en prison ne modifiera en rien le comportement des gens, mais au plan politique *général*, la fonction de la prison pourrait être de démontrer qu'en un endroit donné, des gens sont isolés parce qu'ils ont eu un comportement anti-social.

Sur le plan politique, dire que le viol mérite une condamnation, c'est reconnaître que c'est une pratique antisociale ; c'est donc participer à la transformation des structures patriarcales. Le problème se pose à nous de savoir quelle façon nous avons, dans la société actuelle, de concrétiser cette condamnation.

2. cf Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975 (bibl. des Histoires).

Historiquement, le but de la prison c'est de mettre à l'écart, mais c'est aussi la peine qui s'est substituée au supplice. Jadis, on marquait les condamnés dans leurs corps et le Monarque voulait ainsi manifester qu'il avait le droit de disposer du corps d'un sujet (dans le même temps qu'il donnait à voir au peuple l'étendue de son absolu pouvoir). A cette façon très réglementée mais inhumaine s'est substituée l'incarcération.

Quand les victimes de viol demandent la répression des violeurs, c'est parce qu'ils les ont niées dans leur corps et que par l'incarcération, elles obtiennent une sorte de réparation physique. Il nous est difficile pour le moment d'«inventer» des peines, puisque la prison s'est seule imposée en Occident (alors que d'autres modèles de punition, plus «doux» et «humains», avaient été proposés par des réformateurs). On ne peut pas nous reprocher d'être insérées dans une logique répressive constituée par la Société. Bien sûr, nous voulons lutter contre l'appareil carcéral, mais conjoncturellement, nous avons à nous défendre contre le crime de viol. Il y a des contradictions dans notre lutte, mais il y a aussi des priorités. Ces priorités nécessitent sans doute d'autres moyens d'action, qu'il nous faut chercher *toutes* ensemble. Cela ne signifie pas pour autant que nous devons abandonner la lutte juridique telle que nous la menons depuis quelques années. Certes, certain violeur à Beauvais a été condamné à une lourde peine. Mais la teneur des débats montre très clairement que c'est *contre nous* que cette condamnation est intervenue : aucun de nos arguments n'a été entendu, notre lutte n'a nullement été comprise. Bien au contraire, la répression a servi à (et s'est étayée sur) le maintien de la femme violée *dans son statut d'objet*. Le violeur a été réprimé pour s'être approprié un sexe qui appartenait au mari, au fiancé, au père, mais en aucun cas à la femme.

De plus, il faut signaler que *cette lourde condamnation demeurera probablement exceptionnelle, et que la justice continuera à défendre les violeurs et à traquer les violées* [3].

Dès lors, si nous voulons que notre lutte aboutisse à la transformation des rapports de pouvoir, existant actuellement entre hommes et femmes, nous devons exiger que les jurés des cours d'Assises soient exclusivement des femmes. Elles seules sont capables de comprendre ce que signifie pour une femme le traumatisme de viol. Elles seules sont capables d'entendre notre discours car elles seules savent que la répression du viol ne s'intègre pas dans la lutte générale contre la violence, elles seules sont capables de comprendre qu'il s'agit d'un crime politique contre la classe des femmes à laquelle elles appartiennent.

Exiger des jurés exclusivement femmes contribuera en outre à renforcer notre solidarité, car c'est affirmer que le viol n'intéresse que les femmes, cela nous permettra de désigner clairement notre ennemi : les structures patriarcales d'une société qui nous refuse le droit d'exister.

3. Par exemple, à un procès aux assises du Morbihan, Évelyne, 16 ans, violée par six hommes, a été traitée en accusée (cf. l'article dans *Libération*, «Six violeurs et une victime : 'on n'a pas mesuré les conséquences'», 16 mars 1978, p. 6).

Martine Le Péron, «Priority to the rape victims».

In the legal battle against rape, it is the defence of victims *which is our first and foremost concern. Going to court in rape cases is useful insofar as it poses, in a contradictory fashion, the question of the repression of rapists.*

De la reproduction des violeurs...

*A une femme lui demandant conseil à propos des jeux sexuels entre son petit garçon, 4 ans et demi, et le cousin de celui-ci, 8 ans, et ne voulant pas risquer une maladresse, Françoise Dolto a répondu (*France-Inter, *émission du 27 mars) :*

1) Qu'elle «s'étonnait que cette dame n'en ait pas parlé à son mari...» (le message ne faisait pas mention du mari, ni en ce sens ni dans un autre d'ailleurs). Ce fut la toute première remarque *de Françoise Dolto.*

2) Que cette dame devait faire en sorte (on va voir comment) que le petit garçon de 8 ans comprenne que son petit garçon à elle (de 4 ans), je cite, «n'était pas quelque chose de passif : un bébé, un chat, une petite fille... *et que s'il voulait s'amuser à ça,* il devait prendre une petite fille... *Que, quand il serait grand,* il prendrait une fiancée *à qui,* si elle voulait bien, *il pourrait faire ça...» (je n'ai pu m'empêcher, intérieurement mais avec passion, d'être reconnaissante à Françoise Dolto de cette part d'autonomie qu'elle n'a pu s'empêcher de nous consentir, et ceci en dépit des apparences).*

3) Que, de toutes façons, c'était au père-du-garçon-de-huit-ans d'en parler à celui-ci... Dans le trouble de mes idées qui a suivi, je crois avoir compris cependant qu'il serait bien précisé au garçon qu'«on n'en parlerait pas à ses parents».

4) Car, et au cas où la chose n'aurait pas été bien entendue, «tout ceci est une affaire d'hommes» qui justifiait l'interdiction faite à la mère de recevoir désormais les confidences de son fils en lui enjoignant de remettre à l'avenir l'affaire entre les mains du mari-père («sous le grand chêne» de la justice patriarcale ?). Dans la foulée, interdiction était également faite à l'enfant (de 4 ans et demi !) d'en référer désormais à sa mère, «ceci ne la regardant pas».

C.C.P.

LE GROUPE PHALLOCRATIE ET MISOGYNIE

APPELLE A LA GUERRE TOTALE!!!

Le monde est devenu trop petit pour pouvoir supporter plus longtemps ce fléau,cette vermine la femelle.

La réponse à tous les maux de la terre sera trouvée lorsque la femme sera employée à la seule et unique fonction pour laquelle elle a été créée:la reproduction!!!

NON au droit de vote pour ces salopes!

NON aux études intellectuelles,trop subtiles et abstraites, pour le cerveau ramolli et imbibé d'une femme!

Chaque jour ces bêtes à reproduction imbéciles tuent au volant de voitures l'intelligence et la beauté réunis c.a.d des "Hommes"!

Retirons immédiatement le permis de conduire à tous ces résidus humanoïdes dénommés,femmes.

Interdisons aux femelles de lever le regard sur les "Hommes"!

Réhabilitons le viol,cet acte de bonté et de pitié,vis à vis de ces chiennes puant la sécrétion vaginale!

ATTENTION TROU VAGINAL MONTE SUR PATTES

. LE G. P. M. VA TE BITER!!!!!!!!

Tract distribué dans plusieurs hôpitaux parisiens
rédigé par le GUD - Avril 1978

Monique Plaza

Nos dommages et leurs intérêts

Depuis plusieurs années, nous nous battons afin que le viol soit reconnu comme un acte violent commis par la classe des hommes contre la classe des femmes. Cette lutte est difficile, car nous avons contre nous l'appareil judiciaire et, au-delà, la conception idéologique qui prévaut en ce qui concerne le viol : le viol serait un «acte sexuel» commis par un homme *avec* une femme ; le non-consentement de la femme constituerait le seul illégalisme de la pratique du viol [1]. Dans la plupart des cas, le non-consentement de la femme est nié, et la Justice tend à prouver que l'acte sexuel était désiré, appelé, cherché par la femme. En parallèle à ce désir supposé de la femme, les énoncés (de la Justice, des mass media...) affirment une certaine *image de l'homme*, prédateur naturel aux instincts sexuels surdéveloppés [2].

1. Je dis «le seul» car pour moi l'illégalisme ne réside pas là seulement (je dirais même : pas là du tout). En effet, qu'est-ce que «consentir», sinon adhérer à, permettre, une situation imposée par un autre, situation qui est *le fait de l'autre*. Dans le cas du viol, le «consentement» serait l'acceptation de l'objectivation, de la violence qu'un autre vous inflige. La notion de «non consentement» est le seul illégalisme reconnu, alors que *c'est la possibilité du dispositif de viol qui devrait être hors la loi*. Or ce dispositif, ne l'oublions pas, est légal :

«Le mariage, en vertu des obligations qu'il impose aux époux, autorise le mari à accomplir sur sa femme, même malgré elle et par violence, l'acte conforme aux fins du mariage. Il ne lui permet pas en revanche d'obtenir par la violence des relations contre-nature.» (extrait du *Répertoire pratique* du Dalloz, p. 13, cité dans *Le programme commun des femmes*, présenté par Gisèle Halimi, Paris, Grasset, 362 pages, page 205).

2. Cf. dans ce même numéro, les articles de Martine Le Péron, «Priorité aux violées», et de Gisèle Fournier et Emmanuel Reynaud sur «La Sainte Virilité».

Nos dénonciations semblent avoir été partiellement entendues. Un certain (petit) nombre de membres de l'Intelligentsia-Aile gauche reconnaissent que le viol est une violence, et que la lutte que nous menons contre lui est politiquement légitime. Ainsi Michel Foucault, ou David Cooper, connus pour leur interprétation subversive des relations de pouvoir dans la société contemporaine, dénoncent la violence du viol et débattent des stratégies à mettre en oeuvre (sur le plan juridique essentiellement) pour en combattre les effets. Malgré l'estime que je porte à Cooper et à Foucault, je dois dire que leurs arguments, loin de fournir un étayage théorico-politique à notre lutte, dénotent au contraire une clôture, un «grand renfermement», d'autant plus pernicieux qu'ils sont par ailleurs, et pour une part, *abstraitement* (idéalistement) justes. Il me semble qu'une *idéologie new look* est en train de se constituer actuellement en ce qui concerne le viol – idéologie certes plus raffinée que la traditionnelle, mais dont le danger est de nous enfermer dans une «double contrainte» [3] du plus redoutable effet politique.

Je voudrais m'attacher ici à démonter cette double contrainte. Il est important que nous n'entrions pas dans sa logique paradoxale, pour poursuivre notre bagarre en analysant certes les contradictions de notre lutte, mais sans reculer d'un pas.

*
* *

Le «Collectif Change» a publié en octobre 1977 un volume intitulé *La folie encerclée* [4]. Y sont retranscrits une série de débats portant sur des thèmes en rapport avec la répression (en particulier psychiatrique). L'une de ces discussions a particulièrement retenu mon attention, car elle traite du viol. C'est Michel Foucault qui l'introduit :

> «Il y a actuellement en France une Commission de réforme du Droit pénal. Qui fonctionne depuis plusieurs mois déjà (dans l'hypothèse d'un changement de gouvernement ?), et a pris des décisions sans importance jusqu'à présent. Ma surprise, c'est que, de sa part, on m'a téléphoné. En me disant : voilà, on est en train d'étudier le chapitre de la législation sur la sexualité. On est très embarrasé, et l'on voudrait savoir ce que vous pensez là-dessus... (...) ...il y a deux domaines qui pour moi font problème. Celui du viol. Et celui des enfants.»
>
> (*La folie encerclée*, pp. 98-99)

3. Processus décrit par la psychologie anglo-saxonne, et central dans l'antipsychiatrie anglaise, pour rendre compte du caractère paradoxal d'un message émis. Celui-ci est structuré de telle sorte qu'il affirme quelque chose, affirme quelque chose sur son affirmation ; ces deux affirmations s'excluent. Dans la relation parents-enfants, ce processus pourrait être producteur de folie.

4. Change, *La folie encerclée*, Paris, Seghers/Laffont, octobre 1977, 230 pages, n° 32-33.

La question du viol est évoquée, on le voit, sur un mode très orienté. D'une part, elle est envisagée par rapport au thème de la pénalité, donc plutôt *du côté du violeur,* et, d'autre part, elle s'inscrit dans le problème général de «la sexualité». Cette orientation ne va pas être sans conséquence sur le débat.

A mon sens, l'embarras de M. Foucault tient à ce qu'il est pris dans une contradiction politique : le viol est un cheval de bataille important des féministes, qui ont dénoncé le fait qu'«en tout homme il y a un violeur potentiel». Or, qui parle ici, par la voix de M. Foucault ? Un philosophe célèbre, certes, mais un homme, aussi. Et cet homme, loin de déclarer son incompétence politique à parler en premier de ce problème, fournit une assertion «théorique» qui d'emblée présente une hypothèse comme une évidence et ce, sous la forme d'une espèce d'interdit :

> «On peut toujours tenir le discours théorique qui consiste à dire : de toute façon la sexualité ne peut en aucun cas être objet de punition.»
> (*La folie encerclée,* p. 99)

De prime abord, j'ai pensé : «c'est vrai». Il y a une telle certitude dans la formulation que M. Foucault donne de ce «discours théorique» qu'on se dit : c'est certainement légitime. D'où vient cette immédiate adhésion idéologique ? Apparemment, elle tient à deux faits. D'une part, nous ne supportons guère la notion de «punition» qui nous semble réactionnaire car elle est pour nous liée au thème de la répression. D'autre part, ça fait un certain temps que l'Occident gémit sur la répression sexuelle que nous infligerait la société puritaine et victorienne. Alors «sexualité» et «punition» ça fait immédiatement un effet négatif. Liaison à proscrire, association à rejeter...

Pourtant, passé ce mur d'évidence, on se pose une question : Quid de «la sexualité» ? Comme M. Foucault y a consacré un livre [5], nous pouvons nous y reporter pour comprendre ce que recouvre pour lui la notion de sexualité. La sexualité, dit M.F., est le produit d'un pouvoir sur le corps :

> «Ce pouvoir n'a ni la forme de la loi ni les effets de l'interdit. Il procède au contraire par démultiplication des sexualités singulières. Il ne fixe pas de frontières à la sexualité ; il en prolonge les formes diverses, en les poursuivant selon des lignes de pénétration indéfinie. Il ne l'exclut pas, il l'inclut dans le corps comme mode de spécification des individus. (...) Il produit et fixe le disparate sexuel. La société moderne est perverse ; non point en dépit de son puritanisme ou comme par le contrecoup de son hypocrisie ; elle est perverse réellement et directement.»
> (*La volonté de savoir,* pp. 64-65)

«La sexualité», c'est donc *le produit d'un pouvoir,* pouvoir qu'il faut définir selon M.F. en termes de

> «rapports de force multiples qui se forment et jouent dans les appareils de production, les familles, les groupes restreints, les institutions, servent de supports à de larges effets de clivage qui parcourent l'ensemble du corps social.»
> (*La volonté de savoir,* p. 124)

5. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité* 1, *La volonté de savoir,* Paris, Ed. Gallimard, 1976, 211 pages (Bibl. des Histoires).

et qui a développé, à partir du XVIIIème siècle, postule Foucault, quatre grands ensembles stratégiques à propos du sexe : «hystérisation du corps de la femme», «pédagogisation du sexe de l'enfant», «socialisation des conduites procréatrices», «psychiatrisation du plaisir pervers». Dans ces stratégies, dit M.F., ce qui est mis en oeuvre c'est *la production même de la sexualité.*

C'est donc cette sexualité – produit d'un dispositif de pouvoir dont les femmes s'avèrent des victimes privilégiées (et pas seulement à travers l'hystérisation de leurs corps !) – qu'il ne faudrait pas punir. Que devrait-on donc pénaliser ? :

> «et quand on punit le viol on doit punir exclusivement la violence physique.»
>
> (*La folie encerclée*, p. 99)

Si l'on comprend bien, il s'agit donc de faire en sorte que «la sexualité» échappe à la loi pénale. Il s'agit donc ici que la sexualité *c'est-à-dire le dispositif de pouvoir qui a comme objet d'appropriation privilégié le corps des femmes,* que cette sexualité donc ne soit pas interdite, mais que la «violence» seule le soit :

> «et dire que ce n'est rien de plus qu'une agression et rien d'autre.»
> (*La folie encerclée*, p. 99)

Cette phrase dénégative de façon répétitive éveille l'attention. Que connotent ce «rien de plus», ce «rien d'autre», sinon l'affirmation en creux d'*une spécificité de la violence du viol* ? Affirmation qui se dérobe et se cache derrière la négation. Qu'est-ce qui est ici méconnu ? Quels sont les enjeux de cette méconnaissance ? Michel Foucault ?...

> «Car, il ne peut y avoir de méconnaissance que sur le fond d'un rapport fondamental à la vérité. L'esquiver, lui barrer l'accès, la masquer : autant de tactiques locales, qui viennent en surimpression, et par un détour de dernière instance, donner une forme paradoxale à une pétition essentielle de savoir.»
>
> (*La volonté de savoir*, p. 74)

Quelle «tactique locale» de pouvoir joue dans la dénégation insistante ? Quelle pratique positive (pleine) prescrit-elle ? Quelle est «l'inconnue» de la spécificité du viol qui est masquée dans cette curieuse «défense» de la sexualité ?

> «que l'on foute son poing dans la gueule de quelqu'un ou son pénis dans le sexe, cela n'appelle pas de différence...»
>
> (*La folie encerclée*, p. 99)

Qui est le «on» qui parle ? «On, l'homme», m'a-t-on appris à l'école ! L'homme, en effet, ce porteur de pénis susceptible d'entrer dans «le sexe»... Mais (faisons la bête) qu'est-ce que «le sexe» ? Reportons-nous à *La volonté de savoir.*

> «...le «sexe» a été défini de trois façons : comme ce qui appartient en commun à l'homme et à la femme ; ou comme ce qui appartient aussi par excellence à l'homme et fait défaut à la femme ; mais encore comme ce qui constitue à lui seul le corps de la femme, l'ordonnant tout entier aux fonctions de reproduction et le perturbant sans cesse par les effets de cette même fonction ;»
>
> (*La volonté de savoir*, p. 201-202)

Donc, comme le pénis est ici défini comme non-sexe, il faut croire que le sexe c'est,

implicitement, le corps des femmes. Arrêtons-nous un peu là. Le viol ne doit pas être puni comme sexualité. En tant que quoi doit-il être puni, puiqu'il semble être uniquement sexuel ? En effet, pour le décrire, M. Foucault oppose deux termes :

– «son pénis», c'est-à-dire l'organe génital de l'homme.

– «le sexe», c'est-à-dire, si l'on suit théoriquement M. Foucault, le corps des femmes, qui aurait été réduit au «sexe». Mais «le sexe», cela peut désigner aussi l'organe génital des femmes (leur vulve, leur vagin) qui ne bénéficierait pas ici d'une nomination comme en bénéficie le pénis. Pour le moment, les femmes ne sont pas nommées, alors que les hommes le sont, par l'intermédiaire de leur pénis. Ce traitement différentiel pourrait donner lieu à une hypothèse intéressante : car des hommes violent aussi des *hommes.* Socialement, l'anus d'un homme peut être mis en position de «le sexe», ou encore un homme (biologique) peut être mis à la place du «corps des femmes», et être approprié en tant que tel. Jean-Michel a été violé et raconte dans *Histoires d'Elles :* «J'avais été violé comme une femme, on m'avait considéré comme un trou, et je ne voulais plus être une femme, je ne voulais surtout pas être homosexuel, encore pire... Je voulais carrément être presque macho...»[6].

Précisément, qu'est-ce que le viol ? Est-ce ou n'est-ce pas une pratique «sexuelle» ? Il faudrait s'entendre sur la notion de sexualité. *Le viol, c'est une pratique oppressive exercée par un homme (social) contre une femme (sociale), et qui peut se concrétiser par l'introduction d'une bouteille tenue par un homme dans l'anus d'une femme ;* dans ce cas le viol n'est pas sexuel, ou plutôt il n'est pas génital. Il est très sexuel au sens où il est fréquemment une activité sexuelle, mais surtout au sens où il oppose les hommes et les femmes : c'est la *sexuation sociale* qui est sous-jacente dans le viol. Si les hommes violent les femmes, c'est précisément parce qu'elles sont socialement femmes, ou encore parce qu'elles sont «le sexe», c'est-à-dire des corps qu'ils se sont appropriés, exerçant une «tactique locale» d'une violence sans nom. Le viol est sexuel essentiellement parce qu'il repose sur la *très sociale* différence des sexes.

Donc, utilisant les renversements et les paradoxes si chers à M. Foucault, je dirai : Que l'on foute son poing dans la gueule de quelqu'un, ou son pénis dans le sexe, cela appelle une différence : la différence des sexes. Car les hommes violent les femmes dans la mesure où ils appartiennent à la classe des hommes qui s'est approprié le corps des femmes. Ils violent ce qu'ils ont appris à considérer comme leur propriété, c'est-à-dire des individus de l'autre classe de sexe que la leur, la classe des femmes (qui, je le répète, peut aussi contenir des hommes biologiques).

Si donc, dans notre société, le viol est sexuel, que signifie le fait de ne pas punir en lui le sexuel ? M. Foucault, qui dans ses assertions théoriques a oublié que dans notre société il y a une classe d'hommes et une classe de femmes, et que le viol doit être référé à cette réalité sociale, se souvient soudain de quelque chose :

> «Mais primo : je ne suis pas sûr que les femmes seraient d'accord...»
> (*La folie encerclée*, p. 99)

6. Cf. «un trou... rien qu'un trou», Propos recueillis par Dominique Pujebet, *Histoires d'elles*, 8 février-8 mars, n° 3, p. 22.

Enfin, nous sommes nommées. «Le sexe», c'est nous. Nous qui ? Les empêcheuses de danser en rond... Nous pourrions n'être pas d'accord ? Allons, M. Foucault, vous savez bien que nous ne *sommes* pas *du tout* d'accord. Nous avons crié, écrit, débattu, mutualisé... contre le viol. Nous avons réclamé les Assises contre les violeurs. Preuve que pour nous le viol n'est pas une agression comme les autres. Que recevoir un coup de poing dans la gueule, et être violée, ce n'est pas pareil.

Et, en effet, les deux femmes présentes à la discussion (Marine Zecca et Marie-Odile Faye) manifestent leur désaccord, mettant l'accent sur l'existence d'une oppression très quotidienne et très intense des femmes *sur le terrain sexuel.* M. Foucault donne alors une information extérieure :

> «J'ai discuté de cela hier avec un magistrat du Syndicat de la Magistrature. Qui m'a dit : il n'y a pas de raison de pénaliser le viol. Le viol pourrait être hors pénalité. Il faut en faire simplement un fait des responsabilité civile : dommages et intérêts».
>
> (*La folie encerclée*, p. 100)

Il n'y a pas de raison d'*interdire le viol.* Le viol est permis, «simplement» la femme violée ira demander des dommages et intérêts. Autrement dit, elle ira se faire payer un acte sexuel qu'un homme aura commis «avec» elle sans son consentement. Donc : toute femme est la proie sexuelle des hommes. Soit elle ne dit mot (et «consent») ; soit elle exige une rétribution avant l'acte (prostitution) ; soit elle exige une rétribution après l'acte (viol).

Mais soyons encore plus précises et imaginons le tableau.

– Mme Y va porter plainte ; elle dit : j'ai été blessée par Mr X (puisque l'on n'est pas violée : le viol n'existe pas). Elle fait constater ses blessures. Et là, la ronde des questions va commencer : «mais vous n'avez pas de lésion, où est le sperme ? n'étiez vous pas consentante ? où sont vos témoins ?...»

– Mr Z va porter plainte : il a reçu un coup de poing dans la gueule, donné par Mr X (le même X frappeur). Il va exhiber son cocard. Est-ce qu'on va lui demander, à lui, s'il n'était pas, par hasard, consentant ? Est-ce qu'on tentera de prélever des lambeaux de peau du poing de Mr Z ? Certainement pas. Car, précisément, *Mr Z et Mr X ne sont pas dans le même rapport de force que Mme Y et Mr X.* Car il se trouve que foutre son poing dans la gueule de quelqu'un c'est un acte anormal généralement conçu comme agression, alors que mettre son pénis dans «le sexe», c'est un acte normal *jamais conçu comme agression :* les femmes appartiennent aux hommes, le vagin appartient naturellement au pénis.

Donc, faire du viol un «simple» fait de responsabilité civile, c'est tout simplement *permettre le viol* – aller à l'encontre des femmes qui l'ont révélé comme l'une des manifestations les plus violentes de l'oppression qu'elles subissent.

Rapportant cette opinion scandaleuse d'un magistrat du Syndicat de la Magistrature (syndicat en général apprécié pour ses idées «avancées»), M. Foucault se tourne de nouveau vers les femmes :

> «Qu'est-ce que vous en pensez ? Je dis : vous, les femmes... parce que là les hommes, malheureusement peut-être, ont une expérience beaucoup moins insistante».
>
> (*La folie encerclée*, p. 100)

Vraiment, M. Foucault ? Je pense au contraire que les hommes ont malheureusement *sans aucun doute* une expérience beaucoup *trop* insistante du viol... en tant que violeurs bien-sûr ! Eh oui, M. Foucault, si le viol était une agression *comme les autres*, les hommes auraient une expérience beaucoup plus insistante de sa réalité *subie* ; vous voyez bien que ce n'est pas une violence comme les autres, et que vous ne pouvez résoudre la question. Parce que, depuis la place de violeur potentiel à laquelle vous «assujettit» votre statut d'homme, vous ne pouvez que cacher les réseaux de pouvoir oppressifs que subissent les femmes, vous ne pouvez que défendre le droit des violeurs.

Et, en effet, la discussion s'engage dans une défense des violeurs. Marine Zecca semble gênée par la façon dont les choses sont posées. C'est du côté de l'oppression des femmes ici et maintenant, de ce que représente le viol comme *tactique oppressive*, que le problème pouvait être posé – pour déboucher, ensuite, sur une stratégie contre le viol. Mais toute la discussion est partie du côté du violeur : de ce que les hommes veulent avoir le droit de faire en toute impunité, des interdits qu'ils ne veulent pas voir apparaître. Dans un ensemble de discussions qui portaient sur la répression, et alors que le problème du viol est posé par des hommes, que Marine Zecca pouvait-elle dire d'autre que :

> «Je n'arrive pas à me situer sur le plan de la législation. Et de la «punition» – car c'est cela qui me gêne».
>
> (*La folie encerclée*, p. 100)

Jean-Pierre Faye quant à lui, développe une argumentation sans grande ambiguité :

> «D'un côté, au nom de la libération de la femme, on est du côté «anti-viol». Et, au nom de l'anti-répression c'est – l'inverse ?» (idem)

Autrement dit, de l'autre côté on est pour le viol ? !!! Mais alors de quelle répression parle-t-on ? Car si les femmes revendiquent une «libération», c'est bien *contre la répression, l'oppression qu'elles subissent.* Mettons à plat les termes du débat :

a) être «anti-viol» : au nom de la libération de la femme (je rajoute ici : cette revendication de libération n'ayant de sens que dans un contexte d'oppression subie).

b) être «l'inverse», donc «pour le viol» : au nom de l'anti-répression (je rajoute : des hommes ; donc pour le maintien de l'oppression-répression qu'ils exercent contre les femmes).

Ce qui est sous-jacent dans cette phrase, n'est-ce pas le mythe de la «misère sexuelle» des hommes, de la répression qu'ils subissent déjà, et qu'il ne faudrait pas accroître par la pénalisation du viol ? Comment se fait-il que M. Foucault n'intervienne pas, lui qui a dénoncé le postulat de la répression sexuelle sur 211 pages ? Sans doute parce que l'une des fonctions de ce mythe lui échappe : celle de masquer l'oppression des femmes par les hommes. Non seulement cette dimension lui échappe théoriquement, mais encore il la reprend à son compte politiquement : n'y a-t-il pas là comme une volonté de ne pas savoir ?...

Marie-Odile Faye présente le viol, précisément, dans son aspect *contraire* à l'idée d'une «sexualité librement consentie, non pénalisée». (*La folie encerclée,*

p. 100). Ce qui semble faire revenir Jean-Pierre Faye à une vision un peu plus contradictoire des choses :

> «Il (le viol) a lui-même un côté répressif... mais la répression du viol, comment la penser ?»
>
> (*La folie encerclée*, p. 100)

Un côté répressif : autrement dit, il a un autre côté *non* répressif ? Libérateur peut-être ?... en effet, pour les hommes ! C'est l'intérêt des hommes qui revient sur le tapis. Car quand ils disent que ça leur pose un problème qu'une pratique (que nous jugeons, nous, *entièrement* répressive) soit réprimée (interdite et sanctionnée si elle se produit), que disent-ils d'autre qu'*ils veulent défendre la liberté qu'ont actuellement les hommes de nous réprimer par le viol* ? Que disent-ils d'autre que *ce qu'ils appellent (leur) Liberté est la répression de nos corps ?*

Mais M. Foucault revient à sa question, et affirme que la contradiction que les deux femmes lui ont apportée pose des problèmes :

> «Car on en arrive à dire ceci : la sexualité comme telle a, dans le corps, une place prépondérante, le sexe ce n'est pas une main, ce n'est pas les cheveux, ce n'est pas le nez. Il faut donc la protéger, l'entourer, en tout cas l'investir d'une législation qui ne sera pas celle qui vaut pour le reste du corps».
>
> (*La folie encerclée*, p. 100-101)

Si je comprends bien, par la faute des femmes, la sexualité *va* acquérir une place prépondérante, *va* être entourée. M. Foucault, vraiment, vous exagérez. Avez-vous oublié que cela est *déjà* fait ? Avez-vous oublié que la sexualité, «loin d'avoir été réprimée dans la société contemporaine, y est au contraire en permanence suscitée». (*La volonté de savoir*, p. 195) ? ; que, «Tout au long des grandes lignes au long desquelles s'est développé le dispositif de sexualité depuis le XIXème siècle, on voit s'élaborer cette idée qu'il existe autre chose que des corps, des organes, des localisations somatiques, des fonctions, des systèmes anatomo-physiologiques, des sensations, des plaisirs ; quelque chose d'autre et de plus, quelque chose qui a ses propriétés intrinsèques et ses lois propres : le «sexe». (*La volonté de savoir*, p. 201). N'avez-vous pas compris que ce dispositif, précisément, c'est nous les femmes qu'il touche le plus durement, c'est nous qu'il lèse le plus gravement. Et que si nous demandons la destructuration de la «Différence des sexes», c'est pour détruire cette oppression ? Ce n'est certainement pas nous qui souhaitons que le sexe ne soit pas un cheveu : *c'est justement ceci que nous réclamons*. Mais nous ne pouvons fonctionner dans l'idéal, et faire comme si – ici et maintenant – le sexe était un cheveu ! Cela nous coûterait cher, et vous épargnerait bien des questions.

L'argumentation de M. Foucault a ceci de dangereux qu'elle risque de nous culpabiliser nous, femmes. Ce que les hommes – placés dans un rapport de force patriarcal – s'acharnent à produire et perpétuer : l'oppression des femmes, la «différence des sexes», le primat du sexe, ils nous imputent de vouloir le produire et le perpétuer ; ils nous disent : vous voulez faire du viol autre chose qu'une agression – donc, vous êtes pansexualistes ; vous voulez punir les violeurs de vous violer – donc, vous êtes répressives.

Cette culpabilisation semble avoir des effets dans la discussion. Marine Zecca parle des enfants violées, disant : «ce n'est plus un acte sexuel, je crois : c'est vraiment une violence physique». (*La folie encerclée*, p. 101). Or peut-on penser que pour la femme adulte qui se fait violer, le viol ne soit pas une violence physique ?. Ou alors il faut interroger la notion d'«acte sexuel» : la femme adulte y serait habituée – habituée à cette violence inhérente aux rapports hommes-femmes, et elle verrait somme toute dans tout acte sexuel un viol ? Ce qui serait renversé dans la proposition : un viol est un acte sexuel. *C'est le refus d'une liaison explicite entre la sexualité que nous connaissons actuellement et la violence qui entraîne la discussion dans une impasse.* Cette dissociation entre violence et sexualité, que les femmes ne peuvent faire sans gêne, est consommée par David Cooper :

> «Le viol est non orgasmique. C'est une sorte de masturbation rapide dans le corps d'un autre. Ce n'est pas sexuel. C'est de la blessure». (*La folie encerclée*, p. 101)

Autrement dit, il serait «sexuel» s'il aboutissait à l'orgasme. L'orgasme de qui, sinon de celui qui se masturbe rapidement dans le corps d'un(e) autre ? Il y a ici une confusion entre la sexualité et la jouissance (de l'homme).[7] L'absence de jouissance ne signifie pas l'absence de sexualité. Bien plus, la sexualité peut être blessante, une blessure peut être spécifiquement sexuelle. On peut en effet rêver à une bonne hétérosexualité : non-violente et orgasmique. Mais il se trouve que ce n'est qu'un rêve, et que la réalité nous donne à voir la sexualité comme un dispositif d'oppression très précis et très bien organisé. Le viol ne doit pas être rejeté dans un Ailleurs, dans un «autre champ» que celui de la sexualité, c'est-à-dire des rapports de force tels qu'ils s'établissent très quotidiennement entre hommes et femmes. Il faudrait, au contraire, *ramener l'hétérosexualité contemporaine tout près du viol,* et bien se garder de les dissocier.

*
* *

Résumons les éléments importants de la discussion, et leurs soubassements idéologiques. Le viol ne devrait donc pas être pénalisé, dans la mesure où il constitue un droit qu'ont les hommes, et que le pénaliser serait restreindre leur liberté : les «réprimer». Que cette liberté soit notre répression importe peu puisque dans l'antagonisme des classes de sexe qui se révèle clairement ici, ce sont les hommes qui doivent *conserver leurs privilèges,* et non les femmes qui doivent *acquérir le droit de lutter contre une des formes d'appropriation de leur corps qu'elles subissent.*

7. Plutôt : une certaine forme de jouissance dont les hommes peuvent parfois rêver : jouissance idéale que donnerait une «bonne» relation «égalitaire» avec une femme. Car en fait le viol procure sans nul doute au violeur une très grande jouissance, que les hommes «libéraux» rejètent. Les autres au contraire la revendiquent et la clament avec exaltation et succès (cf Michel Sardou).

Jusqu'à présent, l'idéologie régissant l'approche du problème viol posait l'homme comme une espèce de bouc en rut dont la fougue ne supporte aucune entrave, comme un être bestial sans retenue. Il s'agissait d'un discours naturaliste, qui définissait l'homme avec une violence et une horreur sans égales, et qui permettait de ne pas poser l'injustice des rapports sociaux actuels. L'homme violeur devait relever d'une nature, nullement d'une société oppressive. Il était préférable de lui proposer une lobotomie [8] pour amoindrir son «instinct de viol» plutôt que de lui faire reconnaître l'oppression des femmes à laquelle en tant qu'homme (social) il participe. Pour combattre cette idéologie naturaliste, nous avons affirmé que le viol ne relève pas de la sexualité. Mais nous devons aussi affirmer dans le même temps que *le viol est sexuel,* dans la mesure où il réfère à la sexuation sociale, à la différenciation sociale des sexes, et parce que nous ne devons pas dissocier la sexualité hétérosexuelle de la violence [9].

L'idéologie *new look,* qui coexiste avec l'ancienne, ne réfère pas pour sa part à l'image de l'homme-bouc. Elle se fonde sur une thématique beaucoup plus contradictoire.

– *D'une part,* l'on nous affirme que «la sexualité» n'a rien de naturel, qu'elle n'est pas un donné, un objet en soi, qu'elle est au contraire produite par des modalités sociales de pouvoir sur le corps. *Plus,* l'on nous concède *théoriquement* que cette sexualité opprime plus particulièrement les femmes.

– *D'autre part,* l'on nous demande de faire à cette pratique sociale un *sort particulier,* au niveau des pratiques juridiques, en l'*ignorant. Plus,* l'on nous reproche de la considérer comme quelque chose de particulier, de ne pas la laisser de côté, lorsque nous la considérons comme oppressive et voulons *pratiquement* nous défendre contre elle.

L'on nous soumet donc à des énoncés contradictoires. Car si la sexualité est une pratique sociale oppressive particulièrement privilégiée dans la société contemporaine, nous *ne pouvons pas* l'ignorer, la laisser de côté.

La «double contrainte» à laquelle l'on nous soumet s'explique par le fait que *le débat oppose des intérêts antagonistes :* ceux des violeurs et ceux des violées, ceux des hommes et ceux des femmes. Les penseurs «révolutionnaires» ne peuvent complètement méconnaître cet antagonisme à l'heure actuelle. Ils ne peuvent pas

8. Technique psychochirurgicale, visant à léser une partie de la substance cérébrale jugée responsable d'une perturbation du comportement. Le fait que lors d'une émission télévisée sur le viol, l'on ait exhibé un violeur normalisé par sa lobotomie montre l'emprise extrême de l'idéologie naturaliste. Il s'agit probablement d'une exhibition exemplaire : sans doute peu d'hommes auront à subir une lobotomie. Mais idéologiquement, l'«explication» et son implication pratique sont prêtes. Mais il n'est pas sans intérêt de relever que lorsqu'il s'agit du viol, l'homme est traité comme une entité biologique – ce qui est d'ordinaire réservé aux femmes, et qu'on envisage même de lui appliquer une technique «curative» (mutilante) qu'on «réserve» aussi aux femmes plus particulièrement. Cf. par exemple : Peter Breggin, «La lobotomie revient», *Les temps modernes,* avril 1973, n° 321, pp. 1773-1792.

9. La définition que je souhaite donner de l'hétérosexualité sera sociologique et non biologique. Je ne réfère pas à la rencontre d'une vulve et d'un pénis, mais à une pratique sexuelle telle qu'elle est structurée par l'existence d'une différence des sexes : par l'existence d'«hommes» et de «femmes». En ce sens, on peut dire que le viol commis par des hommes sur Jean-Michel relève au sens sociologique de l'hétérosexualité, puisque Jean-Michel a été approprié en tant que «femme» par des hommes (des «machos»).

reprendre à leur compte l'idéologie naturaliste pour expliquer-justifier le viol. Alors ils en énoncent une autre en partant, eux aussi, de l'homme violeur. Ils ne nient pas que le viol soit violence, mais ils se font «avocats de la défense» et disent dans un premier temps : les hommes violent parce qu'ils vivent dans une société répressive. Cependant, cet argument n'est pas très sérieux : pourquoi les femmes ne violent-elles pas, alors qu'elles vivent dans cette même société ? Alors nos penseurs proposent un second argument nettement supérieur puisqu'il n'a plus l'air de défendre les violeurs. Il se résume ainsi : le viol est une violence comme les autres (violence «individuelle», exercée «au hasard») ; à son propos il convient de ne plus parler de sexualité. En effet, car référer à la sexualité risquerait de montrer que ce qui se passe dans le viol a quelque chose à voir avec l'existence d'antagonismes entre la classe des hommes et la classe des femmes, avec l'existence d'une oppression des femmes par les hommes.

Toutes les femmes, nous avons à nous constituer «partie civile» afin de devenir enfin les avocates véritables de la défense : c'est-à-dire *de défendre les victimes de l'oppression, les violées.*

Michel Foucault, vous n'avez pas clairement analysé la place de «modalité énonciative» [10] que vous empruntez lorsque vous discourez sur le viol. Sinon, lorsque le Syndicat de la Magistrature vous a demandé de donner votre opinion sur le viol, vous n'auriez pas d'emblée tenu un discours «théorique» complètement clôturant. Vous vous seriez d'abord «tourné vers les femmes» qui luttent actuellement. Et vous n'auriez à aucun moment cherché à nous convaincre que *nous* sommes à côté de la plaque. Vous n'auriez pas perdu une certaine mémoire politique, et vous vous seriez souvenu qu'en tant qu'exposées aux premières lignes dans le champ stratégique des relations de pouvoir patriarcal, nous sommes les plus à même de structurer

> «des résistances qui sont des cas d'espèce : possibles, nécessaires, improbables, spontanées, sauvages, solitaires, concertées, rampantes, violentes, irréconciliables...»
>
> (*La volonté de savoir*, p. 126)

Monique Plaza, «Our costs and their benefits».

Some arguments used by the modern «maitres à penser» on sexuality posit that, in rape, one must penalize «violence» whilst in no way repressing «sexuality». This ideology is dangerous for us as it refuses to see heterosexual sexuality as the power process it is, and thus tends to lead astray our fight against rape.

10. Cf. Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Éd. Gallimard, 1969 (Bibl. des Histoires). La notion de «modalité énonciative» intègre le lieu d'où parle l'auteur du discours : quel est son personnage statutairement défini, quels sont les emplacements institutionnels à partir desquels il tient son discours. Il faut rajouter ici toutes les diverses stratégies qui organisent les relations de pouvoir dans la formation sociale.

11. J'élide de la phrase de Foucault les «promptes à la transaction, intéressées ou sacrificielles», qui ont par trop le goût de la défaite et de la mort.

NOUS
NE VOULONS
PLUS
ETRE
DES
OBJETS
SEXUEL
misère sexuelle
misère sociale
alibi de
l'oppression
NE
VOULONS
PLUS
PAYER

DOCUMENTS

Femmes, violence et terrorisme

Après notre appel à des textes sur féminisme, violence et terrorisme, paru dans Questions féministes *n° 2, nous publions ici plusieurs tracts de féministes allemandes et un tract de féministes françaises sur ce thème.*

LETTRE OUVERTE A IRMGARD MOLLER

Par ailleurs à : des centres de femmes, librairies de femmes, la presse alternative, des cabinets d'avocats, quelques prisonnières politiques

Nous sommes profondément touchées par ce qui s'est passé à Stammheim. Malgré les derniers événements et les tentatives du gouvernement, d'un côté, de vous couper totalement du monde extérieur, de l'autre de nous intimider, nous continuerons à essayer de trouver des moyens de résistance.

La lettre que nous t'adressons est d'abord une tentative de protester contre l'isolement qui est de plus en plus étendu.

Nous sommes des femmes du Centre de Femmes et des lesbiennes de Bochum. Nous nous battons en tant que femmes contre l'oppression que nous subissons de la société, pour notre autonomie. Dans cette lutte nous sommes assez sévèrement touchées par l'actuelle chasse aux sorcières. On exige de

nous que nous nous laissions de plus en plus limiter dans notre vie et dans notre politique. On nous sert de nouvelles (ou peut-être mieux de vieilles) règles du jeu. Des femmes autonomes, qui pensent par elles-mêmes, qui veulent décider elles-mêmes le comment de leur vie, on n'en veut pas. Le mot d'ordre est, encore une fois : femmes, retournez à vos foyers, à vos casseroles ! Si tu ne le veux pas, si tu n'en es pas, si tu as l'air d'être autre, si tu vis autrement, si tu ne mets pas ta vie entre les mains d'un homme, si, à l'extérieur, tu oses, seule ou avec d'autres femmes, montrer de l'assurance alors qu'on t'insulte, tu es déclarée «femme terroriste», tu es poursuivie. La chasse aux sorcières nous touche aussi dans notre travail. Les limites de ce qui est permis officiellement deviennent de plus en plus étroites. Etre toujours douce et demander gentiment ! Si nous ne nous y conformons pas, si nous faisons d'autres choses, dont nous croyons qu'elles sont justes et surtout qu'elles défendent et font passer nos intérêts, c'est de nouveau l'anathème : femme terroriste ! Au mieux nous ne sommes que des sympathisantes. La chasse aux sorcières contre toute tentative de s'opposer à l'oppression touche toutes les femmes qui sortent du rôle traditionnel de la femme, qui ne se servent plus de leurs boucles et de leurs corps comme d'une arme.

Les femmes qui se rebellent sont, par ailleurs, traitées de dingues, enfermées dans des asiles psychiatriques ; leur résistance est présentée comme un comportement névrotique. On nous refuse le droit à penser par nous-mêmes, ce que nous disons, ce que nous faisons, n'est pas pris au sérieux.

Nous pensons qu'après cette lettre la chasse aux sorcières va s'intensifier. Malgré tout nous l'envoyons parce que nous ne nous laissons pas dicter d'en haut comment penser, comment agir. Si nous le faisions, cela signifierait que nous aurions une partie de responsabilité dans l'évolution actuelle de la République Fédérale d'Allemagne. Nous ne voulons pas nous comporter comme nos parents, et nous taire comme ils se sont tus.

Nous ne savons pas exactement ce que nous pouvons faire, étant donné la situation dans laquelle tu te trouves. Mais, malgré notre impuissance face à cette situation, nous voulons continuer à essayer de trouver des moyens de t'aider, toi et nos autres soeurs en taule.

Chère Irmgard, nous te saluons et nous t'embrassons.

Des femmes du Centre de femmes et des Lesbiennes de Bochum
Automne 1977

SAUVONS LA VIE D'IRMGARD MOLLER

A la Pentecôte de cette année a eu lieu à Paris une rencontre internationale de femmes, à laquelle 6 000 femmes de tous les pays ont participé. Lors d'une A.G. il a été décidé que des représentantes des divers pays se réuniraient de nouveau les 22 et 23 octobre pour préparer une campagne internationale en vue du 8 mars, la journée internationale des femmes. Concernant les événements en R.F.A., la résolution suivante a été prise :

«Après Katharina Hammerschmidt, Holger Meins, Siegfried Hausner et Ulrike Meinhof, le 18 octobre 1977, Gudrun Ensslin, Andreas Baader et Jan

Carl Raspe sont morts dans les prisons allemandes, alors qu'Irmgard Möller a survécu. Depuis ce jour, bien que grièvement blessée, elle fut soumise à des conditions de détention insupportables, et totalement isolée. Ni sa famille, ni ses avocats n'avaient le droit de lui rendre visite. Parce qu'elle est la seule à connaître la vérité, sa vie est en danger.

Nous appelons le public et les mouvements de femmes de tous les pays à lutter pour sauver la vie d'Irmgard Möller. Irmgard Möller n'est cependant qu'une parmi les 60 prisonniers politiques en R.F.A., dont plus de 30 sont des femmes, qui depuis des années déjà et aujourd'hui encore, sont soumis à des conditions de détention inhumaines et à la torture psychique et corporelle, dans le but de les anéantir. Aujourd'hui, la «chasse aux sorcières», dans les campagnes menées par les media, est avant tout dirigée contre les femmes politiquement actives, que l'on présente à l'opinion publique en les rabaissant au niveau d'objets sexuels.

NOUS EXIGEONS :

— l'arrêt immédiat des tortures ;

— le droit de visite des prisonniers sans limitation, pour leurs avocats, les médecins de leur choix, leurs amis ;

— l'application de la convention de Genève aux prisonniers politiques en R.F.A.

Sauvons la vie d'Irmgard Möller !

Des femmes des mouvements autonomes de femmes d'Afrique,
d'Allemagne de l'Ouest, d'Amérique latine, de Belgique,
de France, de Suisse et des États-Unis, qui se sont rencontrées
les 22 et 23 octobre pour préparer le 8 mars 1978.»

Diffusé par des femmes du Centre des Femmes de Nuremberg

FEMMES VIOLENTES

Sous la surface commence l'underground

> La vie est, à notre avis, dans un état de détérioration folle. Et il n'est pas besoin de nouvelle philosophie pour que nous ressentions cette détérioration.
>
> (Un poète révolutionnaire, un complice)

Les balles qui ont atteint Ponto, nous les avons tous entendues. Et cependant il semble que nous étions sourds. Sourds de peur. Stockholm, Drenckmann, Buback, Ponto : une chaîne ininterrompue de cris qui ont été poussés par les mitraillettes. Par des femmes. Depuis Ponto on ne peut plus le passer sous silence : un nombre démesurément élevé de femmes se meut sur le terrain du soi-disant terrorisme. Jamais auparavant des attentats à la bombe, des assassinats, des attaques de banques n'ont suscité une irritation plus grande que maintenant qu'il est clair que les femmes ont rompu le silence. Et ceci partout. Où est la différence entre une femme qui après 30 ans de mariage «heureux» quitte son mari, et une femme qui s'arme ? Tourner le dos à la normalité, quitter la vie des bourgeois, c'est un pas que chacune peut

faire. La manière dont elle le fait est une décision qu'elle prend selon son histoire, son présent et sa façon d'être. Se faire juge de la juste manière de «décrocher» — comme le font les gauchistes, effarés devant leurs soeurs et frères armés — est l'arrogance des angoissés. De ceux qui ne prennent jamais les armes mais qui, par leurs réactions paranoïaques, ne sont rien d'autre qu'un arsenal permanent de bombes qui n'explosent jamais.

La violence serait de l'autre côté, du côté des «déserteurs de la famille» (comme on peut si joliment le lire dans «Der Spiegel», dans l'interview des professeurs qui ont apporté leur soutien à l'article de **Mescalero** de Göttingen) — et malgré tout, les gauchistes parlent comme si c'était eux qui avaient provoqué tout cela, et ils demandent pardon. Les gauchistes ouest-allemands ne pensent plus qu'à se justifier. Les gauchistes sont névrotiques et se créent leur propre névrose. Ils se persécutent eux-mêmes. Ils sont tout angoisse. Ils se sont arrêtés devant le seuil décisif dont le franchissement mettrait fin à la mort. Ce ne sont pas les gauchistes armés qui sont dans un «trip mortel», mais la vie dans son ensemble. Les inviter à abandonner ce trip mortel, comme on pouvait le lire dans **Pflasterstrand** [1], veut pourtant dire : pour aller où ?

A une époque où on perfectionne la bombe à neutrons qui, comme les journaux le rapportaient si clairement, ne cause pas de dégâts matériels, mais ne détruit «que» des millions de vies humaines, dans une agonie atroce, la mort d'un seul homme serait-elle un terrorisme plus grand que la destruction d'une grande partie de l'humanité ?

A une époque où la destruction systématique de la vie humaine est organisée par la mise en place de centrales nucléaires dans le monde entier, de façon tout à fait légale, la disparition de quelques planificateurs de la mort serait-elle un crime ? Le franchissement des frontières nationales (Malville) serait-il autre chose qu'une amitié des peuples, telle que jamais encore elle n'a existé ?

Dans une situation où l'on approuve le retour du super-fasciste Kappler en République Fédérale, lui qui a assassiné 335 Italiens et fait déporter plus de mille juifs, une action de libération (Stockholm, rapt de Lorenz), qui sauverait de la mort des prisonniers, serait-elle du terrorisme ?

Aujourd'hui, où nous devons assister à l'effondrement de la vie, sans pouvoir l'arrêter, une bombe qui atteint la centrale de la mort, serait-elle autre chose que le signe d'un humanisme qui se révolte ?

A quel point sommes nous devenus aveugles ? Trop de lunettes, trop de savoir, trop d'analyse, trop morts pour être vrais : les gauchistes ouest-allemands. Vous avez oublié que nous sommes fous. Vos sentiments ne sont rien d'autre que vomissement. Au bord de l'asphyxie, votre cerveau fonctionne toujours à vide. Avant que quelque chose n'explose, vous êtes mort. Vous crevez des mots que vous ne pouvez plus prononcer. «Non, Ulrich, ne le publie pas», dit Mme le professeur Gerstenberg, dans l'interview par le **Spiegel** du professeur Preuss. Jamais une déclaration ne m'a fait plus mal que celle-ci, que l'intelligentsia allemande a faite au rédacteur, par ailleurs indigné à juste titre, à propos du soutien qu'elle apporte à un article interdit. Jamais je n'ai rencontré la peur des intellectuels sous une forme plus pure que là : on ne peut tout simplement pas devenir plus stupide. Défendre une chose pour laquelle on ne s'engage pas, c'est être à bout de paroles, à bout de rage.

1. Journal du groupe de Cohn-Bendit à Francfort.

Par contre, les journaux bourgeois parlent d'«assassinat du père», d'éducation des «terroristes». Surtout par des femmes etc. Evidemment ! A travers tout ce fouillis d'interprétations du phénomène du «terrorisme», la vérité transparaît davantage que dans l'incapacité des gauchistes à s'affliger (NB : pas à cause de Buback ou Ponto, mais de notre angoisse). Ne serait-il pas temps, après des millénaires de règne du «père», de le renverser ? Partout on prend conscience de la «société patriarcale», et là, tout à coup, ça s'arrête. Alors, il est tout à fait compréhensible que les femmes frappent. Peu importe comment, d'ailleurs ! Il y a beaucoup de façons de se défendre.

L'état, ce super-père, qui envoie ses queues étincelantes dans le ciel, avec un fracas tel qu'en bas, vos oreilles se ferment brusquement ; qui dresse ses queues de pierre de telle manière qu'il est impossible de jeter un regard chez son voisin, encore moins de voir le ciel, tellement tout est rempli de ces «gratte-ciel».

Ce père, qui ne peut répandre son énergie artificielle qu'en dose mortelle, ce halètement absurde des centrales nucléaires.

Ce père à qui tout appartient et qui détruit tout ce qui existe en dehors de lui. Qui se prend pour DIEU et qui veut avoir droit de vie et de mort sur les hommes.

C'est le mec qui aujourd'hui est combattu par chaque femme libérée. Qu'il s'agisse de l'interdiction de l'avortement, de la censure, du viol, du châtiment, du terrorisme, aucun de ces pères ne nous trompera plus. Nous avons tout pigé. Nous voyons l'humanisme là où on est en train de le nier. Nous sommes folles parce que, dans ce monde de mort, nous défendons la vie : avec des cris, avec la mitraillette, avec des pétitions ; par le refus, par l'écriture, par tous les moyens que nous avons. Nous n'avons pas inventé la guerre. Ni les bombes, ni les fusils, ni les camps de concentration, ni la taule, ni les maisons de fous et autres prisons dans lesquelles les pères nous enferment. Ni la science, qui invente la destruction de la vie. Nous abandonnerons tout ce qui leur appartient.

Faut-il désespérer ?

De nos mères nous avons appris à ne pas le faire. C'est un des acquis de l'éducation «sans père» qui vous dérange le plus. Qu'il y ait quelqu'un pour qui la vie a plus de valeur que la guerre, la mort, la concurrence, la réussite, le travail.

Nous ne refusons pas de travailler, nous sommes paresseux. Nous ne sommes pas violents, nous sommes tendres et agressifs. Nous n'assassinons personne, nous débarrassons le chemin de ce qui tue. Nous ne fermons pas, nous n'enfermons pas, nous ouvrons tout ce que vous fermez. Nous ne tenons pas de discours — nous nous taisons quand il n'y a rien à dire, nous chuchotons quand vous nous épiez, nous regardons quand vous commandez : «fermez les yeux». Nous vivons parce que vous êtes définitivement morts. Vous : les éternels régnants, les pères, les adultes, vous qui savez toujours tout mieux que les autres, vous, les managers de la mort, vous, avec vos bombes qui dépassent toutes celles qui ont jamais été bricolées. Vous, avec vos fusées, vos guerres, vos maladies, vos chaînes d'usine ! Vous, avec votre extrême insensibilité. Vous, qui êtes incapables d'aimer.

Faites attention, nous vous attraperons si vous nous cassez les pieds !

Nous : qui sommes haïs, diffamés, nous, la nouvelle jeunesse : les femmes, les fils, les enfants, les vieux, les fous, les criminels, les terroristes, les anars, les pédés, les extrêmistes de gauche, en un mot : nous les exclus, nous, les sympathisants de la vie, le marécage de vos rêves, que vous essayez en vain

d'assécher. NOUS, vos fous.

Foutez le camp, sinon ça va barder !

Signé : Viva Medusa*

*Le nom n'est pas une planque, mais une arme !

Adressé à : Der Spiegel, Der Stern, Emma, Courage, Die schwarze Botin, Frankfurter informationsdienst (id), Pflasterstrand, Blatt/Munchen, Konkret..;

aux avocats : Schily, au cabinet de Me Croissant, Heldmann ;

aux écrivains : H.Böll, Ingeborg Drewitz, Carl Amery, Luise Rinser, Günter Wallraff, Wolf Biermann, Simone de Beauvoir, J.P. Sartre ;

au chancelier Schmidt, au ministre de l'Intérieur Maihofer, au ministre de la Technologie et de la Recherche.

Texte émanant d'un groupe clandestin mixte

A PROPOS DES ÉVENEMENTS DU 18/10/77 A STAMMHEIM

Nous soutenons les revendications des femmes du centre des femmes de Berlin, formulées dans une lettre du 19/10/77 et adressées à tous les centres de femmes et aux ministères de la RFA ainsi qu'à la presse nationale et étrangère :

– Abolition immédiate de l'isolement total.
– Abolition de l'interdiction de visite pour les avocats, les médecins et les parents.
– Contrôle du public sur les évènements survenant dans les prisons.

Par ailleurs nous exigeons :

– Une commission internationale d'enquête sur les évènements de Stammheim, agréée par les avocats des prisonniers.
– Abolition de la loi d'isolement total.
– Arrêt de la terreur policière qui, dans le cadre des mesures de recherche, vise de façon accrue les forces progressistes de la RFA.

Assemblée Générale du 3/11/77, du centre des Femmes de Hambourg.

Cette lettre est envoyée à tous les ministères, aux avocats de confiance, aux journaux féministes «Courage» et «Emma», ainsi qu'à la presse nationale et étrangère, avec prière d'insérer.

Texte émanant d'un groupe de la tendance «Lutte de classe»

A TOUTES LES FEMMES : INVENTONS LE BONHEUR

Préambule

Les mères, les filles, les femmes de ce pays exigent de quitter cette nation qui n'engendre que le malheur. La situation est tellement grave qu'elle ne peut tolérer une aggravation supplémentaire. C'est pourquoi nous prenons le parti d'en rire.

Nous prenons solennellement nos distances vis à vis de cet «État légitime» avec lequel nous n'avons jamais rien eu de commun et qui nous a toujours grossièrement maltraitées ! Nous déclarons par ailleurs que nous ne sommes pas disposées à participer à la danse macabre, ni à en être spectatrices. Sa seule vue nous degoûte. Pour cette raison, femmes , organisons la résistance au malheur général !

1. Ecoutez, nous proclamons dès maintenant la grande vérité que voici :

On ne peut fusiller le pouvoir.
On ne peut fusiller le contre-pouvoir.
On ne peut fusiller que des êtres humains.
Et comme tuer des hommes n'est pas très moral, les tueurs, de part et d'autre, nient que ce qu'ils tuent soient des hommes. Telle est la logique de l'extermination mutuelle.Telle est, précisément, la logique du pouvoir. Et l'immoralité de cette vérité est que M. et Mme Tout le monde sont de plus en plus avides de participer aux jeux, à la chasse... Ainsi parle Zarahtata : la vérité est odieuse !
Inventons-nous en une meilleure !

2. Nous nous arrogeons le droit élémentaire de ne pas être sans cesse entravées, dans notre invention du bonheur, par le meurtre et l'assassinat, l'arrestation et la prison, les poursuites et les chasses à l'homme. Nous proposons que les parties belligérantes envoient leurs princes se battre en combat singulier pour régler leurs comptes entre eux et qu'enfin ils nous laissent en paix ! Aussi refusons-nous de donner notre caution à tout combat de cette sorte, au nom de quelque droit, liberté, honneur, territoire, enfant ou femme que ce soit !

3. Nous déclarons que nous nous désolidarisons de la normalité des croque-morts. Nous sortons du rang et entrons toutes dans la folie pour pouvoir vivre. Et nous sommes avides de vivre ; c'est pourquoi nous disons : bye bye baby !
Nous exigeons formellement le droit à être illogiques, encore plus illogiques que nous ne l'avons jamais été !

4. Nous, femmes de tous âges, vivons depuis toujours en exil. Nous, les milliers d'exilées, nous proclamons : le bonheur se trouve au-delà de la raison des machines et des sentiments plats.

5. Pour l'invention du bonheur, nous nous fions à notre propre chaos intérieur. L'ère de l'ordre est terminée. Finis les appartements bien propres, le pharisaïsme bien propre, les chemises d'hommes bien proprement repassées, les enfants apeurés.

6. Parce que, précisément, nous avons toujours été le grain de sable dans les rouages de la raison des machines, on a tout fait pour nous dresser à la douceur, pour réprimer notre colère, pour nous couler dans le moule de la

raison. En annulant, ici et maintenant, ce contrat périmé mais toujours en vigueur, nous dénonçons le Marché et la Politique pour ce qu'ils ont toujours été : des lieux de débauche publique à laquelle nous n'avons été que trop longtemps livrées. C'est pourquoi nous décrétons le Marché et la Politique poubelle de l'histoire et nous allons de ce pas y déverser tout ce par quoi nous avons été martyrisées : les machines imbéciles qu'ils nous refilent depuis des décennies, l'idéologie de l'amour-sacrifice qu'ils nous fourguent depuis des siècles, etc.

7. Nous proclamons publiquement : nous sommes en manque, et nous sommes en désir. Et rien ne peut arrêter ce désir de vivre notre sauvagerie, notre quiétude, notre joie d'exister !

Femmes avec ou sans hommes !

Femmes avec ou sans peur ! Soyez tranquillement intrépides. Devenez les insoumises du pays de la violence !

Désertez le régime de la terreur !

Dansez ! Dansez ! Sortez de la ronde.

Francfort. octobre 1977.

Paru dans **Emma**, décembre 1977

Il a été partout souligné que la «Fraction Armée Rouge» était composée, en majorité, de femmes ;

Or, il apparaît
que, si les militantes et les militants de la RAF sont, **tous les deux**,
désignés sous le terme de «terroriste»,
Les femmes du groupe , ET ELLES SEULES,
font les frais d'injures supplémentaires :

Ces femmes seraient, non seulement, «des terroristes» comme leurs camarades,
mais encore,
«des sorcières», ou (et)... «des prostituées», «des hystériques»,... «des égéries» !!

Dans la condamnation qui est faite du «terrorisme», il apparaît que l'on considère que les hommes qui ont choisi cette stratégie, ont fait là, un choix «abominable» ;
mais, en ce qui concerne les femmes, il semblerait qu'il ne puisse même pas s'agir d'un choix :
Les femmes ne CHOISISSENT pas une stratégie «abominable», elles SONT «abominables» !!
Et voilà qu'on parle de sorcellerie, et du diable, ... et de «nature féminine» !!
Nous femmes, EN TANT QUE TELLES, HORS LA LOI,
Nous n'avons plus rien à perdre, et, c'est délibérément, que nous avons CHOISI de nous engager dans un COMBAT POLITIQUE VIOLENT qui vise à la DESTRUCTION TOTALE DE CES SOCIÉTÉS PATRIARCALES et qui ne cessera qu'une fois notre objectif complètement atteint. La colère, la révolte, la haine des femmes de la RAF, est aussi la nôtre. Notre solidarité est totale.

Des féministes radicales «au ras du planétaire» octobre 1977

Les Bas-Rouges, la gauche, le féminisme

I. Le Mouvement des Bas Rouges au Danemark

II. La Gauche et les féministes
(Textes présentés à la rencontre d'Amsterdam de juin 1977 par les Bas Rouges, qui était le seul groupe féministe présent à cette rencontre)

LE MOUVEMENT DES BAS ROUGES

Le Mouvement de Libération des Femmes s'est cristallisé comme une répercussion de la rébellion des jeunes dans les années 60 contre les formes autoritaires d'éducation. Ce phénomène s'étendait à tout le monde occidental, y compris le Danemark. Les noyaux du mouvement découlaient presque naturellement des cercles universitaires, du fait que c'était là que la révolte des jeunes s'était le plus concentrée.

Les premiers pas du Mouvement de Libération des Femmes que nous représentons datent du printemps 70. On l'a nommé Mouvement des Bas Rouges. (RSB)

. Les buts du RSB

Le RSB lutte pour une nouvelle société où la répression des femmes et la répression et l'exploitation n'existeront plus sous aucune forme.

. Rendre les Buts Politiques

Au Danemark nous sommes encore loin de nos objectifs, mais avant d'expliquer pourquoi il est si important de mener un combat à la fois féministe et socialiste nous allons tout d'abord décrire rapidement le rôle des femmes au Danemark tant au niveau de la production qu'au niveau de la reproduction.

. Du côté de la Production

Le Danemark est un pays capitaliste qui subit comme les autres pays capitalistes de l'occident des crises économiques. Le taux de chômage est d'à peu près 13 %, donnée qui concerne les employés à temps complet qui travaillent 40 heures par semaine et qui sont syndiqués ou alors affiliés à une caisse d'allocation chômage. Comme 60 % des femmes employées travaillent moins de 40 heures par semaine (seuls 11 % des hommes se trouvent dans le même cas et comme le démontre la comparaison elles ont une participation moindre dans les syndicats (52 femmes pour 90 hommes), ces données officielles doivent être considérées avec réserve. S'y ajoute le fait que c'est parmi les femmes que l'on trouve le plus grand nombre de chômeurs non déclarés (travail au noir). D'ailleurs le type de travail réalisé par les femmes dans l'industrie est celui qui a été le plus frappé par les licenciements. Dans les branches traditionnellement «féminines» le travail est, relativement au capital fixe, très élevé et elles sont donc facilement automatisées. En même temps, il y a la forte concurrence des pays à main-d'oeuvre bon marché où une grande partie des prix de production est fonction des salaires.

Les données suivantes illustrent bien à quel point le chômage des femmes est supérieur au taux de chômage moyen qui est de 13 %.

Le Syndicat des Femmes	*23,8 %**
Industrie du Vêtement	*27,5 %*
Industrie Textile	*19 %*
Industrie du Tabac	*21,3 %*

Il s'agit uniquement de données concernant les taux de chômage de quelques branches de l'industrie, où la main d'oeuvre est typiquement féminine.

Malgré l'accord signé en 73 entre plusieurs syndicats et la Confédération des Patrons qui établit l'**égalité des salaires** («à travail égal, salaire égal») le salaire moyen des manoeuvres femmes atteint seulement 90,5 % du salaire moyen des manoeuvres hommes. La raison en est que les femmes travaillent en général dans des branches où l'on ne trouve pas d'hommes. Voilà pourquoi la comparaison est difficile.

Le droit de vote a été accordé aux femmes par la loi de 1915.

. Du côté de la Reproduction

Au long des trois dernières années, le taux des naissances au Danemark est tombé au plus bas depuis 32. La chute a sérieusement commencé en 66, due en partie à l'usage courant de «moyens contraceptifs sûrs», c'est à dire la pilule et le stérilet. L'accroissement du nombre d'avortements et de stérilisations a aussi joué sur la natalité. En octobre 73, la loi de **l'avortement sur demande** est passée. Elle permet l'accès à l'avortement libre dans les hôpitaux jusqu'à la 12ème semaine de grossesse. Depuis 74 on ne peut se faire stériliser en-dessous de 25 ans.

Des études récentes montrent qu'aujourd'hui les naissances sont hautement programmées. Mais quelle est la situation d'une femme qui a son premier enfant ??? Dans les 10 dernières années le nombre de divorces a doublé, ce qui veut dire que le nombre de femmes qui assument seules leurs enfants est lui aussi plus important. Il est encore exceptionnel que les hommes prennent la garde des enfants.

Le congé de maternité pour les salariées et employées est de 14 semaines payées. Avant 1975, les enfants de moins de 18 ans touchaient des allocations, mais depuis on leur a substitué des «contributions à la jeunesse». Les critères d'allocation n'étant plus très clairs. Depuis août 76, les allocations pour les enfants sont réservées aux familles dont les revenus annuels sont inférieurs à 110 000 DKr (ce qui représente le salaire moyen d'une famille de travailleurs où le mari et la femme travaillent). Récemment on a décidé de ne les verser qu'aux parents dont les enfants ont moins de 16 ans. Vers le milieu des années 60, il y a eu une crise de la main d'oeuvre, et un accroissement de l'emploi des femmes. En conséquence, toutes sortes d'institutions de protection à l'enfance se sont beaucoup développées. Néanmoins, quand la crise économique a débuté, en 74, la politique sociale a subi de fortes restrictions dans plusieurs secteurs. La restriction des crédits pour les crèches a touché à la fois les travailleuses et les femmes au foyer, et a provoqué la détérioration

* Au Danemark, le Syndicat des Femmes est séparé du syndicat des hommes. Il existe depuis 1901 et compte 75 000 adhérentes en 76, ce qui correspond à 25 % environ des femmes membres du L.O. (The Trade Union Council). Il n'y a pas de confédération nationale du travail au Danemark, mais plutôt des organisations formées de différents métiers, c'est-à-dire que dans une même entreprise plusieurs syndicats sont représentés par branche de travail.

des conditions de vie de l'enfant : plus d'enfants pour moins d'éducateurs, moins de crèches pour des prix plus élevés.

Il en découle qu'il revient moins cher aux femmes de garder leurs enfants à la maison. Le tableau suivant montre que les maris dont les femmes travaillent prennent une part moins importante que celles-ci dans les travaux ménagers. C'est pourquoi dans les périodes de crise suivies d'une politique de restriction des crédits dans tous les secteurs sociaux, la charge des enfants retombe sur les femmes.

D'après le tableau on constate que, jusqu'en 73, la tendance croissante des femmes à prendre un emploi entraîne la **double journée de travail** pour toutes les femmes, et que quelques-unes se sentent donc soulagées par les licenciements. Ceci a naturellement des conséquences sérieuses sur la libération des femmes, puisque le chômage maintient très facilement les femmes isolées et dépendantes de leurs maris gagne-pain.

Pour conclure on peut dire que plusieurs lois et politiques apparues lors du boom des années 60 à la fois pour socialiser la production et satisfaire les besoins du Capitalisme avec la force de travail des femmes ont été révoquées à nouveau avec l'avènement de la crise économique.

. Le Modèle Théorique et le Mot d'ordre

Pour en finir avec l'oppression il faut lutter pour l'établissement d'une société socialiste. Mais au cas où celle-ci supprimerait l'oppression et l'exploitation sociales, elle ne serait pas capable pour autant de supprimer l'oppression des femmes. En regardant les soi-disant pays socialistes, nous constatons que l'arrivée du socialisme ne veut pas dire nécessairment **socialisme pour les femmes,** mais exclusivement «socialisme» patriarcal.

En dépit du fait que les femmes représentent la moitié de la population, cela peut arriver. Car nous avons été éduquées pour réfléchir en termes d'un soi-disant **modèle en 2 parties** en ce qui concerne la politique et la société. Une division provoquée par la séparation entre **production** et **reproduction.** Tout ce qui concerne la production est «politique», tandis que la reproduction — notre rôle majeur et traditionnel — est considérée comme «apolitique».

Ce n'est que maintenant — 15 ans après la révolution — qu'à Cuba il y a une nouvelle loi familiale concernant le domaine de la reproduction. La même tendance peut être observée en Chine. Dans le monde entier, dans notre combat de femmes nous devons exiger la reconnaissance de la **sphère privée de la politique** (la sphère de la reproduction). Personne d'autre ne le fera pour nous. **Nous avons un mot d'ordre pour ça au Danemark :**

PAS DE FÉMINISME SANS LE SOCIALISME
PAS DE SOCIALISME SANS LE FÉMINISME

Par conséquent nous refusons le modèle scindé :

Production	**Reproduction**
la «vraie» politique :	le Mouvement de Libération
l'industrie	des Femmes :
les affaires	les groupes de
le parlement	les enfants
l'État	la famille
le mouvement syndical	la vie privée
l'économie nationale	le sens de la responsabilité
c'est-à-dire :	la sexualité, le ménage

le capitalisme avec :	c'est-à-dire : le patriarcat
l'oppression économique	avec l'oppression idéologique
PUBLIC	PRIVÉ
«POLITIQUE»	«APOLITIQUE»

Nous pensons qu'en tant que socialistes-féministes nous devons fonder notre travail sur les bases d'un modèle dialectique où se combinent le privé et le politique.

MODELE DIALECTIQUE

Le travail socialisé est basé sur la reproduction (à la fois dans la maison et à l'extérieur). Une stratégie révolutionnaire comporte en même temps ces deux aspects du travail social. Une politique qui ne le conçoit ni ne l'accepte ne peut être profonde ni révolutionnaire. Notre système de société possède à la base une structure : le capitalisme patriarcal. Le féminisme et la lutte de classes sont une réalité, que nous le voulions ou non.

. La structure et les méthodes de travail

Le principe essentiel du RSB est : que structure et contenu sont inséparables : nos objectifs dans le mouvement doivent être en accord avec notre façon de travailler. L'organisation d'un mouvement de femmes doit exprimer la manière dont nous voulons vivre et travailler et nos idées sur la façon de mener les luttes des femmes.

Le RSB est un mouvement, et non pas un parti ni un syndicat. Son contenu est la création des femmes qui militent dans le mouvement et il n'y a pas de plate-forme politique fixée d'avance. On attache une grande importance à l'encouragement, à la compréhension de l'oppression existante, au développement des moyens d'action, de soutien réciproque et d'ouverture.

Le mouvement est formé de groupes : les groupes de base, les groupes de réflexion et les groupes de gestion.

Les groupes de base sont à l'origine du mouvement. Ils décident eux-mêmes de leur travail. Ils sont environ 150 à Copenhague.

Les groupes de réflexion débattent sur des sujets précis et organisent les activités. Le groupe «Chine» et le groupe «Menstruation» en sont des exemples.

Les groupes de gestion s'occupent de l'organisation interne du mouvement ; par exemple le groupe-secrétariat, le groupe-correspondance, le groupe qui tient la librairie, etc.

. La Réunion de Coordination

La coordination est le corps suprême de décision du RSB. Elle a lieu une fois par mois. On y décide de la structure, des problèmes financiers, des activités extérieures, etc. Chaque groupe envoie une ou plusieurs déléguées aux réunions (et en cas d'absence, une lettre d'excuse au secrétariat). En principe, chaque groupe a un vote, sauf au moment de prendre des décisions importantes, où chaque femme a un vote.

Le groupe-contacts prépare la réunion de coordination. Il regroupe 4 femmes des groupes de gestion et 4 autres des groupes de base. Le groupe-contacts ne joue pas un rôle d'organisation, encore qu'il s'occupe de tâches organisationnelles. Tous les groupes peuvent agir et parler au nom des Bas

Rouges. Tous les groupes peuvent proposer des sujets de discussion à la réunion de coordination, et le groupe-contacts a un vote à la coordination (de même que tous les groupes).

Cette structure s'est construite progressivement d'après l'évolution du mouvement. En 70, quand le RSB a démarré, la structure était très floue. Il n'y avait pas de groupe-contacts ni de réunions de coordination, mais à la place il y avait une réunion de commissions où le programme et la ligne à suivre étaient laissés à leur libre évolution. Petit à petit le mouvement est devenu trop important pour une struture si floue. Nous avons donc commencé à discuter d'une structure plus élaborée. La discussion a provoqué une scission dans le mouvement, quand une minorité a démissionné pour former son propre mouvement (kvindefronten), avec une plate-forme précise et une direction élue. Le week-end, au cours de la réunion, le reste des délégués de notre mouvement ont approuvé les principes de base de la structure aujourd'hui en place. Les 10 dernières années sont marquées par une tendance dans le sens du resserrement de la structure. Une commission chargée de représenter le mouvement s'est formée, avec la participation des groupes de base qui, à tour de rôle, assurent une permanence auprès des groupes nouveaux qui démarrent. La réunion de coordination a été autorisée à redistribuer les tâches sur les différents groupes.

Tous les groupes fonctionnent avec une indépendance relative, organisant leur propre travail, tout en étant responsables de la réunion de coordination. Les groupes de base s'efforcent de travailler de façon à ce que toutes prennent part au travail et aux discussions. Dans les réunions, les membres parlent à tour de rôle (une femme parle à la fois et personne ne peut l'interrompre. Ainsi chaque femme a la possibilité d'entendre et de se faire entendre). La participation à la coordination se fait à tour de rôle. La réunion s'achève toujours par un tour de critiques et d'autocritiques.

A la coordination, les sujets à l'ordre du jour sont débattus en groupes. Là aussi la réunion finit par un tour de critiques et d'autocritiques.

. Histoire et Pratique

L'évolution du mouvement a connu trois phases :

. phase 1 : Prise de conscience
. phase 2 : Recrutement
. phase 3 : Reconnaissance

Phase 1 : Prise de conscience

Les quelques femmes qui ont fait démarrer le mouvement ont organisé une quantité d'activités nouvelles et de réunions publiques :

– elles se déguisaient en objets sexuels d'une taille démesurée, avec des ballons sous les bras, des faux cils, etc.
– elles ont construit une rampe dans le métro pour les caddies.
– elles ont décidé de ne payer que 80 % des amendes qui leur seraient infligées.

Ces activités ont attiré l'attention de tous les milieux. Beaucoup de femmes, les jeunes notamment, sont alors entrées en contact avec le mouvement. Surtout par curiosité au début, mais un grand nombre de femmes a décidé de rejoindre le mouvement et ainsi de nouveaux groupes se sont formés.

On voulait à la base établir un contact plus serré et un débat plus profond entre les femmes. Pendant la transition à la phase 2, le RSB a commencé à travailler concrètement sur deux points : de meilleures conditions pour les femmes et l'analyse en détail de l'oppression des femmes. Les groupes ont commencé à travailler pour l'égalité des salaires, organisant des réunions publiques, des distributions de tracts et des manifestations. Quelques groupes ont fait imprimer des revues, des tracts et ont publié des articles dans des journaux.

Phase 2 : Recrutement

Durant l'été 71 un camp de femmes a été installé sur une petite île appelée Femö. Dans la presse il était dit qu'il s'agissait d'un camp de camping pour les femmes de tous les âges, qui pourraient y passer leurs vacances avec leurs enfants. Un grand nombre de femmes est venu. Il y avait entre 50 et 200 participantes par semaine.

Les femmes ont appris énormément sur elles-mêmes, pendant cet été-là. Avant le camping nous pensions que des différences de classe entre les femmes étaient secondaires face à leur oppression. Mais la difficulté à nous débarrasser des contradictions créées par la société était plus grande et évidente que personne ne l'aurait imaginé en théorie. Depuis, le camp de camping est réinstallé chaque été. Chaque semaine est choisi un nouveau sujet pour le débat. Cette année (77) le camp sera ouvert du 11 juin au 13 août. Toutes les femmes y sont invitées, y compris les étrangères. Une liste des dates et des sujets de discussion programmés peut être demandée.

De façon à mieux informer les gens sur ce que nous sommes, sur ce que nous faisons, nous avons organisé depuis 74 le Festival annuel des Femmes. Les festivals se tiennent dans les plus grands parcs de Copenhague. On colle des affiches, on monte des stands pour les musiciennes, les chanteuses, les débats et aussi pour danser, et des points de vente où l'on peut trouver des petites choses. Environ 50 000 personnes y participent le week-end.

Après chacune de ces manifestations estivales, les femmes envahissent notre maison avec la volonté de rejoindre le mouvement. Quoi qu'il en soit, le temps d'attente pour l'adhésion est à présent d'au moins 3 mois. Malgré cela, tous les mois 50 à 70 femmes entrent dans le mouvement.

– **La Maison des Femmes :**

Le besoin d'avoir notre propre maison a été ressenti à la fin de notre premier camp d'été en 71. Donc, un mois après avoir démonté les tentes, 30 femmes ont occupé 3 maisons condamnées dans le centre de Copenhague. La restauration a été un travail difficile. Tout était en mauvais état puisque depuis de nombreuses années aucune réparation n'avait été faite. Le pire c'est qu'on ne savait pas combien de temps les murs tiendraient. Les femmes ont acquis au long de cette année beaucoup de connaissances pratiques. Les maisons étaient tenues par des groupes autogérés.

Durant le printemps 75 nous avons reçu l'ordre d'abandonner les maisons (le 13 février 76). Immédiatement un groupe de la maison a contacté les différentes autorités responsables. Toutes les réponses que nous avions étaient favorables, mais aucune promesse concrète n'avait été faite. Nous avons donc recherché une maison appropriée, et nous avons fini par la trouver dans un autre lieu de Copenhague. Ensemble avec le Mouvement des Lesbiennes nous avons décidé l'occupation de la nouvelle maison. Les journaux du lendemain ont écrit que l'occupation avait été réalisée «avec une précision militaire». Les femmes étaient divisées en 3 groupes, les unes sont allées

en bicyclette, les autres à pied ou en voiture, au 7 Prinsessegade, notre adresse actuelle.

— **Séminaires :**

Comme notre mouvement est construit sur des «groupes de base», sans aucune sorte de leadership, il nous faut à tous moments discuter de nos expériences, de notre façon d'être : qui sommes-nous ? Où sommes nous ? Où allons-nous ? Nous organisons donc des séminaires au long de l'année qui durent 2 ou 3 jours où nous analysons point par point nos positions de façon à continuer notre combat au sein du mouvement et en dehors.

Phase 3 : Reconnaissance

Il ne nous est pas permis de rester dans notre maison, car la municipalité, à qui elle appartient de fait, la réserve à d'autres fins. On nous a toutefois promis une autre maison au centre ville. Il nous reste à régler quelques détails pour déménager.

Les activités internes dépendent de l'initiative des femmes. Les idées sont recueillies par notre réunion de coordination. Des femmes appartenant aux groupes de base participent à la formation des nouveaux groupes. Nous en tenons une liste.

Les bonnes et les mauvaises expériences que nous avons eux avec notre structure et nos méthodes de travail :

La structure floue du Mouvement des Bas Rouges, ayant comme élément essentiel les groupes de base, est l'expérience la plus riche que nous ayons à partager avec les autres.

L'union, la solidarité, la confiance des groupes de base rendent plus forte la femme seule dans sa lutte contre l'oppression. Les méthodes de travail des groupes de base démontrent que nous devons développer de nouvelles formes de communication entre nous. Nous apprenons à nous écouter, et en prenant la parole «en ronde» (chacune d'entre nous parle à son tour), nous apprenons à surmonter notre peur de parler en public.

L'importance de nos méthodes de travail a pour conséquence que la prise de parole «en ronde» et la critique/autocritique sont des éléments essentiels pour l'entrée de nouvelles femmes dans le mouvement. Nous avons commencé en 75.

Les résultats sont satisfaisants. Nos méthodes de travail ont garanti la bonne marche des réunions, même lorsque le nombre des femmes a atteint la centaine. Nous avons réussi à prendre pas mal de décisions dans les réunions mensuelles, ce qui aurait été impossible si on avait gardé la forme traditionnelle des réunions.

Les «rondes de parole», les critiques et les autocritiques nous ont beaucoup enrichies. Quoi qu'il en soit, il y a le danger d'idéaliser ces méthodes sans les avoir développées jusqu'au bout. La «ronde de parole», la critique et l'autocritique peuvent très facilement devenir superficielles, parce qu'il est profondément difficile de critiquer quelqu'un de manière constructive pour que cela profite et fasse avancer notre travail.

En conséquence, nous devons être conscientes que nous ne devons utiliser nos méthodes que comme des outils à employer dans des situations très précises. Elles doivent être ajustées pour se développer davantage.

Les réunions de coordination sont très intéressantes. Cependant nous avons remarqué que les discussions politiques importantes comme le 1er mai et le 8 mars ont été insuffisantes et superficielles.

Le mouvement ne cesse de croître et il est probable qu'il faudra changer notre structure au fur et à mesure que nous deviendrons plus nombreuses, notamment au niveau des réunions de coordination. Il sera physiquement impossible d'arriver à un processus de prise de décision comme nous le faisons aujourd'hui quand nous serons 100 ou 200 femmes de plus. Nous avons discuté du problème au sein du mouvement, et nous pensons trouver la solution en temps voulu.

LA POLITIQUE DES PARTIS DE GAUCHE ET LES POSSIBILITÉS DE COOPÉRATION ENTRE EUX ET LES BAS ROUGES

. Introduction

Nous allons essayer de décrire ci-dessous la politique de quelques partis de gauche, représentés dans le Parlement danois (folketinget), vis-à-vis des femmes. Ce sont les VS (Socialistes de Gauche), SF (Parti Socialiste du Peuple) et le DKP (Parti Communiste Danois).

Nous avons travaillé aussi sur les groupes de gauche dont nous avons réussi à obtenir quelques informations. Il s'agit du KAP (Parti Communiste du Travail) et du RSF (Fédération Socialiste Révolutionnaire), qui est une branche du SF.

Nous avons examiné le nombre de mandats des hommes et des femmes nommés au Parlement par les partis de gauche. Voici les résultats :

	Mandats des hommes	Mandats des femmes	Femmes au Parlement	Hommes au Parlement
VS	56	28	0	5
SF	80	24	2	5
DKP	79	24	1	6

Quand vous aurez lu les propositions des partis pour les femmes, vous pourrez les comparer avec la dure réalité que les chiffres ci-dessus indiquent.

. KAP : Parti Communiste du Travail

D'abord nous allons décrire un nouveau parti qui n'est pas encore représenté au Parlement : le KAP. Il a été créé en janvier dernier. Pendant longtemps, il était un «groupe de préparation pour un Parti», nommé KFLM (Union Communiste Marxiste-Léniniste).

La stratégie du KAP en ce qui concerne les femmes n'a pas encore été très définie et pour le moment une lutte très dure est menée au sein du parti.

Quelle est la juste ligne à suivre pour la lutte des femmes communistes ? Le point de vue dominant est partagé en deux courants. L'argument le plus arriéré considère que la lutte doit être menée par le PARTI uniquement sur les lieux de travail, c'est-à-dire dans la sphère publique et non privée. L'argument est le suivant : «Dans la lutte pour l'égalité des femmes, nous nous efforçons d'augmenter la solidarité entre les femmes et les hommes des classes laborieuses. La lutte des femmes est en même temps une lutte pour l'unité de la classe ouvrière. C'est la tâche du PC d'unir le combat des femmes aux objectifs du prolétariat. Du reste, le Parti doit travailler pour mieux faire comprendre que la lutte des femmes vient après la lutte pour la libération de l'ensemble de la classe ouvrière».

Tous les appels à «l'unité» concernent la sphère du travail et nullement «l'unité» du foyer, de la sphère privée. Cette stratégie était appliquée au centre de mobilisation des femmes du KFLM, nommé «Le Front des Femmes». Les leaders du front décident quelles sont les questions prioritaires pour les groupes de base.

Le deuxième argument au sein du KAP s'attache à la création d'une «organisation de femmes», tournée vers les problèmes de la maison et de l'éducation : «L'Organisation des Femmes» doit mobiliser et organiser massivement les femmes contre les attaques (spécialement celles pratiquées contre les femmes) et toutes les formes d'oppression quotidiennes. L'organisation doit soutenir le combat des femmes contre leur oppression où qu'elle se manifeste : à la maison, au travail, ou à l'école. Elle doit poser la nécessité d'une organisation totale des femmes pour mener à bien leurs revendications. Ils ajoutent : «Une juste organisation des femmes est une nécessité pour consolider la lutte contre l'oppression des femmes et faire à long terme en sorte que les travailleuses participent nombreuses à la lutte pour le Socialisme. «L'Organisation des Femmes» doit se transformer en outil capable de toucher les femmes à partir de leur oppression spécifique. Elle doit rendre les femmes plus fortes pour qu'elles osent lutter partout où elles se trouvent et doit parvenir à toucher les femmes qui, en raison de leur oppression, ne sont pas mobilisées. LE PARTI DOIT CHERCHER A ASSUMER LA DIRECTION POLITIQUE DE L'ORGANISATION DES FEMMES».

A l'égard des Bas rouges, le KAP trouve qu'il était au début un mouvement historiquement progressiste, puisqu'il éveillait et accentuait la prise de conscience des femmes quant à leur oppression. Mais ceci a changé et, toujours d'après le KAP, la tendance générale est passée au féminisme. Par conséquent, le Féminisme divise la classe ouvrière et rend antagoniques les différences entre les hommes et les femmes.

En dernier, nous ferons la remarque que le Mouvement des Bas Rouges est considéré l'ennemi tactique numéro 1 du «Front des Femmes» et qu'il nous est donc impossible d'envisager pour le moment de travailler ensemble.

. SF : Parti Socialiste du Peuple.

La rapidité croissante de la prise de conscience des femmes a aussi marqué son influence sur le programme du parti SF. En 71 le Parti formulait un programme sur l'égalité des droits où il affirmait entre autres : «La société est assez grande pour que les caractères différents et les diverses capacités des gens puissent s'exprimer indépendamment du sexe, de l'âge ou de l'origine, pour ne citer que quelques facteurs qui déterminent aujourd'hui les possibilités de chaque individu. Une égale dignité et une véritable liberté sont deux concepts qui doivent être garantis. La révolution culturelle (création d'une

nouvelle perspective de vie) que doivent souhaiter les femmes — parce qu'elles vivent dans une société fondée sur les valeurs des hommes — cette révolution culturelle doit être la finalité du nouveau mouvement de libération des femmes que nous voulons créer. Elle consolidera si profondément le désir de nouvelles valeurs de vie, autant pour les femmes que pour les hommes, qu'elle entraînera le besoin d'une révolution économique, le Socialisme. La révolution économique est le moyen, la révolution culturelle en est le but, mais l'un n'ira pas sans l'autre. Les hommes et les femmes doivent avoir une responsabilité égale dans une société collectiviste, c'est-à-dire, participer à égalité dans les organisations élues par le peuple, dans la production et dans la famille». En 76, lors de l'Assemblée Nationale du Parti, une loi sur la proportion des représentants hommes et femmes a été votée.

Dans le quatrième paragraphe il est dit : «Dans toutes les assemblées du Parti où se déroulera une élection, chaque sexe a le droit mais non l'obligation de constituer au moins 40 % de la représentation». Leur opinion officielle sur le mouvement de libération des femmes en-dehors du Parti n'est pas très bonne, étant donné qu'ils considèrent que la lutte contre l'oppression compte aussi bien pour les hommes que pour les femmes, et qu'il faut donc lutter côte à côte.

. RSF : Fédération Socialiste Révolutionnaire.

La RSF a été créée en 72. C'était un groupement qui avait quitté la SUF (Fédération de la Jeunesse Socialiste) pour former un parti, qui est actuellement la section danoise de la IVème Internationale (depuis 74). On les appelle les trotskystes danois. Bien qu'ils ne soient pas nombreux, nous allons les citer en raison de leurs contacts au niveau international et de leur politique très développée sur la question des femmes. Ils ont notamment une relation ouverte avec les Bas Rouges.

Leur 3ème Congrès a décidé qu'ils travailleraient pour la formation de :

1) un mouvement de femmes indépendant des partis politiques.
2) un mouvement de femmes fort, dont la plate-forme politique sera la lutte contre l'oppression spécifique que subissent les femmes.
3) un mouvement de femmes qui ait une très forte capacité de mobilisation et qui poursuive l'émancipation des femmes à l'intérieur même du RSF.
4) une coordination nationale du mouvement des femmes.
5) un mouvement de femmes uni.
6) un mouvement de femmes démocratique.

A l'intérieur du Parti ils comptent :

1) apprendre à tous les camarades la tradition marxiste révolutionnaire de la lutte des femmes. Ils ajoutent : «Nous ne devons pas espérer que les camarades puissent surmonter complètement leur éducation et les moeurs ayant cours dans un pays capitaliste, mais en tant qu'organisation révolutionnaire, **RSF ne doit pas tolérer le chauvinisme mâle au sein de son propre groupe, qu'il soit verbal ou dans les actes».**
2) essayer de trouver des éléments pour un programme de libération des femmes.
3) faire intervenir les groupes-femmes, les faire participer à l'organisation locale des femmes dans les Bas Rouges, dans les usines, les syndicats, etc.

Ce programme a permis tout au long de l'année dernière une participation très active des militants de la RSF dans les Bas Rouges. Ils ont été très actifs dans les groupes de gestion responsables de la section des conflits du travail. En outre, elles ont une participation importante dans le groupe

chargé de la coordination nationale des femmes. Ce groupe a d'ailleurs publié une revue — **Landsdebat** (qui ressemble à **Wires** en Angleterre) destinée à la plupart des groupes-femmes du pays et il organise l'automne prochain une action au niveau national sur le chômage des femmes. Elles s'étaient aussi fait représenter dans les groupes du 1er mai et du 8 mars. Dans ces groupes notamment où le RSF a des positions très fermes, il y a pas mal de problèmes pour définir en quelle qualité les femmes militantes du RSF interviennent : en tant que RSF ou en tant que Bas Rouges.

. VS : Les Socialistes de Gauche.

Le VS a été créé en 67. Mais ce n'est guère qu'en 74 que le Parti s'est penché par un travail régulier sur la condition des femmes. C'est à ce momentt-là que s'est tenue la 1ère Conférence des femmes VS. Elle s'est achevée par la création d'un secrétariat pour les femmes, qui doit coordonner les différentes activités des femmes à l'intérieur du Parti.

La majorité du Parti a souligné que les femmes ne doivent pas tout accepter uniquement parce qu'elles sont femmes, et que le problème de leur oppression au sein du Parti n'est pas résolu par l'entrée des femmes dans les hauts rangs. D'un autre côté, il est important de lutter pour un meilleur équilibre des sexes dans les comités et groupes du Parti. Un aspect important du travail des femmes c'est que tous les aspects de la vie sont impliqués dans la stratégie révolutionnaire. L'abolition de l'oppression des femmes est nécessaire pour la transition vers une société socialiste — sinon cette société ne sera pas socialiste.

Dans l'avenir, le Parti donnera la priorité aux aspects suivants de la lutte des femmes : la situation des travailleuses sur le marché du travail, les problèmes des femmes licenciées, les problèmes de la garde quotidienne des enfants, des jardins d'enfants et des maternelles, et des services de santé.

Même si le Parti est conscient de l'oppression des femmes, qui continue du reste à exister à l'intérieur même du Parti, celles-ci ont du mal à s'organiser en groupes et leurs camarades mâles considèrent ce genre de démarche comme apolitique et absurde.

Depuis les débuts du RSB (les Bas Rouges), les socialistes de gauche débattent sur la position à prendre vis-à-vis du mouvement. La majorité considère que la politique menée par le RSB occulte les différences de classe entre les femmes et que cela entraîne une politique insuffisante d'un point de vue socialiste (selon le RSB les femmes de toutes classes subissent la même oppression). Malheureusement, nous ne savons pas assez comment la question des femmes est abordée dans la vie quotidienne du Parti, mais nous savons que plusieurs femmes sont intégrées à la fois dans le VS et le RSB, et que celui-là subit l'influence des méthodes de travail de celui-ci : groupes de travail, débats, etc.

. DKP : Parti Communiste Danois.

Comparé aux autres partis de gauche le DKP est un vieux parti, où les femmes ont à lutter contre les attitudes «chauvinistes mâles» largement répandues. La plupart des vieux militants du DKP n'ont jamais réalisé l'importance de la libération des femmes, ni montré aucun intérêt pour cette cause.

Plusieurs femmes du Parti se sont organisées autour de «l'Union des Femmes Danoises pour la Démocratie», qui lutte pour la paix, contre le

fascisme. L'Union ne doit pas parler de Socialisme. Le DKP lutte pour attirer l'attention sur l'intérêt de meilleures conditions matérielles pour les femmes. En même temps, pourtant, le DKP s'oppose au Féminisme qu'il considère parfois comme très nuisible au combat des femmes. A leurs yeux, le Féminisme isole les femmes et porte préjudice au Parti parce qu'il les détourne de la lutte. Ils pensent que la lutte des femmes doit se soumettre au Parti.

Ils écrivent : «La politique des communistes est une politique pour les femmes de la classe ouvrière. Les problèmes des femmes touchent de près ceux de notre société, et nous croyons que le combat des femmes doit être subordonné à l'amélioration plus large, et déterminante de la classe ouvrière dans son ensemble».

Plus loin ils affirment : «Ce n'est que dans le cadre du Parti que la politique des femmes communistes sera suffisamment puissante et utile pour aider aux luttes quotidiennes pour le Socialisme».

Ce qu'il y a de nouveau c'est que le Parti appelle les cellules de quartier à créer des groupes-femmes ou tout au moins à établir un contact avec elles. Les nouvelles initiatives et la coordination du travail sont à la charge d'un groupe-femmes, nommé «le groupe politique des femmes du Parti».

Le RSB est de plus en plus reconnu par le Parti, contrairement à ce qui était prévu, et quelques unes de ses militantes ont adhéré au mouvement.

. Le Mouvement des Bas Rouges et la Coopération avec les Partis de Gauche au Danemark.

Le RSB est un mouvement. Il regroupe donc différentes opinions, contrairement aux partis qui possèdent un programme bien défini. Dans le mouvement, nombreuses sont les femmes qui travaillent d'après leurs principes et selon leurs propres expériences, pour la première fois de leur vie. Toute collaboration avec la gauche à l'heure actuelle poserait des problèmes aux femmes et les bases de cette collaboration seraient dictées par les partis, dans leurs termes, sur leur terrain : ce serait une lutte par rapport à **leur** programme, **leur** vision de l'oppression des femmes et leur stratégie pour la libération des femmes. Le RSB n'a pas été très motivé quand il s'est agi de coopérer. Nous nous mettons en branle toujours trop tard, l'exemple en est la discussion du 1er mai. Cela arrive notamment parce que la structure de notre groupe de base implique un processus de décision plus lent. Par conséquent, nous devons être mieux prévenues des problèmes concrets et commencer à en débattre plus tôt. Au moment des crises aigües (lors d'un conflit du travail par exemple), il nous est difficile en tant que mouvement de prendre rapidement des initiatives. Les partis de gauche sont influencés aussi par les commentaires de la presse soi-disante libérale à propos de RSB. Certains pensent que les partis de gauche ne doivent pas coopérer avec le RSB car celui-ci n'a pas de plate-forme politique.

Le refus des partis de gauche de s'engager dans le débat du privé et du politique est surtout déterminé par leur opinion du RSB. Cela veut dire que la question du privé et du politique n'a rien à voir de façon directe avec la lutte de classes en question.

Pour illustrer l'opinion des partis de gauche quant à leur coopération avec nous du mouvement des Bas Rouges, nous allons décrire les négociations que nous avons engagées lors du 1er mai. Tout d'abord nous tenons à faire l'auto-critique de notre retard dans nos préparatifs. Ensuite, il faut ajouter

que nous n'avons pas été invitées à participer aux négociations de la «Manifestation Unitaire». Au Danemark, nous avons 4 grandes manifestations le jour du 1er mai. Celles des sociaux-démocrates (actuellement à la tête du gouvernement), du Parti Communiste Danois (DKP), du Parti Communiste du Travail (KAP) et la «Manifestation Unitaire» (les autres partis et groupes de gauche). Il serait tout «naturel» que nous participions à cette manif. Au cours des négociations nous nous sommes présentées à une assemblée et nous avons demandé quelles étaient les conditions de participation. Les opinions étaient très contradictoires et finalement nous n'y avons pas participé.

On peut affirmer qu'une caractéristique commune à tous les partis de gauche c'est qu'ils veulent tous que le combat des femmes soit mené à l'intérieur et/ou sous la direction des partis. Voilà pourquoi la coopération dans de telles circonstances débouche sur des difficultés innombrables.

. Le débat entre les Partis et le Mouvement

En partie à cause de la mauvaise coopération entre le RSB et les partis de gauche, et en partie à cause de l'oppression des femmes à l'intérieur de ces partis, nous avons deux tendances dans le RSB à l'égard des partis : l'une considérant qu'il est plus important de travailler dans le RSB, l'autre considérant qu'il est plus important de travailler dans les partis.

Les femmes qui considèrent plus important le travail dans le RSB se fondent sur 2 arguments :

1) Même si en théorie la majorité des partis de gauche sont conscients de l'oppression des femmes et comprennent que le combat des femmes est nécessaire au combat pour le socialisme, dans la pratique ils agissent comme s'il n'en était rien. Ils travaillent encore en faisant une coupure nette entre la sphère du privé et du public. Par conséquent, ils perçoivent toujours les choses de la même façon. Tout ce qui est en rapport avec la production est politique, tout ce qui est en rapport avec la reproduction, apolitique.

2) Il est très difficile d'être femme dans un parti de gauche à cause de l'oppression des femmes dans ces partis.

Les hommes dominent encore dans ces partis pour deux raisons :
— l'oppression des femmes les inhibe très souvent et elles se taisent dans les réunions où participent des hommes ;
— les femmes n'ont pas assez de temps à consacrer au parti à cause de leur rôle dans la reproduction. La conclusion qu'elles en tirent c'est que l'effort pour transformer cette situation n'en vaut pas la peine.

Les femmes qui considèrent qu'il est plus important de travailler dans le parti croient qu'il est possible de changer ces conditions et qu'il est nécessaire de lutter afin que les partis attachent plus d'importance au combat des femmes dans la théorie mais aussi et surtout dans la pratique. Elles pensent que le parti est l'organisation primordiale dans le combat pour le socialisme, ce que le RSB ne peut être à cause de sa structure et de l'inexistence de plateforme politique. Pour cette raison, il serait malheureux que le parti continue d'être dominé par les hommes, auquel cas la scission entre la sphère du public et du privé persisterait.

Mouvement des Bas Rouges
Juin 1977, Amsterdam

questions féministes

ABONNEMENTS
(Préciser à partir de quel numéro)

– Un an France . . . . . 80 francs
– Un an étranger . . . . . 100 francs
– Un an soutien . . . . . 150 francs

à adresser aux Éditions Tierce

1, rue des Fossés-Saint-Jacques
75005 PARIS

chèque bancaire ou CCP

Revue trimestrielle

4 numéros par an

Commission paritaire en cours

Imprimé par Copédith
7, rue des Ardennes
75019 PARIS

Composition : Plume
9, rue de Crimée
75019 PARIS

Dépôt légal
2e trimestre 1978

ISSN n° 0154-9960

les opinions exprimées dans les articles ou les documents reproduits n'engagent pas le collectif de rédaction.

Copyright réservé aux auteurs et à la Rédaction.

Iconographie, crédits photographiques :

Couverture : Portrait d'une femme et Le feu. Arcimboldo. Photo Roger-Viollet
Page 3 : Tableau de Dali. Édition Draeger.
Page 29 : Publicité Verney-Caron *in Plaisirs de la Chasse* août 1977.
Photo hors-texte, in *Notre corps, nous-mêmes.* Albin Michel, Paris 1977.

VIENT DE PARAITRE

l'italie au féminisme

« Pain, Amour, Désir et Politique », quelques mots de ce paysage politique qui a vu des milliers de femmes passer du monde clos « della mamma » à celui « della feminista » !

Elles étaient 100.000 à déchirer les nuits d'automne de leurs flambeaux pour s'opposer à la violence machiste à celle du Capital et de l'État et plus de 70.000 à souligner la Journée internationale des femmes du 8 mars dernier.

Mouvement de masse profondément inscrit dans les luttes quotidiennes, les féministes italiennes ont largement contribué à faire basculer deux gouvernements sur la question du divorce et de l'avortement et à faire éclater les schémas politiques traditionnels de l'une des extrêmes-gauches la plus articulée. Après avoir démontré le caractère politique de la vie privée, par un travail collectif allant de l'autoconscience à l'inconscient, elles tentent maintenant d'imposer leur « nouvelle façon de faire la politique » au cœur de tout le champ du politique.

Écrits de l'intérieur du mouvement, ces textes retracent l'évolution du féminisme italien, en décrivent le contexte, les contradictions, les hésitations et analysent son impact à travers les luttes sur la santé, l'avortement, le lesbianisme, le travail ménager, l'école, la culture, la violence et les rapports avec la nouvelle gauche.

Louise Vandelac

éditions tierce

1, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES - 75005 PARIS

RAPPEL DU SOMMAIRE DU N° 1

	Variations sur des thèmes communs
Christine Delphy	Nos amis et nous
	Les fondements cachés de quelques discours pseudo-féministes
Nicole-Claude Mathieu	Masculinité/féminité
Jalna Hanmer	Violence et contrôle social des femmes
Monique Plaza	Pouvoir «phallomorphique» et psychologie de «la Femme»

RAPPEL DU SOMMAIRE DU N° 2

	Les corps appropriés
Colette Guillaumin	Pratique du pouvoir et idée de Nature. (I) L'appropriation des femmes
Monique Wittig	Un jour mon prince viendra
Sophie Ferchiou	Travail des femmes et production familiale en Tunisie
Ann Whitehead	Antagonisme des sexes dans le Herefordshire.

Documents : Rencontres internationales et «coordinations» nationale : d'un 8 mars à l'autre (1977-1978)

Législatives... ça urne !

Nouvelles : de Suisse

Appel à des textes sur Féminisme, violence et terrorisme